

vendredi 9 octobre 1936.
seizième année, n° 29.publication hebdomadaire
un an : 75 fra; six mois : 40 fra
le numéro : 2 fra

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!

FONDÉE LE 25 MARS 1921
sous les auspices du
CARDINAL MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

SOMMAIRE

Notre ami Pelchari

Staline et Trotzky

Le Portugal de Salazar : Salazar et l'Etat nouveau

En quelques lignes...

Problèmes actuels

Un géant de l'érudition chrétienne au XVI^e siècle

« Le Journal d'un évadé de guerre », par J. Bastin

Les idées et les faits : Chronique des idées : « Le Remplaçant », Mgr J. Schyrgens

Henri MASSIS

Comte SOLTYKOFF

Comte Gonzague de REYNOLD

Hilaire BELLOC

D^r Denys GORCE

Robert POULET

Bruxelles, 57, rue Royale

Tél. 17.20.50 Compte-chèque postal 489 16

CREDIT ANVERSOIS

FONDÉE EN 1898

SIEGES

ANVERS, 36, Courte Rue de l'Hôpital
BRUXELLES, 30, Avenue des Arts

SUCCURSALES ET AGENCES EN BELGIQUE

BANQUE

BOURSE

CHANGE

PARIS

20, rue de la Paix

LUXEMBOURG

55, boulev. Royal

La société anonyme

Les Tanneries Mazurelle

vous recommande
son coupon spécial
pour le ressemelage des chaussures



C'est un cuir lissé de qualité fabriqué et vendu
par une firme sérieuse

Les Tanneries Mazurelle s.a.
PERUWELZ (Hainaut)

Un cadeau prend toute sa valeur
s'il est signé

Neuhaus
Confiseur

USINE:

25-27-29, rue Van Lint, Bruxelles

Tél. 12.68.53

Exportation - Emballage spécial pour les pays chauds
très demandé au Congo Belge

CADEAUX :

23-25-27, Galerie de la Reine, BRUXELLES

Tél. 12.63.59

POUVEZ-VOUS DÉSIRER UNE MACHINE A COUDRE
SANS DÉSIRER LA MOUVELLE

SINGER

206 D 1

TOUS LES TRAVAUX DE COUTURE!

Nos anciens clients peuvent s'adresser dans tous nos Magasins
et à tous nos Représentants pour obtenir un BON permettant
la réparation gratuite de toute machine SINGER de famille.

Exposition Internationale de Bruxelles : Membre du Jury.

Siège social : rue des Fripiers, 31, BRUXELLES



Laboratoires NOVEX

Société Anonyme

6, rue de la Linière, St-Gilles-BRUXELLES

Téléphone 37.73.47

Parfums VINERIO

Ses Eaux de Cologne

Ses Pâtes dentifrices

A. LECOQ & S^r, S. A.

CHOCOLATERIE-CONFISERIE

25, rue Sergent De Bruyne

BRUXELLES (Midi)

Téléphone 21.69.08

CHOCOLATS

(bâtons, bouchées, pralines)

CONFISERIE

(dragées, toffees et caramels, pastilles, articles gommes
et réglisses, etc.)

POUR LA COUTURE
N'EMPLOYEZ QUE

LA SOIE A COUDRE

” Au Baton ”

OU

LES SIMILI-SOIES

” La Bella ”

ET

” Opera ”

CE SONT LES MEILLEURES

POUR REPRISER

La Nouvelle

OU

” Sepco ”

CE SONT DES PRODUITS S. E. P.

Fabrication belge

En vente dans toutes les merceries

MAZOUT



Le meilleur combustible pour votre

CHAUFFAGE CENTRAL

Qualité, Service, Conseils techniques

TOUT EST DE PREMIER ORDRE CHEZ :

BELGIAN GULF OIL C^Y S^{TÉ} A^{ME}, 99, avenue de France, Anvers

PHENIX WORKS

Soc. Anon.

FLEMALLE-HAUTE (Belgique)

TOLES GALVANISÉES ONDULÉES POUR TOITURES
TOLES GALVANISÉES PLANES. TOLES PLOMBÉES.
FEUILLARDS GALVANISÉS.
CHENEAUX. GOUTTIÈRES. TUYAUX DE DESCENTE.
ARTICLES DE MÉNAGE GALVANISÉS.
ARTICLES DE MÉNAGE ÉMAILLÉS.

1116



Machines pr Boulangeries
et Pâtisseries

Fours, Pétrins, etc.



Broyeurs pour tous produits

Maurice Herion

Rue des Cotillages, HUY

GAND, Rue du Phœnix

Installations Frigorifiques

Phœnix

Société Anonyme

USINES FRIGORIFIQUES DE BECK

Bureaux : 43, quai de Maricmont, à BRUXELLES

Téléphones : 21.48.27 — 21.37.31

ENTREPOSAGES FRIGORIFIQUES

24.000 m³ réfrigération, température de 0 à +2°
20.000 m³ congélation, température de 0 à -10°

GLACE ARTIFICIELLE

Production journalière : 100 tonnes.

FABRIQUE BELGE DE
CHAINES

Gueses Ewart, Gray, Ley
Wapport, De Bruwer

épreuves avant expédition
à 3 fois l'effort normal
GRAND SVOCK

ACCESSOIRES

Tous genres et Modèles
14 tons malléables;
au 1000

Jules D'Heur

68, rue de la Chapelle
HERSTAL-les-LIEGE

*Fonte et Aciers
malléables
sur tous modèles*

Le produit idéal pour revêtements

La Marmorite

(Glace opaque polie mécaniquement)

POUR Revêtements de murs,
Dessus de Tables et de Bureaux,
Salles de Bains et Installations sanitaires,
Comptoirs - Dessus de lavabos,
Étagères - etc., etc.

Toutes épaisseurs (6 à 35 mm.), toutes teintes et dimensions

PROPRETÉ — NON-POROSITÉ — INALTÉRABILITÉ

S. A. GLACES ET VERRS (GLAVER)

4, Chaussée de Charleroi, BRUXELLES

Verres à vitres L. O. B. (de 1 à 8 mm.).

Verres spéciaux martelés, striés, losangés, etc.

Verres cathédrales, verres imprimés, verres cannelés, verres armés blancs et teints.

Verres opalescents. - Briques, dalles et pavés en verre.
Tubes et baguettes en verre.

SOCIÉTÉ ANONYME DES ATELIERS DE CONSTRUCTION
ET DE GALVANISATION

SAUBLEINS

20, rue Wattelar, à JUMET Téléph. Charleroi 509.94

Tôles galvanisées, planes ou ondulées, droites ou cintrées. —
Toitures en tôles ondulées, droites ou cintrées. — Cheneaux,
gouttières, tuyaux de descente et tous les accessoires de toitures
— Clôtures en tôles ondulées galvanisées. — Garage pour vélos

Constructions métalliques. — Charpentes en fer.

Chaudronnerie en fer et en cuivre, réservoirs.

Tuyaux pour charbonnages (canars). Tuyauteries en tôles
galvanisées.

GALVANISATION à façon de petites et grosses pièces
GALVANISATION RICHE A CHAUD

SOCIÉTÉ ANONYME BELGE
DES

Fours Stein et Combustion Rationnelle

68, BOULEVARD DE LA SAUVENIÈRE, LIÈGE

Chauffage par foyers automatiques des chaudières de chauffage
central. — Chauffage par air chaud des églises.

Quelques références : Foyers automatiques :
Séminaire à Liège. — Couvent des Pères dominicains, à Liège. —
Pensionnat des Filles de la Croix, à Liège. — Institut Technique
de Namur. — Collège Saint-Michel, à Bruxelles, etc...

Chauffage par air chaud :

Eglise du Collège Saint-Servais, à Liège. — Eglise de Pontisse, à
Pontisse. — Eglise primaire de Seraing. — Basilique de Cointe, à
Liège. — Notre-Dame de Béthanie, à Loffen-lez-Bruges. — Eglise
de Waterschei, etc...

Sté Ame L'Outil

143, rue du Laveu, LIÈGE

Fondée en 1902

Registre du Commerce de Liège n° 784

Téléphone 116.74

Outillage pour tous métiers

Estampage - Emboutissage - Découpage

Vis — Chaînes — Câbles — Appareils de levage

REMISE A NEUF DES FAÇADES

par le

SILEXORE L. M. de Paris

Peinture directe inaltérable sur ciment sans brûlage

Protège les murs contre les intempéries. — Résiste à l'air
salin. — Application facile et économique.

Distributeur général pour
la Belgique

LES FILS LEVY FINGER

32-34, rue Edm. Tollenaere
BRUXELLES

Agent général pour le Hainaut
S. A.

Établiss. FIDÈLE MAHIEU

96, av. de Philippeville
MARCINELLE

NOMBREUX DÉPOSITAIRES

Demandez-nous le moyen d'obtenir gratuitement
le Manuel de la Décoration Plastique dans l'Art Moderne.

SOCIÉTÉ ANONYME **de Produits Galvanisés
et de Constructions Métalliques**

Ancienne firme J.-F. JOWA, fondée en 1851, LIÈGE

Bâtiments coloniaux en tôle ondulée galvanisée

Spécialité de toitures pour Églises,
Missions, Bâtiments d'administration

ENVOI DE L'ALBUM ILLUSTRÉ SUR DEMANDE

Tôles galvanisées planes. — Tôles galvanisées ondulées
pour toitures, planchers, parois, tabliers de ponts, etc
Fers marchands et feuillards galvanisés
Réservoirs galvanisés.

S. A. G. DUMONT & Frères

Usines à Plomb et à Zinc

— à SCLAIGNEAUX —

SOLAYN

(Province de Namur, Belgique).

Adresse télégraphique :

Dumfrer Solaigneaux Belgique.

Téléphone :

Andenne 14 (quatre lignes)

ZINC OUVRÉ, en feuilles, tuyaux, couvre-joints, pattes, etc.
ZINC BRUT en lingots — PLOMB LAMINÉ — PLOMB
TUYAUX — PLOMB A SOELLER — SOUDURE D'ÉTAIN —
PLOMB BRUT en saumons — SIPHONS ET OOUDES EN
PLOMB — LAINE ET FIL DE PLOMB — ACIDE SULFURIQUE
Arseniata de plomb - Sulfate de zinc - Cadmium électrolytique

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE D'ESTAMPAGE S. A.

A SOLESSIN-LEZ-LIÈGE



Le chauffe-eau électrique SIRIUS convient pour toutes les appli-
cations : salles de bains, cuisines, laboratoires, buanderies, etc.

Il est économique grâce à sa tarification spéciale.
Il est pratique tant absolument qu'automatiquement.

Bois de toutes essences

IMPORTATION DIRECTE DE CHÊNE — CONTREPLAQUÉS

Magasins de bois et scieries

G. ORBAN & Frère, s. a.

LIÈGE

Siège social et magasin principal : 139, rue du Plan Inollné, Liège.

Téléphone : 148.80 (2 lignes).

Succursales : 120, rue Sainte-Marguerite, Liège. Tél. : 105.07.

Rue de Battice, Aubel. Téléphone : 121.

Même maison à Anvers : 14, rue Mercator. Téléph. : 945.28.



Les Isolants électriques

H. Janssen-Foulon

41-33, rue Rubens, BRUXELLES 3

Registre du Commerce N° 4536

Téléph. 15,32.16

Télegr. ISOLA-BRUXELLES

Code A. B. C. 5th Ed. - LIEBER

TOUS LES ISOLANTS

Pour l'Electricité...

l'Automobile...

la Radio...

l'Industrie...

MICA

Spécialiste pour la Poèlerie...

SOCIÉTÉ ANONYME

Établissements LUOR

Hubert DOCHEN

Rue Honlet, HUY
Tél. 833

Dépôts : LIÈGE, 13, rue St-Pierre
Bruxelles, rue de Lausanne

Fabrique de Couleurs
Vernis — Émaux — Siccatis
Pinceaux en tout genre

Établissements Lavenne Frères

DOUR

Téléphone N° 56

Manufacture de Couleurs & Vernis

BROSSERIE et OUTILLAGE POUR PEINTRES

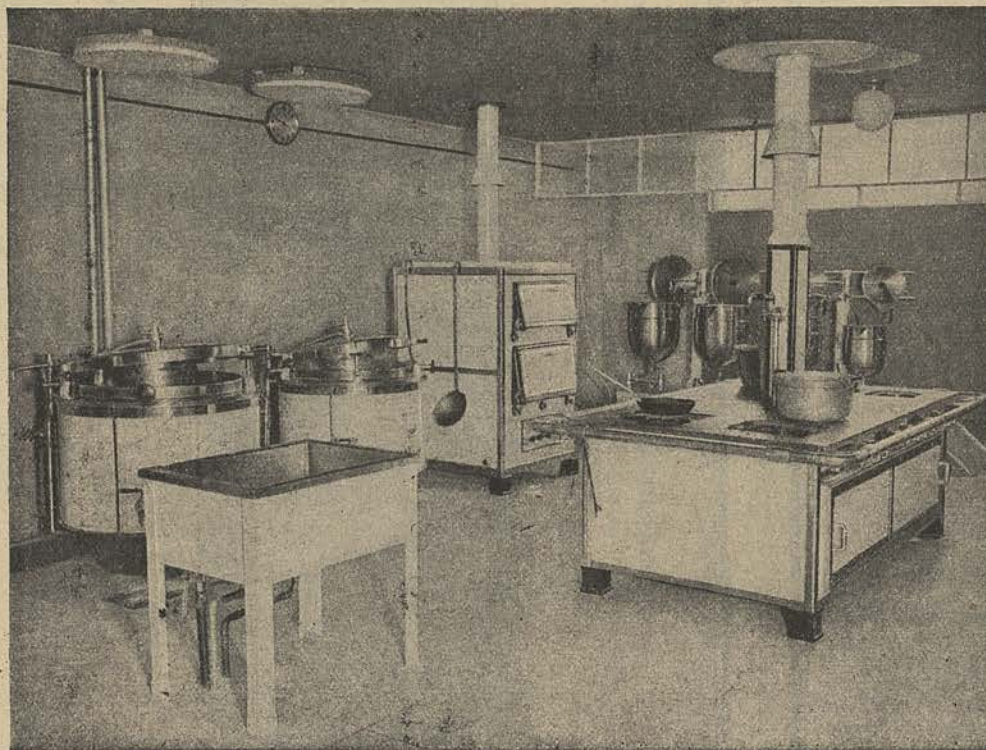
Vernis et Émaux « LAMÉOR »

Couleurs préparées « VATALINE »

Blanc « LAMÉOR » spécial pour extérieur

TOUT POUR LA PEINTURE

Cuisine de la Centrale Jociste à Bruxelles, installée par la S. A. LE CHAUFFAGE



Siège social :

55, Cantersteen, Bruxelles

Tél. 12.76.33 C. C. P. 3050.20 R. C. 479.75

Succursale :

93, r. de la Cathédrale, Liège

Tél. 297.50

C. C. P. 2081.17

SPÉCIALITÉS :

Toutes les installations de grandes cuisines pour hôpitaux, restaurants, pensionnats, etc.

Fours et appareils pour pâtisseries et charcutiers

Appareils de ménage.

Gaz - Vapeur - Electricité

RÉFÉRENCES :

Hôpital Saint-Jean, à BRUGES.

Hôpital Civil d'Anderlecht.

Hôpital Civil de Charleroi.

Hôpital de Genck — Nouvelle Centrale

Jociste. Etc., etc.

Principaux restaurants à l'Exposition

ÉTUDE, DEVIS & PROJETS SANS ENGAGEMENTS

N. Y. K. LINE

(Ligne postale japonaise.)

sous le haut patronage du Gouvernement belge.

SERVICES BI-MENSUELS A PASSAGERS

DE

LONDRES, GIBRALTAR, MARSEILLE ET NAPLES

VERS

L'ÉGYPTE, OÉYLAN, STRAITS, LA CHINE ET LE JAPON
PAR PAQUEBOTS DE LUXE DE 10,000 A 12,000 TONNES

Prix de passage réduit, aller/retour
en 1^{re} classe vers CHINE et JAPON - £ 132.—

DE

LOS ANGELES ET SAN FRANCOISCO
VIA HONOLULU

VERS

LE JAPON, LA CHINE ET MANILLE
PAR DE NOUVEAUX NAVIRES A MOTEURS
DE 16,500 TONNES

DE

SEATTLE, VANOOVER ET VICTORIA B. O

VERS

LE JAPON, LA CHINE ET MANILLE
PAR DE NOUVEAUX NAVIRES A MOTEURS
DE 11,500 TONNES

PASSAGES COMBINÉS DE L'EUROPE
EN CORRESPONDANCE

AVEC LES SUSDITS SERVICES TRANSPACIFIQUES

Pour tous renseignements s'adresser aux Agents généraux :

PHS. VAN OMMEREN,

COMPTOIR MARITIME ANVERSOIS S. A.

A ANVERS

Plaine Falcon, 18.

A GAND

40, rue Flévy.

ou à la

NIPPON YUSEN KAISHA

88, LEADENHALL STREET, LONDON, E. O. S.

Vallée de la Meuse

Chemins de Fer Nord-Belges

Alpinisme-Camping

SPORTS DE PLEIN AIR ET DE RIVIÈRE

Pour les

“ROCASSIERS”

la seule région de Belgique qui puisse servir
d'École d'Escalade... c'est

La vallée de la Meuse

dont la plupart des roches sont constamment visitées par les membres du Club Alpin Belge.

La plus accessible et la plus plaisante, celle qui présente la plus grande variété de falaises.

De MARCHE-les-DAMES-BEEZ à DINANT et à FREYR-HASTIÈRE
toute la Haute-Meuse est pour les « rocassiers »

Céramiques de la Lys

Société Anonyme

Carreaux Céramiques à Dessins
et Unicolores en tous genres

Rue de Reckem, 69, MARCKE-lez-COURTRAI

Téléphone 629

Compte Chèques Postaux 223012 Reg. du Comm., Courtrai

Carrières et Fours à Chaux de la Dendre

à MAFFLES lez-ATH

PIERRES BLEUES - PETIT GRANIT POUR BATIMENTS,
MONUMENTS

TRAVAUX D'ART. — SPÉCIALITÉ DE BLOCS FONDÉS
POUR MARBRERIE

PIERRES BRUTES ET SOIÉES. — BORDURES. — PAVÉS.
OHAUX GRASSE POUR PLAFONNER, MAÇONNER
ET POUR L'AGRIOLTURE

TOUT CE QUI CONCERNE

la VERRERIE

(Bocaux - Boutelles - Verres - Gobelets - Carafes
Verres Pyrex - Verres à Vitres - Glaces)

vous sera fourni rapidement, aux prix les plus réduits

Renseignements ou voyageur sur demande

S^{ie} C^{ie} Havrenne frères

Verriers-Gobelatiers—JUMET

CROWN CORK COMPANY (Belgium) S. A.

149, Ch^{ée} de Merxem
MERXEM (Anvers)

Téléphones Anvers : 536.76 - 536.77 - 536.78

BOUCHON COURONNE

POUR BIÈRES,
EAUX ET LIMO-
NADES, VINS,
LAIT, ETC.

BOUCHON LIÈGE



MÉDAILLE D'OR Exposition de Bruxelles 1935
Stand 94 au Pavillon de la Collectivité du Bâtiment.

Vous serez **MIEUX CHAUFFÉ**
plus
et à **FACILEMENT**
MOINDRE FRAIS

si vous équipez d'une

OTOMATIC

votre installation de

Chauffage Central

Chaudières Otomatic S^{té} A^{mé}
RUYSBROECK - Téléphone : Bruxelles 44.35.17

V^{ve} LEDUC-DUVIVIER

Boul. D'AVROY, 35
Rue BERTHOLET, 7 **LIEGE**
Téléphone 110.14

SPÉCIALITÉS DE :

Matelas. — Laines à Matelas
Berceaux démontables et
toutes fournitures pour literies

Mobiliers — Tapisseries — Tapis

Paul Aelman

Artiste-Peintre

23, rue de Bruges, GAND Tél. 309.64

RENTOILAGE ET RESTAURATION
de Tableaux Anciens et Modernes

Références

A Gand : Van Dyck, St. Michel — Rubens, St. Bavon



CHARBONS, COKES, BRIQUETTES,
ANTHRACITES ET BOULETS
DE TOUTE PREMIÈRE QUALITÉ

Nestor Bodart, à Blandain

Téléphone 495 (TOURNAI)

Gros

Détail



Comptoir d'Ameublement

E. DOLO

Spécialité de fauteuils club
— Décoration Intérieure —

167, Bd M. Lemonnier
BRUXELLES
TÉLÉPHONE : 12.52.41

Tous les meubles de style

Toute la literie



Spécialité de lits, matelas et meubles
pour la mer et la campagne

LA GRANDE MENUISERIE

Veuve Norbert ISTASSE

39, rue de Bruxelles, Jumet Tél. Ohar erol 12878

- Les ateliers les plus modernes
- + L'outillage le plus perfectionné
 - + Un personnel spécialisé
 - + Des stocks importants de bois

— La qualité supérieure au plus bas prix
Portes standardisées « ALEX »

Les plus belles

Les moins chères

Karel Maes 21, chaussée de Mons Bruxelles

Menuiserie. — Ebénisterie. — Agencement de magasins
Décoration. — Travaux d'après dessins.



neo TECHNIC RADIO

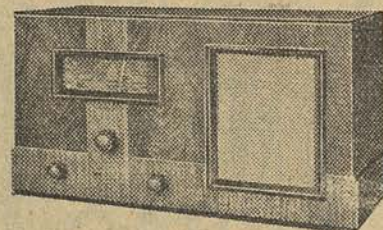
9, rue Lambert Crickx, 9

BRUXELLES



Téléphone : 21.18.07

1750 Frs



LE RÉCEPTEUR QUI PROCURE A L'AUDITEUR UNE
VÉRITABLE SENSATION D'ART

Un compromis parfait entre la musicalité excellente
et une très bonne sélectivité.

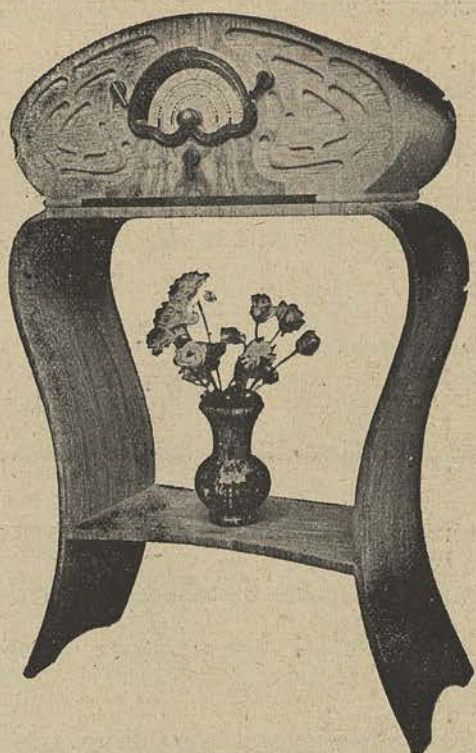
Création d'un nouveau système de vente

Un simple coup de téléphone suffit pour avoir une démonstration.

DEMANDEZ-NOUS DE QUELLE FAÇON VOUS POUVEZ
OBTENIR GRATUITEMENT UN NEO TECHNIC

CATALOGUE SUR SIMPLE DEMANDE

RUBIS-RADIO NE FABRIQUE QUE DES APPAREILS DE QUALITÉ



Type 60, 62 ou 63
avec table

Deux diffuseurs!
3 gammes d'ondes!

Une qualité irréprochable
Une garantie exceptionnelle
Et que d'avantages avec

RUBIS

Deux diffuseurs!
Trois gammes d'ondes de 30 à 2,000 m.
(Réception du Vatican sur 50^m28)

Signalisation lumineuse
Un style digne de votre ameublement
Un prix à la portée de toutes les bourses

Le modèle 60 ci-contre coûte **1,990** frs. Avec table **2,340** frs
Modèles de **1,170** à **4,750** francs

CATALOGUE GRATUIT

Usines RUBIS 10-12, rue de la Briqueterie, Fontaine-l'Évêque

Téléphone : 83457 Charleroi



*Demandez la documentation et
l'adresse du distributeur le plus
proche aux*

Achetez
ISIS-RADIO

Le récepteur d'une perfection incomparable
Ondes ultra-courtes
Consommation du modèle populaire : 35 watts

Établissements "ISIS-RADIO,, S^{té} Coopér^{ve}

17, rue du Palais, Charleroi

Téléphones : 122.96-122.97



R. R. RADIO

SOC. ANON.
BELGE

Tél. 21.66.98-21.66.99 — 44-46, rue des Goujons — Anderlecht-Bruxelles

SÉRIE 1935

LES MEILLEURS APPAREILS A PARTIR DE

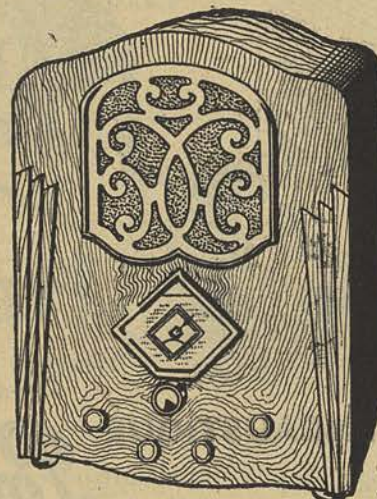
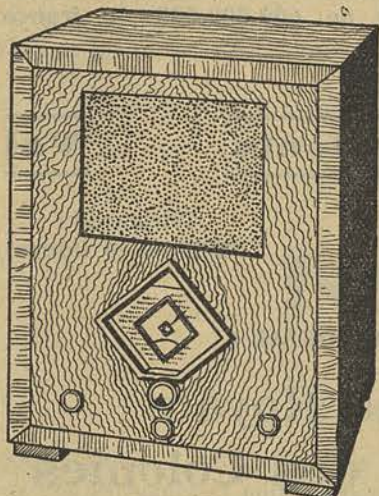
875 francs

Appareils spéciaux pour pays lointains à ondes courtes.

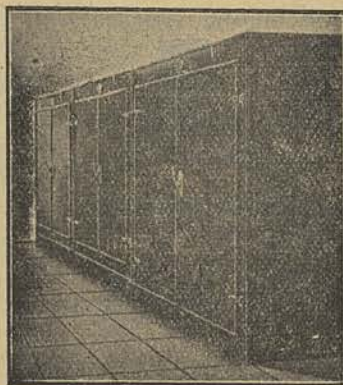
Spécialité de récepteurs sur batteries à très faible consommation.

Prix spéciaux pour Missionnaires

GARANTIE FORMELLE D'USINE BELGE



LA PREMIÈRE DES MARQUES BELGES



Pour vos Couveuses ou Éleveuses au pétrole, gaz, charbon ou électricité.

Demandez conditions à

Ch. De Rycke

GAVERE

Matériel d'Aviculture
Poussins d'un jour. - Poulettes

Le MATÉRIEL AVICOLE C. B. I.

117, rue du Pont de Malte, GAND

vous documentera gratuitement et sans engagement sur tout ce qui concerne l'aviculture.

UNE COUVEUSE, UNE ÉLEVEUSE DOIVENT S'ACHETER EN CONFIANCE, CAR CES APPAREILS DOIVENT ÊTRE A LA FOIS ROBUSTES ET PRÉCIS

ADRESSEZ-VOUS à une Firme qui a fait ses preuves.

Le Matériel Avicole C. B. I. est spécialisé depuis 1922 et offre le plus grand choix d'articles de qualité aux plus justes prix



Demandez à ceux
qui en possèdent
ce qu'ils en pensent
Catalogues sur simple demande.

RADIO-CER 57, rue Navez, Bruxelles

POSTES SPÉCIAUX POUR COLONIES

Moi aussi j'aime ...
Polyflor!

Il donne un si beau
brillant.



Ménagez vos efforts en
employant

L'ENCAUSTIQUE

Polyflor

C'EST UN PRODUIT "NUGGET"

LA ROYALE BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME
d'assurances sur la Vie
et contre les Accidents
— Fondée en 1863 —

Fonds de garantie : plus de 600.000.000 de francs

Vie

Accidents

Vol

Adresse télégraphique
Royabelass

Téléphones :
12.30.30 (6 lignes)

SIÈGE SOCIAL :

74, rue Royale
et 68, rue des Colonies
BRUXELLES



LE "MOSAN"

POÈLE BREVETÉ DANS TOUS LES PAYS

SPÉCIALEMENT construit pour
le chauffage des grands locaux

ÉGLISES, ÉCOLES
SALLES DE FÊTES



Le "MOSAN"

est le plus

Propre

Economique

Hygiénique

Pratique

Solide

Elegant

et absolument sans
danger

Société Anonyme
LES FONDERIES DE LA MEUSE
à HUY (Belgique)

SPA

ORANGINA

Le jus même de l'orange
mélangé à l'eau de Spa, ne
renfermant ni colorant, ni
produit chimique
d'aucun genre.

Pour la maîtresse de maison qui offre un rafraîchissement
soit au bridge, dans les soirées ou dans le cercle de famille,
le SPA ORANGINA plaira à tous et lui épargnera le souci
de préparer des boissons compliquées.

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Notre ami Psichari
 Staline et Trotzky
 Le Portugal de Salazar : Salazar et l'Etat nouveau
 En quelques lignes...
 Problèmes actuels
 Un géant de l'érudition chrétienne au XVI^e siècle
 « Le Journal d'un évadé de guerre », par J. Bastin

Henri MASSIS
 Comte SOLTYKOFF
 Comte Gonzague de REYNOLD
 * * *
 Hilaire BELLOC
 D^r Denys GORCE
 Robert POULET

Les Idées et les faits : Chronique des idées : « Le Remplaçant », Mgr J. Schyrgens.

Notre ami Psichari

Jacques Maritain habitait alors (en 1913) au rez-de-chaussée d'une de ces anciennes et nobles maisons qui bordent la rue de l'Orangerie, à Versailles. Je revois la vaste pièce presque nue où nous entrâmes, ce grand salon, sonore, vide et ciré, avec ses hautes boiseries blanches où se détachaient un crucifix, un portrait de Pie X, et tout autour quelques sièges qui se reflétaient dans le miroir blond du parquet; sur l'ensemble, qui était d'une simplicité monastique, l'on croyait voir flotter comme l'encens d'une bénédiction... Ce ne sont, en effet, que des images, et des images de cette sorte, qui se lèvent du fond de ma mémoire ravie à cette heure où j'essaie d'évoquer ma première visite à Jacques Maritain... Sur une page de son journal, à la date de ce 3 janvier 1913, je sais qu'une amie fraternelle a pris soin d'écrire, le soir même, ces simples mots : « *Visite de Psichari et de son ami M... Se déclarent tous deux des catholiques sans la grâce* ». Pour exacte qu'en soit l'ellipse, je ne me rappelle plus rien des propos qu'une telle note abrège. Ce que je sais, et d'indicible façon, c'est l'extraordinaire saisissement que j'éprouvai en pénétrant dans cette maison où « les ailes du miracle semblaient battre sans bruit ».

Mais tout cela, d'abord, n'émanait-il pas de ses hôtes? Pourrai-je jamais, — quoi qu'il en soit aujourd'hui de l'opposition de nos idées politiques, — pourrai-je jamais, dis-je, oublier ce que fut pour moi leur rencontre? Jacques Maritain m'accueillit en venant vers moi les deux mains tendues, le visage un peu penché, ce visage d'une impressionnante pâleur, de la pâleur de ceux qu'éclaire la lumière du dedans. Derrière lui se tenaient sa femme, sa belle-sœur, que je reverrai toujours comme je les vis ce soir-là, où elles me parurent de la « race des anges et des servantes ». Ce qui me frappa, ce fut bien, en effet, tout ce qui émanait de spiritualité, de lumineuse tendresse, de ces êtres habités par la grâce; et je sens encore sur nous l'exigente ardeur des yeux qui ne nous fixaient si fort que pour nous prendre dans leur lumière... Oui, nous avions le sentiment d'être soudain transportés dans un univers merveilleux de paix, de certitude, de joie : impression d'un bonheur qui venait d'au delà du monde...

Nous ne savions dire, Psichari et moi, que notre solitude, notre exil, car nous n'avions plus d'objections. Jacques Maritain,

d'ailleurs, n'argumentait pas, ne discutait pas. Il nous regardait l'un et l'autre comme on prie; il nous remettait comme des enfants fraternels au Père qui nous attendait. Ainsi agissait-il plus puissamment que par discours. Nous étions venus vers lui : dans le silence, il demandait à Dieu de ne point nous laisser repartir que nous ne fussions prêts à nous rendre, et nous sentions autour de nous d'invisibles filets tendus qui n'étaient tissés que des fils de l'amour...

D'avoir franchi le seuil de cette maison, je puis dire, moi aussi, que « toutes les valeurs se trouvaient déplacées comme par un dé clic invisible (1) ». Que ne me faut-il pas dater de cette rencontre inoubliable? Mais si, dans l'unité de cette impression éblouissante dont la clarté se prolonge encore au-devant de moi-même, si je cherche à discerner les mots qui furent prononcés ce soir-là, les choses dont nous parlâmes, je ne m'en souviens qu'à la façon d'une musique intelligible où les paroles ne sont rien. Sur la mélodie de ce chant intérieur que j'entends toujours se détachent seuls quelques noms, des noms de saints, de saintes qui étaient prononcés devant moi pour la première fois : voilà que se levaient soudain des présences, qui nous rendaient sensibles l'inexprimable, l'invisible, nous ouvraient les portes du paradis. Que pouvions-nous dire, Psichari et moi, sinon notre respect émerveillé devant leur délégation divine? C'est là sans doute ce que traduit une courte phrase du « journal » de M^{me} Maritain où tout ce qui commençait alors allait quotidiennement s'inscrire : « *Psichari et M..., capables d'admirer sainte Hildegarde, Mélanie (de la Salette) — mais ce n'est pas encore la foi.* »

Non, ce n'en était que le désir, et nous mêlions, malgré nous, bien du profane à ces hautes curiosités où Maritain voulait d'emblée nous introduire. Ainsi, devant l'extraordinaire traduction de sainte Hildegarde qu'il nous montra, je ne songeais d'abord qu'à ce que Claudel me semblait devoir à cette grande mystique. Quant à Psichari, c'était vers Péguy qu'elle ramenait ses pensées, par une de ces mystérieuses interférences qui sont comme les lois d'attraction du monde intérieur. Les versets de sainte Hildegarde, que

(1) JACQUES MARITAIN, *Quelques pages sur Léon Bloy.*

venait de nous lire Maritain, n'avaient-ils pas été traduits par un moine de cette abbaye d'Oosterhout, perdue au fond de la Hollande, où l'on priaît pour lui, Psichari? Et ce moine, ce dom Baillet n'était-il pas justement l'un des plus anciens amis de Péguy, un de ses camarades de la « cour rose », à Sainte-Barbe, où ils avaient ensemble préparé l'École normale, ce Louis Baillet qui, depuis qu'il était prêtre, n'avait jamais manqué, un seul matin, de dire sa messe à l'intention de Péguy (1)? Quels extraordinaires recoupements et quelles singulières rencontres! Oui, l'auteur de cette traduction magnifique, c'était le bénédictin vers lequel, certain jour de 1909, Péguy, qui venait de retrouver la foi, avait dépêché Maritain comme son messenger d'abord, comme son ambassadeur ensuite, lui donnant mandat de le représenter auprès du Père et de rétablir avec lui sa « communication spirituelle ». Comment dom Baillet n'aurait-il pas cru que Péguy allait du même coup se mettre en règle avec l'Église, se marier religieusement, donner le baptême à ses enfants, se confesser, communier, vivre enfin en véritable catholique — et cela comme l'avait cru Maritain, comme Psichari, lui aussi, le croyait jusqu'à tout à l'heure?... Et le voilà qui resongeait à la confiance que Péguy venait, cette après-midi, de nous faire. Mais, au silence qu'il avait gardé devant lui fit place une indignation d'autant plus violente qu'il l'avait jusqu'alors retenue; et dans son emportement Psichari n'alla-t-il pas jusqu'à accuser Péguy de « lâcheté »?

Maritain, lui, ne disait rien. Mieux qu'un autre il savait les difficultés où Péguy se débattait : tout ce qu'il avait lui-même tenté pour que Péguy fit au moins baptiser ses enfants, tout cela n'avait-il pas échoué? Stérile était également restée son ambassade auprès de dom Baillet : là encore Péguy s'était retranché dans cette solitude d'où il semblait ne pas vouloir qu'on le tirât : « On t'a dit, avait-il écrit à Baillet, que je traversais des épreuves sans nombre. On a eu raison de te le dire. Mais il faut bien que tu saches que ces épreuves sont purement extérieures et purement temporelles. Il est difficile de vivre en chrétien dans les frontières où j'ai été placé. » Puis il avait ajouté : « J'ai bien cru cet hiver que j'allais mourir. Nous t'eussions fait venir en temps utile. De ceci tu peux avoir une assurance totale (2). » Mais un an ne s'était pas écoulé qu'il écrivait à dom Baillet cette autre lettre : « Lundi 13 avril 1910 : A la date d'aujourd'hui prend fin le mandat spirituel que j'avais donné à Maritain pour me représenter auprès de toi. » Péguy n'avait point pardonné à Maritain d'avoir agi à contretemps, de lui avoir conseillé une conduite qui allait à contre-voie de celle qu'il avait adoptée : il lui avait retiré ses pouvoirs...

Il y avait donc plus de deux ans déjà que Péguy et Maritain ne se voyaient plus. S'ils n'étaient pas encore expressément séparés, ils n'allaient pas tarder à l'être, car Péguy devait bientôt rayer Maritain du nombre des abonnés des *Cahiers de la Quinzaine* — ce qui constituait à ses yeux le bannissement suprême, la sanction sans appel. La raison? Une décision que Maritain venait précisément de prendre, et qui fut d'ailleurs le seul grief qu'il ait formulé contre Péguy ce soir-là.

— Avez-vous lu, nous dit-il, l'*Ordination* de Julien Benda? Ce roman a quelque chose de sacrilège, et je ne comprends pas que, catholique, Péguy l'ait édité... Je viens de prier M. Bougeois de ne plus, à l'avenir, m'envoyer de tels « Cahiers »...

— Georges Sorel vient de m'écrire la même chose, répondis-je... Il en profite même pour nier la conversion de Péguy... « Si Péguy était un converti, me dit-il, il ne publierait pas dans ses Cahiers un livre... dont le principal mérite est de renfermer des injures adressées au christianisme. »

(1) Cf. JÉRÔME et JEAN THARAUD, *Notre cher Péguy*, t. II, pp. 60-104 et aussi : CHARLES FÉGUY, *Lettres et entretiens*, pp. 39-50.

(2) *Lettres et entretiens*, p. 47.

Cette lettre où Georges Sorel prétendait que la conversion de Péguy était une invention de son ami Lotte, je l'avais déjà montrée à Psichari. Mais Psichari n'écoutait plus, absorbé en lui-même. Sa violence injurieuse était retombée. On le sentait nerveux, insatisfait; davantage : triste. Ne venait-il pas de donner tort à Péguy, et cela pour la première fois depuis dix ans qu'il suivait cet esprit dans toutes ses pérégrinations? Mais, quoi qu'il en fût de son « ardente souplesse », il lui était impossible d'entrer dans ces « tergiversations féminines », de justifier ces illogismes, ces subtilités absurdes... Le catholicisme, ce n'était pas un système que chacun pouvait accommoder à son gré, en prendre et en laisser... Le catholicisme de Péguy était un catholicisme inconsistant... Et d'abord, pourquoi n'allait-il pas à la messe, comme tout le monde? Psichari se disait tout cela, mais il en avait éprouvé comme un ébranlement qui le laissait assombri, inquiet...

Lorsque nous eûmes quitté les Maritain et que nous rentrâmes à Paris, ce fut une autre affaire. Il eut un retournement soudain, un de ces ressauts d'humeur qui montrait bien le désarroi de son âme. Pour un peu, il eût accablé de sarcasmes et tourné en dérision la dévotion de ses amis Maritain. Et tandis que je m'émerveillais de cette pure et antique piété, j'entends Psichari me répondre avec une volubilité fiévreuse : « Ce n'est ni charité ni chrétienté, et l'extrême dévotion n'est pas charité! Le christianisme est santé et tout cela est déformation, inhumanité. » Ah! comme il se débattait encore, l'inquiet jeune homme! Mais il voulait dire que s'il se sentait si fort poussé vers le catholicisme, c'était par un élan de virilité, que s'il souhaitait devenir vraiment chrétien, c'était pour faire face et non pour se retrancher, et qu'il n'entendait pas s'en trouver diminué, réduit, mais augmenté, fortifié. Par là, Psichari était toujours du côté de Péguy, de son cher Péguy pour qui la résignation chrétienne n'était pas une « résignation d'émoussement, mais une résignation active et généralement *déchirante* ».

Déchiré, voilà bien ce qu'était alors le pauvre Psichari. Cela ne pouvait plus durer, il fallait en finir; il en avait assez de ces heures de détresse accablée où tout ce qu'il faisait ne lui laissait que du dégoût. Bien qu'il sût que c'était un grand péché que de manquer de confiance, n'en éprouvait-il pas la sensation jusqu'à se dire : « Je sens mon âme si pourrie! Dieu voudra-t-il de cette ignominie que je suis?... (1) » Parvenu aux limites de la détresse, c'est vers Maritain qu'alors Psichari se retourne et, cette fois, c'est pour le supplier de lui faire connaître un prêtre.

* * *

Nous voici au point culminant de ce débat où l'enjeu est une âme. Moment unique dont tout le passé ne fut que la préparation secrète, et où va naître un homme nouveau qui portera témoignage pour ses ancêtres et pour lui-même de la fidélité reconquise. Après tant de voyages et de démarches, Psichari va enfin connaître jusqu'à sa magnifique plénitude la douceur du nom chrétien.

Dès l'abord, ce lui fut une consolation d'apprendre qu'il n'était pas exclu de l'Église depuis sa naissance et que le baptême de rite grec qu'il avait reçu était valable. C'est, au reste, à cette grâce première qu'il devait la certitude qu'un jour viendrait où la foi lui serait donnée : « Cette assurance dans laquelle j'ai vécu pendant si longtemps avant de recevoir les sacrements, confesse-t-il dans une page qui fait songer au fils de sainte Monique, cette grande espérance qui me fut donnée alors que je la méritais si

(1) *Journal intime*, *loc. cit.*, p. 145.

peu, je sais maintenant à quoi je la devais, et j'y pensais même dès alors, dans les éclairs qui venaient traverser ma nuit : elle me venait de l'eau du Baptême que j'avais eu le bonheur de recevoir, étant l'enfant emmailloté de langes, étant l'enfant qui ne sait pas... Ainsi donc en ce jour inconnu et béni, j'étais entré malgré moi dans le monde de la Grâce, j'avais été, bon gré mal gré, embarqué dans la vie surnaturelle... Je pouvais avoir vécu toute une vie d'homme sans la grâce, je n'étais pas moins l'enfant sur lequel un prêtre avait inscrit le signe rédempteur, l'innocent à qui les substances de l'Eau, de l'Huile et du Sel avaient à tout jamais imprimé la marque authentique de la préférence. » Et maintenant, à travers ses trente ans de dérégulation, la grâce baptismale allait rejaillir.

Sur ces heures décisives nous avons désormais deux témoignages, celui d'Ernest Psichari : lui-même qui, du 1^{er} janvier au 19 octobre 1913, nota chaque jour, sur un agenda (1), ses plus intimes pensées, et le « Journal » où M^{me} Jacques Maritain nous a permis de suivre les principaux moments de la conversion de notre ami. Rien de plus émouvant que ce double récit, dont les voix alternées se mêlent comme alors se mêlaient leurs prières.

Depuis ce jeudi 16 janvier, où Ernest Psichari avait écrit sur son agenda cette simple ligne : « Il fallait que cet amour-là vînt », il ne lui restait plus qu'à demander d'être reçu dans l'Eglise. Ce n'est, en effet, qu'au dernier moment — une fois la préparation du cœur terminée par Dieu seul — que la grâce fit intervenir des instruments humains. La trace de son œuvre divine, nous la décelons jour par jour, heure par heure, dans ces feuillets qu'elle illumine d'une radieuse clarté :

21 janvier. — Jacques a vu Ernest qui lui a dit qu'il demanderait peut-être à voir un prêtre.

23. — Visite d'Ernest : il nous paraît troublé. Dimanche, il doit aller à la messe avec Jacques à la cathédrale (2); il se fait expliquer la lecture de la messe.

Dimanche 26. — Ernest et Jacques vont ensemble à la grand-messe; ils reviennent grandement émus tous deux. Ernest dit à Jacques qu'à l'Eglise il se sent comme chez lui. Jacques, en effet, a admiré son aisance et sa piété. Il dit aussi : « La confession, c'est un peu difficile, et surtout... le ferme propos. Déjà il prie beaucoup et surtout la sainte Vierge. Il est visible que c'est la foi de son baptême qui se réveille et agit. Spontanément, il se décide à aller tous les dimanches à la grand-messe. Le Père Clérissac (3) doit arriver dans huit jours.

Samedi 1^{er} février. — Commencé hier neuvaine à saint Barnabé pour la conversion d'Ernest.

Dimanche 2 février. — Ernest et Jacques assistent à la messe rue d'Ulm. Ernest est absorbé, peu communicatif. Jacques revient inquiet.

3 février. — Jacques arrive avec Ernest vers 11 heures. Le Père Clérissac vers midi. Nous sentons qu'ils se plaisent et se conviennent Ernest si simple, si franc devant le Père... Déjeuner plein d'émotion. Après le déjeuner, le Père emmène Ernest au Parc. Leur absence dure deux heures, pendant lesquelles nous ne cessons de prier. Tout va se décider. Enfin ils reviennent; et le Père nous expose le programme arrêté qui nous remplit de joie : demain confession, puis

confirmation, le plus tôt possible, et dimanche première communion; puis pèlerinage d'action de grâces à Chartres.

Ernest a absolument conquis le Père qui n'a trouvé en lui aucune résistance, « une âme sans un pli, toute pleine de foi. »

Mardi 4 février. — Le Père et Ernest arrivent vers 4 heures. Notre petite chapelle est toute parée; les cierges sont allumés, deux beaux cierges intacts, bénis dimanche.

Agenouillé devant la statue de Notre-Dame de la Salette, d'une voix forte — quoique très ému — Ernest Psichari lit la profession de foi de Pie IV et celle de Pie X. Le Père est debout comme un témoin devant Dieu. Jacques et moi écoutons à genoux, tremblants d'émotion. Après cette lecture, nous sortons et la confession commence. Pendant qu'elle dure, nous ne cessons de prier.

Enfin, on nous appelle. Nous trouvons Ernest tout transformé, rayonnant de joie. C'est une heure de béatitude pour tous. — « Vous, voyez, nous dit le Père, un homme tout à Dieu... Et qui est heureux, disons-nous. « Oh! oui, je suis heureux », s'écrie Ernest, et il n'est pas difficile de le croire. — On sent déjà entre le Père et Ernest une amitié tendre et profonde, sur laquelle Ernest s'appuie avec joie.

Après le départ d'Ernest, le Père nous dit son admiration pour la bonté de Dieu, sa joie de la réparation qui lui est faite, son amour pour cette âme qui n'a pas résisté à Dieu, qui est toute loyale et simple.

Mercredi des Cendres, 5 février. — Le Père avec Ernest assistent à la bénédiction des Cendres à la grand-messe pontificale. Ils voient Mgr Gibier et fixent au samedi 8 février la date de la confirmation Ernest a un air touchant, heureux, tout pénétré de la pensée de Dieu.

Jeudi 6 février. — Nous voyons Ernest avec le Père. Ernest sent déjà qu'on le dira subjugué, suggestionné par quelqu'un. Cela lui paraît bien vil. « Je sentais toujours, dit-il que si je venais à la foi, ce serait par une action surnaturelle; et comment une influence quelconque pourrait-elle vous faire croire les dogmes catholiques et procurer cette illumination? »

Ernest doit prendre le nom de Paul à la confirmation, en réparation des outrages de Renan à saint Paul.

Mardi 7 février. — Le Père a vu Ernest à Paris. Ernest le ravit par sa droiture et l'ouverture entière de son âme à la foi. Il ne cesse et nous ne cessons de dire avec lui : « Que Dieu est bon et que tout cela est beau! »

* * *

Si solitaire que Psichari se veuille garder, la vie de Paris lui semble distiller « un diabolique poison qui s'insinue partout, qui frappe de stérilité les mieux intentionnés ». Et pendant le mois suivant (avril 1913), qu'il inaugure par ces lignes : « Toute la journée, courses bêtes... Je vais partout pleurant à la pensée de la vie des moines. » Psichari ne connaît, en effet, d'autres répit dans la plénitude que les quelques jours qu'il passe à Angers, auprès du P. Clérissac, ou les heures trop rares qu'il peut réserver à ses amis Maritain à Versailles. Dès qu'il franchit le seuil de leur maison, quelle paix, quelle bienfaisante quiétude, et si propre à lui faire oublier toutes les laideurs du monde!

Mais, en ces derniers jours, depuis cette sorte de scandale qu'a été la première leçon de Jacques Maritain sur Bergson à l'Institut catholique, les disputes du siècle — sous leur forme la plus haute — agitent et enfièvrèrent leur tranquille retraite. Ah! Maritain s'est fait d'un seul coup une belle réputation de fanatisme. Quoi? Parler sur ce ton impérieux, désinvolte, de son ancien maître — traiter avec cette hauteur (les plus sévères disent même : « avec cette jactance ») une philosophie libéra-

(1) D'importants fragments de ce *Journal intime* ont été publiés pour la première fois par M^{me} Henriette Psichari dans son livre sur son frère Ernest, pp. 144-172.

(2) A la cathédrale de Versailles.

(3) Le R. P. Humbert Clérissac, dominicain, mort en novembre 1914, quelques jours après avoir appris la fin d'Ernest Psichari.

trice où il affecte de ne plus voir qu' « une doctrine à la mode », une doctrine qui simplement « fait fureur » — voilà qui a péniblement surpris la plupart de ses amis, venus rue de Vaugirard pour l'entendre. Certains même ont protesté quand Maritain a prononcé le mot de « poison » à propos de cette pensée bergsonienne dont ce n'est pas le moindre bienfait que d' « avoir délivré les âmes des idoles du matérialisme et de les avoir tirées des ténèbres de l'athéisme officiel ». Maritain l'a-t-il donc oublié? Non, Maritain s'en souvient toujours, et il sait la gratitude qu'il doit à M. Bergson. Mais son zèle, il le met de tout cœur au service de la vérité, du *magis amica* d'Aristote, qui, lui, impose un ton de liberté à l'endroit de la sagesse du siècle, un ton de certitude pour affirmer ce qui est certain — et voilà précisément la nouveauté qui, l'autre jour, a fait scandale!

La stupeur des catholiques, d'ailleurs, n'a pas été moins vive. On l'a bien vu quand Maritain a déclaré au début de son cours : « Il est essentiel de déterminer les caractères les plus saillants du bergsonisme par rapport à la philosophie chrétienne » et qu'il a précisé : « J'entends *naturellement* par rapport à la philosophie de saint Thomas. » C'était la première fois qu'un laïc, qu'un profane osait parler de la sorte! Il y a même eu quelques murmures sur les bancs où se tiennent les séminaristes lorsqu'il a ajouté : « Il nous faut prendre nettement conscience de toutes les décisions intellectuelles qu'à l'égard de la philosophie nouvelle la fidélité à la vérité, à la doctrine catholique exige de nous. » Là le trait lancé par Maritain a touché en pleine cible et fait passer sur la tête des jeunes lévites la menace de l'Index! Car à la différence d'un Benda dont « l'ambition d'avilir, dit-il, constitue tout le talent » — c'est bien moins à attaquer M. Bergson que vise Maritain qu'à trancher le lien noué par le modernisme entre la critique bergsonienne et certaines théories du dogme, des miracles et de la croyance. Le « poison » dont il a parlé, c'est celui qui se glisse par l'application du bergsonisme aux matières religieuses et dogmatiques, et qui a pénétré jusque dans l'enseignement des séminaires! Voilà d'ailleurs pourquoi Maritain fait son cours comme on prêche une retraite : c'est un péril pour la foi qu'il dénonce, une doctrine ruineuse qui corrompt la vie même de l'âme chrétienne, dans la mesure où elle est absolument, radicalement incompatible avec la doctrine thomiste qui est la philosophie de l'Eglise, qui est même, précise-t-il, la « seule philosophie de l'Eglise »! Oui, c'est bien le ton de la chaire sacrée qu'a pris Maritain pour lancer en péroraison à son auditoire confondu : « Il n'y a qu'un seul milieu où l'âme et l'intelligence puissent vivre dans la paix de Dieu, et croître en grâce et en vérité : c'est la lumière thomiste! »

Chaque mercredi d'avril, à 5 heures, nous nous retrouvions, Ernest Psichari et moi, dans la salle A de l'Institut catholique, où Maritain poursuivait à cette lumière l'impitoyable démonstration de l'incompatibilité du bergsonisme avec les dogmes révélés et avec la Révélation elle-même. Ernest Psichari exultait, participait à l'euphorie d'une intelligence qu'on sentait si heureuse d'avoir raison! Naturellement il défendait Maritain — et avec quelle fougue — contre les réticences des uns ou les tiédeurs des autres. Ce qui l'exaltait, ce n'était pas tant que le bergsonisme sortît pulvérisé de cet affrontement avec le thomisme — Psichari avait été bergsonien, comme nous tous, et il n'oubliait pas ce que Bergson avait été pour nos vingt ans — non, ce qui lui causait une telle joie, c'était la découverte qu'à l'occasion de Bergson il faisait de saint Thomas, et en écoutant son ami l'exposer, il comprenait davantage encore combien la doctrine de l'Eglise — de cette Eglise où il venait d'entrer — était une doctrine vivante.

A propos de cette leçon où Maritain avait expliqué à son public la distinction de la substance et de l'accident, il écrivait le lende-

main au Père Clérissac : « Il faut, hélas! toujours y revenir puisque nos catholiques s'imaginent que c'est là de la « philosophie », et qu'ils ne comprennent pas que, sans cette première base, il est impossible de se faire la moindre idée de l'Eucharistie, de la Sainte Trinité elle-même, et généralement de tous les dogmes de notre foi. Notre cher Jacques leur déverse de la vie, et ils croient recevoir un cadavre entre leurs bras (1)! » De quel cœur Psichari n'avait-il pas applaudi Maritain lorsqu'à la fin de son cours celui-ci s'était écrié : « Un pauvre paysan qui croit que Dieu a fait le ciel et la terre et qui croit au Saint-Sacrement de l'autel en sait plus que M. Bergson sur la vérité, sur l'être et sur la substance! »

A l'issue de ce cours, comme il remontait la rue de Vaugirard avec certain jeune bergsonien de ma connaissance qui disait : « Maritain triomphe trop aisément! Ce n'est pas de jeu d'affronter le système complet du thomisme à une doctrine qui se fait et qui se cherche encore! » — j'entends Psichari lui repartir : « Mais il ne s'agit pas de philosopher, il s'agit de vivre ou de mourir! Car, au fond, il n'y a qu'une question : *Pourquoi sommes-nous sur la terre?* C'est tout de suite qu'il nous faut une réponse, car il y va de tout! A cela les philosophes savent bien qu'ils ne pourront jamais répondre. Néanmoins ils continuent à se divertir gravement. Ne voient-ils pas qu'on vient à eux, non point par désir d'apprendre leurs jeux, mais parce qu'on espère en recevoir une parole de vie? S'ils ont de telles paroles, pourquoi ne les crient-ils pas sur les toits? Si non, pourquoi souffrent-ils qu'on croie recevoir d'eux ce qu'ils ne peuvent nous donner?

— Mais, fit l'autre, c'est l'affaire des théologiens et non point des philosophes!

— Oui, reprit vivement Psichari, et vous trouvez sans doute que Jacques manque de tact en rappelant à nos philosophes que le baptême oblige en philosophie comme ailleurs! C'est, en effet, manquer à la « négation fondamentale » sur laquelle ils vivent tous!

— Avoue, lui-dis-je (car moi aussi je résistais encore), avoue que Maritain, retranché dans la citadelle de la pensée dogmatique, est dans une position vraiment commode pour accabler le pauvre philosophe qui cherche, à travers la mobilité du vivant, à rejoindre quelques vérités fragmentaires!

— Tu veux dire quelques vérités diminuées, répliqua Psichari, de ces vérités que les modernes ne demandent à des maîtres comme Bergson que pour mieux flatter leurs désirs! C'est pourquoi la spéculation la plus dévergondée, l'hypothèse la plus absurde est immédiatement accueillie, si elle émane de ces penseurs qui, comme le dit Jacques, préfèrent à priori « dix erreurs venant de l'homme à une vérité venant de Dieu (2) ».

* * *

Ces discussions avaient, le lendemain, leur écho au déjeuner, chez Mme Geneviève Fabre, où Psichari retrouvait Péguy, Péguy qui n'allait pas aux conférences de Maritain, Péguy qui trouvait dangereuse la campagne des catholiques contre Bergson. A un de ces jeudis de la rue de Rennes où Psichari lui en avait ouvertement fait le reproche, Péguy qu'un tel grief atteignait jusque dans le secret du cœur — car il lui eût fallu entrer dans l'ordre des confidences et presque dans le domaine de la confession pour montrer tout ce qu'il devait à Bergson — Péguy, dis-je, qu'un tel propos faisait souffrir, avait d'abord cherché à le rompre, puis il s'était retranché dans le silence, mais dans un silence si dur, si plein, si muet, que ce silence en disait long...

(1) *Lettres*, p. 242.

(2) Cf. J. MARITAIN, *Antimoderne*, p. 44.

Non, Péguy ne voulait pas entrer comme ça, incidemment, dans ce grand débat de Bergson et des catholiques... Mais il savait bien ce qu'il leur répondrait, à ces jouvenceaux, à ces jeunes piliers d'apologétique, à ces catéchumènes cathéchisants qui voulaient « déblayer » Bergson, comme ils accordaient que Bergson avait « déblayé » le déterminisme et l'associationnisme! Car ces jeunesse consentaient à la rigueur que M. Bergson eût été utile autrefois, dans le temps, du temps de Spencer, d'une utilité préalable, préliminaire, préparatoire et surtout négative... Oui, ils accordaient que Bergson eût servi à déblayer le monde moderne. Restait à le déblayer à son tour. Après quoi, il ne resterait plus qu'eux, c'est-à-dire la scolastique; eux, c'est-à-dire saint Thomas...

« Mais, enfants qu'ils étaient, ne comprenaient-ils pas qu'ils faisaient ainsi le jeu des matérialistes? Car si le matérialisme était mort du coup que la philosophie bergsonienne lui avait porté, les matérialistes, eux, étaient bien vivants! Ils avaient l'Ecole, l'Etat, la Sorbonne, les bureaux, les places, le pouvoir, et ils entendaient les garder... Non, si simple que ce fût, — mais les simplicités sont ce que l'on perd le plus facilement de vue, — ces écoliers ne voyaient pas que c'était la spiritualité qui en fin de compte, serait atteinte; que tout ce qui serait perdu par Bergson serait non pas regagné par saint Thomas, mais regagné par Spencer, que tout ce qui serait ôté à Bergson irait à Spencer et non à saint Thomas, et qu'eux-mêmes seraient les dindons de la farce, car saint Thomas, une fois de plus, n'aurait rien, ni personne. Et il serait ce qu'il était, il y a vingt-cinq ou trente ans, avant l'apparition de Bergson : un grand saint respecté, vénéré, un grand docteur, considéré, célébré, consacré, un grand théologien, enterré dans le passé, sans prise sur le présent, sans cette morsure sur les âmes qui est un phénomène si curieux, sans ce mordant qui seul compte, bref sans entrée, sans cette entrée que l'appareil bergsonien avait dégagée, ouverte, par où tant de choses avaient pu revenir, par où la grâce elle-même avait passé... »

Car, à travers Bergson, c'était bien réellement une renaissance catholique qui était en train de s'accomplir. Combien n'en avait-il pas connus, lui, Péguy, qui, à travers le bergsonisme, avaient cheminé vers la foi! Mais cela, c'était de l'ordre de la confiance et de la confession, qui était l'ordre réservé à l'ami Lotte... Lotte! Encore un qui devait tout à Bergson, à qui la philosophie bergsonienne avait ouvert la voie de la délivrance... « Ah! pauvre vieux, nous en sommes tous là!... » Ces mots, comment Péguy les eut-ils oubliés! C'étaient ceux-là mêmes que, les yeux pleins de larmes, Lotte avait prononcés le jour où Péguy lui avait dit : « Je ne t'ai pas tout dit, j'ai retrouvé la foi... Je suis catholique... » Oui, pour s'expliquer là-dessus, il eût fallu entrer dans le secret du cœur. Aussi, et plutôt que de parler de lui-même, Péguy avait-il préféré se taire.

Son front semblait plus têtu, ses épaules plus étroites, plus maigres; mais derrière le lorgnon, le regard, lui, demeurait d'une malice de vieux routier... Ce qu'il y avait, au plus épais de ce silence, Psichari l'avait si bien compris qu'il répondit à Péguy :

— L'Eglise, Péguy, ne transige pas... Les considérations de tactique ne lui importent guère, ou plutôt il n'y a qu'une tactique qui vaille, qui soit digne, et c'est celle qu'impose la vérité...

Puis il avait ajouté, non sans un peu d'impatience et d'humeur, que l'Eglise n'avait pas à se soucier de ceux qui entendaient renouveler le catholicisme grâce à la philosophie bergsonienne; qu'il fallait, au contraire, comme le faisait Maritain, briser toute attache doctrinale entre celle-ci et le domaine du sacré.

Péguy, que ces choses touchaient au plus profond de l'âme, l'interrompit alors :

— Mon enfant, fit-il laissez-moi vous dire que le domaine

du sacré, ça me regarde... Moi je sais ce que c'est qu'un catholique, ce que c'est qu'un chrétien, et ce que c'est que d'être dans la bonne voie spirituelle...

Mais Psichari crut que Péguy voulait, par là, légitimer une fois encore l'illegisme de sa vie, se targuer d'une docilité plus entière, d'une fidélité et d'une solidité plus sûres que celles des catholiques qui ne sortent pas de leurs devoirs et qui font ce que la religion leur commande! Irrité par cet état d'indocilité, de demi-rébellion où Péguy lui semblait trouver une espèce d'avantage, Psichari s'emporta jusqu'à lui dire : « Péguy, je préfère à l'homme que vous êtes le dernier des misérables qui se convertit *in extremis!* » De ces scènes pénibles, de ces remontrances pour le moins inutiles, Péguy ressentait une profonde douleur. « Nous devons prendre le deuil d'Ernest, aurait-il dit un jour à leur commune amie Geneviève Favre : *il est perdu pour nous* (1). » Non, cher Péguy, Ernest Psichari n'avait pas cessé de vous aimer, et d'une affection si ardente qu'elle était plus forte que vous deux, car elle tenait à « cette pureté qui était ce qui vous liait indissolublement, vous et lui, non plus seulement comme le disciple est lié au maître, mais comme le fils au père, dans toutes les fibres de l'âme (2) ».

Depuis quelques semaines, Psichari souffrait du désaccord qu'il sentait grandir entre lui et certains de ses amis; et puis toutes ces discussions l'excédaient! Argumenter, prouver n'était pas son affaire; ne suffisait-il pas de le regarder, de voir la merveilleuse transformation qui s'était faite en lui pour être sûr qu'un tel renouvellement ne pouvait être l'œuvre d'une morale humaine, si belle fût-elle? « Ah! s'écriait-il avec tristesse, si j'avais assez d'éloquence pour bien prouver ce que je sens si fort, c'est-à-dire que Dieu est en moi et que je suis en Dieu, peut-être pourrais-je faire du bien! » Mais si violemment qu'il souhaitât le salut des siens, l'insuffisance du vocabulaire humain pouvait-il s'accorder avec l'ardeur infinie de son amour?... D'où cet embarras qu'il éprouvait, par exemple, à convaincre son frère Michel dont il ne cessait de demander à Dieu la conversion. Mais le pauvre garçon, qui n'avait d'ailleurs pas grande objection contre la foi, craignait, en changeant sa vie, de se diminuer, de s'appauvrir! Comment le persuader que c'était le contraire qui était vrai? Toute lutte ne serait-elle pas vaine, « tant qu'il ne sentirait pas lui-même le besoin de purifier son âme, qu'il n'aurait point le dégoût de ce qui n'est pas l'éternité (3)? » Aussi n'avait-il su que lui répondre, l'autre jour, quand Michel lui avait soutenu que « la splendeur des fêtes liturgiques était contraire à la pauvreté chrétienne »! Il n'avait pu qu'être consterné par l'idée si fade, si incolore, qu'un incroyant se fait de Notre-Seigneur. Il s'était senti pareillement désarmé, ce dimanche où, après leur entretien avec le Père Clérissac à qui il avait désiré le faire connaître, son cher Michel lui avait parlé d'exégèse. Dans cet ordre d'idées, toutes les objections qu'on faisait paraissaient à Psichari tellement sottes, tellement puériles, qu'elles le clouaient sur place et le trouvaient « sans riposte » (4). Que dire, sinon de lire les Evangiles avec bonne foi? Car, ajoutait-il, les « contradictions des synoptiques n'ont jamais servi qu'à ceux qui, dès l'abord et avant tout examen, sont bien décidés à nier le surnaturel! »

* * *

Mais qu'il était donc maladroit en de telles discussions! Barrès avait dû s'en apercevoir, au cours de cette après-midi qu'ils venaient de passer ensemble à Neuilly! Aux hypothèses histo-

(1) JÉPÔME et JEAN THARAUD, *Notre cher Péguy*, II, 179-180.

(2) *Lettres du Centurion*, D. 240.

(3) *Journal intime*, 26 avril. Cf. HENRIETTE PSICHARI, *op. cit.*, pp. 202-203.

(4) *Journal intime*, *apud*. Psichari, *op. cit.*, p. 203.

riques où s'attardait ce haut esprit, tout pénétré qu'il fût par ailleurs des bienfaits de l'Eglise, aux misérables raisons dont il avait fait un si surprenant usage, Psichari n'avait rien pu opposer. Et, au cours du déjeuner, quand Barrès lui avait dit avec un geste découragé : « Mais comment admettre la Révélation? », eh bien! il n'avait pas davantage trouvé le moindre mot à lui dire.

Lorsque Psichari me rapporta les propos de Barrès, je ne manquai point, moi aussi, de m'en scandaliser! Comment Barrès pouvait-il encore accorder quelque crédit à des arguments de cette espèce? Nous n'en revenions pas! La vérité, c'est qu'il ne leur avait jamais attaché aussi peu de prix, ses *Cahiers* en font foi. Mais rien alors ne le laissait supposer. Car si Barrès n'avait que faire de l'exégèse rationaliste pour engager à son tour le dialogue de l'homme avec Dieu, il n'entendait pas renier ses filiations, répudier les idées des vieux maîtres de sa jeunesse pour le dogmatisme de quelque philosophe sans style ou l'implacable pensée d'un théologien illisible! Non, dans le moment où le souci de sa propre destinée, le besoin de se constituer une âme complète menaient Barrès vers des problèmes qui sont le tout de l'homme, c'était moins un « credo » qu'il cherchait que la chose qu'un homme croit *réellement*. Voilà ce qui l'intéressait dans ce jeune Psichari. Ne lui avait-on pas dit qu'il venait de se convertir? — ce qui excitait en lui les plus vives curiosités! Non pas que de telles conversions fussent rares alors, mais quel plus beau spécimen Barrès pouvait-il trouver d'une génération dont le désir de se hausser, de monter toujours le faisait songer au « petit ramoneur tout noir de suie qui grimpe dans l'obscur cheminée vers un coin de ciel bleu! » C'était, en effet, une chose singulière que le retour à la foi catholique de tous ces jeunes gens qui semblaient obéir à une sorte de convocation impérieuse et qui étaient déjà « devant le monde comme quelqu'un qui a fait son choix avant de s'en aller! »

En ce printemps de 1913, ce que lui, Barrès, cherchait à découvrir en Psichari, c'était comment, par quel travail du dedans, la vie divine pénètre dans une âme, regagne des places mortes, des endroits jusque-là inertes, insensibles. Car Barrès savait à qui il avait affaire! Dès que je lui avais porté le premier livre de Psichari, dès ces *Terres de Soleil et de Sommeil*, brûlées de si étranges fièvres, il avait senti que cette âme profonde, mobile, qui cherchait sa voie vers tous les points empourprés de l'horizon, devrait se renouveler sans cesse, et qu'elle irait au delà de ses propres forces pour se soulever vers l'inaccessible. Aussi Barrès était-il sûr que tout ce qui avait conduit ce jeune homme à Dieu avait été aussi vif, aussi réel que la faim et la soif! Il n'en souhaitait que davantage s'introduire dans la vie intérieure de ce jeune vivant — et cela par besoin de se trouver une fraternité qui l'aidât à s'orienter. Mais Barrès ne sollicitait pas plus la confiance qu'il ne s'y livrait lui-même, et par une sorte de pudeur, par crainte d'interroger Psichari sur son plus profond secret, de toucher à de telles intimités, il se contenta de lui dire avec ce singulier humour où il mettait tant de charme : « Vous avez beaucoup d'amis catholiques, monsieur Psichari... Parlez-nous de nos jeunes apôtres!... »

Invité en ces termes, et pendant que Barrès était curieux de leurs idées, ne voilà-t-il pas que Psichari, tout frais émoulu du cours de Maritain, se mit à paraphraser saint Thomas, pour accabler Bergson, Le Foy, Laberthonnière, et justifier les croyances de ses amis par des raisons d'ordre métaphysique!... « Ah! songeait tristement Barrès en l'écoutant, j'étais comme lui, à l'âge où je ne savais de belle causerie qu'au *Café de la Source!* » Psichari ne comprenait donc pas qu'il était las des disputes d'idées, où il ne voyait plus qu'abondance de mots,

dissipation de jeunesse?... La foi qu'il désirait, qu'il appelait ne devait pas être un prétexte à « remuer des problèmes », ou à fournir des discussions à de jeunes philosophes... L'unité où il aspirait, il ne l'attendait point d'une philosophie quelle qu'elle fût.. Que lui faisaient ces querelles sur le thomisme ou le modernisme?

Puisque Psichari croyait devoir parler de Jacques Maritain à Barrès, pourquoi le lui montrer dans l'appareil scolastique, lui en tracer une si rébarbative figure, et ne pas simplement lui narrer l'aventure spirituelle de ce filleul de Léon Bloy, avec qui il se sentait lié d'une si profonde union, « greffés qu'ils étaient l'un et l'autre sur la même tige, vivant de la même sève »? Que ne lui disait-il, par exemple, l'admirable travail accompli par ces mains fraternelles que la main de Dieu avait jointes pour le prendre, lui Psichari? Ou bien encore que ne racontait-il à Barrès l'histoire de ce jeune Lorrain, son compatriote, ce Charles Henrion que je lui avais présenté l'autre soir, à Auteuil et qui lui avait produit une impression si forte? En écoutant Psichari lui rapporter le récit que ce jeune homme lui avait fait de son existence dans un village des Vosges, où il vivait comme les premiers chrétiens, en solitaire, presque en ermite, en l'entendant évoquer le curieux visage de ce disciple de Paul Claudel que les curés eux-mêmes envoyaient dans les campagnes pour qu'il réunît les paysans et leur enseignât Jésus-Christ, Barrès en eût appris bien davantage sur le « nouveau catholique » et sans doute se fût-il alors écrié : « Eh quoi, il y a de telles âmes parmi nous, et nous ne le savons pas! » Et s'il n'eût pu deviner que ce Charles Henrion deviendrait un jour le Père Charles, qu'il nous apparaîtrait dix ans plus tard, au retour du désert africain, sous la robe blanche du Père de Foucauld portant sur la poitrine la médaille militaire et le cœur rouge avec la croix plantée dedans, peut-être Barrès aurait-il entrevu que toute une moisson de saints était en train de lever sous ses yeux...

Oui, dis-je, si Psichari avait rendu présents à son imagination les colloques, les agapes de ces néophytes qui, en dépit de la séparation, de la distance, cherchaient à se connaître, échangeaient leurs amis, se rassemblaient dans le désert du monde moderne, comme jadis dans les catacombes, pour faire le vœu de rendre leur temps à l'Eglise du Christ, Barrès eût pressenti ce que Dieu attendait de cette génération enfiévrée de servir! Il eût discerné « un air de force, une pleine saisie de l'Absolu » dans cette manière franche et hardie qu'ils avaient d'« aller d'un bond aux grands mystères », à ce qui fait l'essentiel de la vie chrétienne. Et tout, d'ailleurs, ne semblait-il pas opérer le mystérieux rassemblement de ces jeunes hommes que travaillait un même désir de témoigner, sûrs qu'ils étaient de cette religion qu'ils avaient choisi de défendre et qui leur apparaissait jeune, agressive et créatrice!

Mais, au lieu de lui peindre, en traits sensibles, cette magnifique montée où se discernaient de telles forces de désignation, d'appel, des convergences si extraordinaires qu'à distance elles m'émerveillent encore, Psichari et moi nous ne parlions à Barrès que d'erreurs à redresser, d'idées à combattre, de procès à ouvrir, nous opposant à nos prédécesseurs, condamnant toute la pensée moderne d'un seul coup! Et certain après-midi où nous l'avions accompagné de Neuilly à la Chambre et que, dans notre zèle encore vert, nous avions poussé l'arrogance jusqu'à le reprendre au nom de la vérité et du dogme, j'entends encore Barrès nous répondre : « Alors, que faites-vous de Taine et de Renan? » — comme pressé de mettre fin à un genre de querelle où il se refusait à nous suivre. Mais comment eussions-nous pu croire que, dans le même moment, Barrès intérieurement pensait : « Qu'est-ce que vous voulez que me fassent les critiques historiques d'un

R. DERAMAUT & R. FAUCHILLE

9. Rue Morétus
BRUXELLES
Téléphone: 21.57.83



PROTECTION
ET
DÉCORATION
DU
CHAUFFAGE

DEMANDEZ
DOCUMENTATION



TABLETTES DE RADIATEURS
CACHE-RADIATEURS
FERRONNERIE D'ART

Toutes les Applications de la Tôlerie

INCOMPARABLES
COMME TOUTE LA GAMME DES...

3 GOUTS • CREME - VANILLE • NOVOR • NERVA • 3 FRUITS •

3 GOUTS • CREME - VANILLE • NOVOR • NERVA • 3 FRUITS •



JACQUES
A 1 FRANC LE GROS BATON

Renan? Pour moi, le catholicisme ne trouve pas sa preuve dans l'histoire, mais dans mon âme — à moins qu'intimement il ne s'avouât à lui-même : « Qu'est-ce que l'amour que nous portons à Taine? Un amour doctrinal sans plus. » Alors, que Barrès ne le disait-il, et pourquoi ne cessait-il pas de s'en prévaloir? Aussi, à ses objections oppositions-nous les nôtres, à ses « idées » nos idées, et de repartir en guerre, chevauchant la bourrique Système. Des deux côtés, c'était un pareil malentendu! Barrès n'était pas content? L'étions-nous davantage? Mais il s'agissait bien de logique, d'exigences rationnelles, et que lui parlions-nous de théologie! C'était à tout autre chose que Barrès aspirait! La passion, la souffrance, la mort avaient fait leur œuvre autour de lui, en lui; et bien qu'il ne fût qu'aux approches de la cinquantaine, il se sentait soudain vieilli! Il avait d'abord éprouvé avec un sentiment de désolation, de commisération vis-à-vis de soi-même, le désir de trouver son but, de se porter vers quelque chose qui lui fût supérieur pour en nourrir sa plus haute espérance. Un tel besoin n'était-il pas plus fécond qu'aucune apologétique?

A cette heure où nous causions, Psichari et moi, avec Barrès, une évidence venait de se lever au fond de son cœur. Ce qu'il pensait réellement alors, c'était ceci : « *Je ne sais pas la vérité de la religion, mais je l'aime.* » Et le temps était proche encore — c'était deux mois après le suicide de son neveu, notre ami Charles Demange — où Barrès avait confié, certain soir, à l'un de ses Cahiers : « *Il y a en nous quelque chose qui désire Dieu... J'ai besoin de Dieu...* » Et aussi : « *Ce qu'on apprend de la vie, de ses horreurs et de ses fatigues, c'est la volupté d'être seul avec Dieu.* » Ah! comme le moindre de ces cris arrachés à sa solitude nous eût, en nous émouvant, montré la vanité des contestations où nous ne nous enfoncions, au reste, qu'à regret! Mais Barrès eût pu nous faire le même reproche, car en nous écoutant disputer de philosophie, dresser doctrines contre doctrines, il n'apprenait pas davantage de nous, catholiques, ce qu'il cherchait à découvrir. Aussi s'écartait-il; tout cela ne l'intéressait pas. Mais lorsque Psichari, l'autre dimanche, lui avait dit : « *Je ne connaîtrai quelque satisfaction que le jour où je ressentirai en moi-même l'amour dont brûlait saint Jean* », — d'emblée Barrès s'était trouvé porté à la jonction de toute la vérité avec toute la béatitude. Il avait alors compris, sans qu'il fût besoin de s'expliquer davantage. D'un trait, il était allé jusqu'au fond de cette âme de feu. Il savait désormais ce qu'était l'oraison du petit-fils de Renan, et il admirait toutes les richesses dont la religion déjà l'avait accrue... Ce que lui, Barrès, en espérait pour lui-même, c'était d'ailleurs un élargissement, une manière d'êtreindre davantage et mieux... Oui, voilà de quoi il avait soif. Et seules les eaux vraiment miraculeuses qui viennent du cœur et qui jaillissent des sources profondes de la foi, et non pas d'un système, pouvaient éteindre le désir de ce grand altéré!

C'était en sortant de la chapelle des Bénédictines de la rue Monsieur, où il était allé entendre la messe avec M^{me} Barrès, qu'Ernest Psichari lui avait fait cette émouvante confidence. Pour lui, Barrès, il ne la séparait pas de ce qu'il éprouvait de véritablement divin à assister aux offices chez ces servantes de Dieu! Quel bonheur d'y associer désormais le jeune Psichari!

Depuis le début de sa conversion, il n'y avait guère de semaine où Psichari n'allât chez les Bénédictines. « Chaque instant passé dans cette chapelle est pour moi si chargé d'amour qu'il serait à lui seul capable de donner de la force à toute mon existence terrestre », écrivait-il au P. Clérissac. Et, le Samedi-Saint, c'est un véritable alleluia qui monte de son journal : « La bénédiction du feu nouveau et du cierge pascal a été, rue Monsieur, une inoubliable cérémonie! Il est étonnant de voir comme ces Bénédictins ont seuls aujourd'hui le sens de la liturgie catholique. Quelles heures j'ai passées dans cette chapelle si tendrement recueillie!

Je frémirai d'amour plus tard, en y pensant, lorsque je serai perdu en quelque coin du globe... (1) »

Mais quelle que fût sa joie de se retrouver chez les Dames bénédictines, dans cette église que J.-K. Huysmans avait mise à la mode, Psichari y renonça bientôt : « Allons, dit-il, rentrons dans le rang, et fréquentons modestement notre paroisse, sans rechercher les « sensations rares »! Ah! qu'il était donc peu homme de lettres!

Parmi toutes les épreuves qui, en ces accablantes semaines, l'avaient rassasié de tristesse, la publication de l'*Appel des armes* n'avait pas été la moins pénible. Ce roman ne lui rappelait-il pas « le temps où il attendait sans rien faire pour s'en rendre digne » la lumière qui l'avait guéri? « Cet ouvrage me dégoûte, me donne la nausée, vint-il me dire, certain soir, à l'imprimerie de l'*Opinion*. Tout ça ne s'accorde plus avec ma vie chrétienne! Songe à cette horrible chose : un livre entier où Notre-Seigneur n'est même pas nommé! Quelle honte! Je ne veux pas le laisser paraître! » J'essayai de l'en dissuader, mais sans y réussir; et il fallut que le P. Clérissac lui en donnât l'ordre pour qu'il consentit à publier l'*Appel des armes*, par esprit d'humilité d'abord et par souci de vérité ensuite (2). Mais ce que sa publication allait exiger de lui devait lui paraître plus « épouvantable » encore! Et lorsque Paul Bourget et Maurice Barrès le proposèrent pour le grand prix de Littérature à l'Académie française, qui lui préféra Romain Roland, il s'écriait en songeant à la campagne où le zèle de ses amis l'avait engagé malgré lui : « J'aimerais mieux me battre contre dix mille Maures que de mener cette bataille-là (3)! » Non, Ernest Psichari n'était pas fait pour vivre cette double vie. Il s'apercevait qu'il y avait là non point une tentation, mais un danger, un obstacle à toute vie intérieure, à tout véritable progrès; et lui qui n'avait pas peur de grand-chose, il s'effrayait de cette pusillanimité où insensiblement il se sentait glisser. « Lorsque j'ai frôlé la mort en Afrique, je me croyais brave, disait alors Psichari, mais cette belle assurance est tombée, et je m'aperçois maintenant que la vie me fait bien plus peur que la mort (4)! » Dieu sait pourtant si les vanités humaines lui restaient étrangères! Et c'était en toute vérité, en toute sincérité qu'au milieu du bruit que faisait son livre, il écrivait sur l'agenda noir : « Comme tout cela m'est égal! Je le dis devant Dieu : mon seul désir sur cette terre est d'avoir la Foi, l'Espérance et la Charité des saints; mon seul désir est de mourir pour le nom adoré de Notre-Seigneur, s'il veut bien de nous pour ses martyrs. Mon seul désir et ma seule pensée sont le Paradis (5)! » Avec cela, que pouvait-on, en effet, lui vouloir à cet assoiffé de perfection, à cet altéré de sainteté?

HENRI MASSIS.

(1) *Journal intime*, cf. *loc. cit.*, p. 152.

(2) Lettre à M^{me} G. Favre, 30 mai 1913, *op. cit.*, p. 246.

(3) Lettre au Père Clérissac, 18 mai 1913, *op. cit.*, p. 244.

(4) *Journal intime*, *op. cit.*, p. 160.

(5) *Journal intime*, *op. cit.*, p. 153.

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique
des idées et des faits

Staline et Trotzky

(En marge du procès Zinovieff-Kamenev)

Parmi les mille explications qui ont été proposées pour éclaircir l'énigme du récent procès politique de Moscou, il s'en trouve de très ingénieuses dont le faible est, pourtant, d'être trop compliquées. Ainsi la conjecture a été émise qu'en exécutant — et avec quelle férocité! — Zinovieff, Kamenev et consorts, ces *suppôts de Trotzky et derniers représentants de sa doctrine*, Staline a voulu donner au monde occidental une preuve éclatante qu'il avait complètement et définitivement rompu avec l'idéologie et les agissements du fameux tribun de la Révolution bolcheviste de 1917.

Pour spécifique qu'elle soit, cette explication ne saurait être, à coup sûr, purement et simplement rejetée. On se rappelle qu'en 1933 Litvinoff, arrivé en France et reçu officiellement en qualité de ministre des Affaires étrangères des Soviets, s'empressa de quitter Paris pour Royat et qu'il eut, dans les environs de cette ville d'eaux, plusieurs entrevues avec Trotzky. C'est, entre parenthèses, de ce conciliabule mystérieux qu'était apparemment né le plan de la création d'un front unique, transformé ensuite en « front populaire ». Ce plan, absolument contraire à la politique antérieure de Staline, a été adopté par lui après l'entrevue de Royat. D'ailleurs, ce n'était pas la première fois que le dictateur rouge s'appropriait la politique de son principal adversaire, quitte à redoubler par la suite ses rigueurs envers celui-ci. Mais malgré ces rigueurs, les rapports exacts entre Staline et Trotzky restaient peu clairs. Leur discorde apparente ne couvrait-elle pas, en réalité, un accord secret? Et cette situation, devenue très louche pendant la crise que la France traversa en juin 1936, semblait exiger un geste décisif de la part du dictateur de Moscou.

On sait qu'au cours de cette crise les agents de Trotzky ont tout fait pour attiser les grèves et provoquer toutes sortes d'excès. Or, Staline y a mis également du sien... Aussi le dictateur, devenant de plus en plus « bien pensant », aurait choisi ce moment pour foudroyer l'opposition trotskiste et tracer ainsi une ligne de démarcation sanglante et ineffaçable entre lui et les meneurs de la nouvelle Révolution française.

Cependant cette explication, quoique logique en apparence, éveille les plus grands doutes. Et d'abord les accusés du procès de Moscou n'étaient nullement « trotskistes » (nous reviendrons plus loin sur cette question). Mais même s'ils l'étaient, leurs seize cadavres ne sauraient prouver que Staline ait renoncé à l'idée de la Révolution mondiale. On sait que la « ligne générale » de sa politique est tracée de manière à permettre, voire à faciliter, tous les louvoyages. Il est vrai que les hommes de Staline ont semblé vouloir modérer le mouvement ouvrier déclenché en France, même peut-être l'arrêter, dès que les buts de ce mouvement avaient été atteints dans une très large mesure. Mais — se demandera-t-on, d'autre part — d'où les agitateurs trotskistes avaient-ils pu tirer les très fortes sommes nécessaires pour soutenir un mouvement d'aussi grande envergure, sinon de la sacoche des Soviets disposant de toutes les ressources d'un immense pays subjugué?

En fait — et les événements de l'été passé n'étaient pas les seuls à révéler cette vérité — plusieurs lignes distinctes et parfois même contradictoires se mêlent et s'entre-croisent dans la « ligne générale » de Staline. Aussi changent-elles et se substituent-elles

à volonté. Pour cette fois, le dictateur de Moscou n'a pas médité, semble-t-il, un coup de force révolutionnaire immédiat en France. Il n'a voulu apparemment que mobiliser ses forces en faisant un coup d'essai. Et bien que le succès de cette entreprise ait dépassé les espoirs les plus audacieux, Moscou jugea, pour l'instant, un changement de régime en France inopportun et contraire à ses intérêts. Staline donna l'ordre de faire machine arrière, alors que les trotskistes continuaient leur assaut. Ainsi les lignes de Staline et des agitateurs trotskistes, parallèles au début du mouvement, se sont-elles écartées par la suite.

Est-ce cette séparation que le dictateur a voulu consacrer par la comédie lugubre du procès des seize?

Certes, ce procès avait été imaginé en partie pour impressionner l'opinion étrangère. Pourtant, bien naïfs sont ceux parmi les Occidentaux qui ont pris au sérieux la mise en scène que le procureur, les juges — et les condamnés eux-mêmes — s'étaient évertués à composer. Et voici qu'une question se pose : le procès de Moscou avait-il réellement été dirigé contre les trotskistes et généralement contre les tendances qu'on s'était accoutumé de longue date à désigner de ce terme? On sait que les noms de Trotzky, le principal inculpé (quoique absent) et des trotskistes avaient été prononcés des milliers de fois au cours du procès. On a imputé aux prévenus leur *trotzkisme*. Tout l'échafaudage de l'acte d'accusation reposait sur cette allégation. Aussi le trotskisme a-t-il paru être le véritable condamné. Il y a mieux : le procès des 16 a servi de signal pour la persécution de tous les éléments « trotskistes » dissimulés dans les divers services de l'Administration soviétique et généralement dans le pays. Bref, Staline a semblé vouloir donner leur compte aux représentants de l'opposition, personnifiée avant tout par Trotzky.

Pour autant qu'il s'agit d'une personnification, ou d'un symbole, ou plutôt d'une simplification grossière des faits et gestes de l'imbroglie soviétique, le nom de Trotzky est, certes, tout désigné pour jouer le rôle que Staline a voulu lui imposer. Et pourtant c'est une erreur de croire que les condamnés furent des *trotskistes*. Cette impression est le résultat d'une mise en scène frauduleuse. On sait que les inculpés s'accusèrent à plaisir les uns les autres de différents forfaits, mais ce n'est pas sur cette falsification des aveux cuisinés dans les secrets du Guépéou que nous attirons l'attention du lecteur. En vérité, tout ce procès représenta une immense duperie en commençant par le fait que les accusés *n'étaient nullement des suppôts de Trotzky, leur ennemi de longue date, pas plus que des représentants de sa doctrine*. Aussi leurs forfaits — vrais ou imaginaires — n'étaient-ils qu'artificiellement liés à l'action trotskiste. La duplicité de ce procès consistait justement dans la volonté du chef de faire passer les inculpés pour des trotskistes, alors qu'ils ne l'étaient pas et ne l'avaient jamais été.

* * *

Ce qui frappe surtout dans le procès des 16, c'est que pas un seul mot n'ait été soufflé, au cours des audiences, qui eût permis de conclure à une lutte idéologique entre Staline et ses adversaires. Les prévenus étaient tout simplement accusés d'avoir comploté contre le dictateur et les autres chefs actuels des Soviets, à l'*instigation de Trotzky*. C'est à cela que s'était réduit, au dire du procureur et d'après leurs propres aveux, tout leur « trotskisme ». Aussi le procès de Moscou a-t-il clairement démontré que ce terme de « trotskisme » est devenu aujourd'hui, en Russie soviétique, un terme conventionnel employé pour désigner tout ce qui est contraire au marxisme officiel, c'est-à-dire à Staline.

Une brève analyse des caractères attribués aux « trotskistes »

KREDIETBANK

VOOR HANDEL EN NIJVERHEID

Société Anonyme

Capital : 150,000,000 de francs

SIÈGE SOCIAL : ANVERS, Marché-aux-Souliers

SIÈGE ADMINISTR. : BRUXELLES, rue d'Arenberg, 7

SIÈGES A :

ANVERS: Marché-aux-Souliers

BRUXELLES : 7, rue d'Arenberg

GAND: 32, place d'Armes

COURTRAI : 21, rue de la Lys

LOUVAIN : 9, rue de la Monnaie

Succursale : BRUXELLES, 14, rue du Congrès

Plus de 250 agences et bureaux auxiliaires



Comptes à vue et à terme — Bons de caisse et carnets de dépôt

Toutes opérations de banque, de bourse et de change

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Grande Maison de Blanc

RUE MARCHÉ-AUX-POULETS

BRUXELLES

Utilisez notre formule nouvelle

Achetez nos Tissus

NOUS VOUS CONFECTIONNERONS :

UNE ROBE

POUR

65 francs

UN MANTEAU

POUR

100 francs

FAÇON IMPECCABLE



Brasserie LÉOPOLD, 55, rue Vautier
BRUXELLES
Téléph. 11 92 70

Ses Bières sont fines et tonifiantes
En fûts et en bouteilles


Fournisseur de la Cour

SIMONET-DEANSCUTTER

EXPERT.
FABRICANT.

JOAILLIER ET ORFEVRE.
72 rue Coudenberg
— BRUXELLES —



La montre DUOPLAN.

Vous devez essayer les Huiles Multi-Sol-Gulflube :



- 1 Votre kilométrage augmentera de 20 à 25 %.
- 2 Plus de dépôts grâce à leur haute résistance à l'oxydation.
- 3 Elles produisent peu de calamine : d'où mouvement libre pour les segments et soupapes et pas de dépenses de décalaminage.
- 4 Elles résistent aux plus fortes chaleurs de l'été.
- 5 Vous démarrerez facilement en toutes saisons.
- 6 Les coussinets de votre voiture ne seront pas attaqués.
- 7 Meilleur graissage quelle que soit la marque de votre voiture.
- 8 Film d'huile très résistant.
- 9 Elles conservent une grande fluidité en hiver.
- 10 Elles sont raffinées par solvants sélectifs.
- 11 Nos huiles se vendent en gros et au détail.

VOUS LES ACHÈTEREZ PARTOUT EN BELGIQUE, SOUS LA GARANTIE DU DISQUE ORANGE

S. A. DES HUILES SPIDOLEINE

Toutes les huiles pour l'automobile, l'aviation et l'industrie

24, MEIR, ANVERS

Huiles de vaseline, vaselines pharmaceutiques et industrielles

nous permettra d'y voir clair. Quels sont, en fait, leurs traits distinctifs, à en juger par les matières fournies par le procès des 16 et d'autres procédures analogues? On y voit, en tout premier lieu, que les « trotskistes » tâchent de dissimuler leur passé, notamment leur appartenance aux anciens groupes d'opposition. Lorsqu'ils réussissent à obtenir des postes influents, ils s'efforcent de pourvoir leurs amis de quelques bonnes situations secondaires et créent de cette manière, dans l'Administration, des foyers puissants d'opposition. De plus, là où ces « trotskistes » parviennent à s'établir et à prendre racine commence un sabotage général : dans les campagnes, les travaux de rentrée des récoltes s'effectuent péniblement, les machines se cassent, et des troubles sévissent parmi les ouvriers des villes...

Mais le « trotskisme » de ces malfaiteurs, en quoi consiste-t-il, en fin de compte? Le fait est qu'il n'a jamais été démontré que ces saboteurs aient partagé les idées de Trotzky et qu'ils aient jamais été tentés de les réaliser. Ils n'ont jamais été convaincus d'avoir aspiré à la Révolution internationale, à la Révolution permanente, ou à la restauration du communisme intégral de 1929-1932. Aussi la presse soviétique préfère-t-elle passer sous silence les tendances idéologiques des « trotskistes ». Elle se contente de leur appliquer les étiquettes de *fascistes*, de *suppôts de la bourgeoisie*, d'*agents du Gestapo*, etc. Bref, les « trotskistes » se voient attribuer des opinions *diamétralement opposées à celles de Trotzky*.

Dès lors, le « trotskisme » n'est aujourd'hui, en Russie soviétique, qu'un simple terme conventionnel servant à désigner tous les ennemis de Staline. Et cette appellation leur a été accrochée à dessein. On cherche à susciter ainsi, dans les masses, des sentiments de haine et de mépris envers l'opposition. Car le nom de Trotzky (Bronstein) symbolise l'époque effroyable et maudite du communisme de guerre. C'est dans ce même but, semble-t-il, que Zinovieff et Kamenev (Apfelbaum et Rosenfeld) ont été mêlés dans l'affaire du complot et ensuite fusillés. Leurs noms sont détestés, et en les représentant comme chefs de l'opposition, Staline espérait — non sans raison — la rendre encore plus impopulaire dans le pays.

* * *

D'aucuns pensent qu'une opposition de gauche d'un type trotskiste — non imaginaire, mais réel — pourrait devenir populaire, et ce jugement semble trouver quelques fondements dans les polémiques suscitées par le projet de la nouvelle Constitution soviétique. Aussi la présence de quelques éléments récalcitrants ne peut-elle pas être niée dans l'armature bureaucratique de l'Etat soviétique. Un certain nombre de gens formés pendant les premières années de la Révolution et ne pouvant pas pactiser avec la politique hybride actuelle de Staline se trouvent encore, à coup sûr. D'autre part, les ouvriers ayant en quelque sorte perdu, aujourd'hui, leur situation privilégiée de naguère et étant déroutés par le « mouvement Stakhanov » seraient désireux de revenir à l'égalité communiste...

Toujours est-il que ces considérations ne semblent pas décisives. En liquidant, il y a environ deux ans, les sociétés des « Vieux bolchevistes » et des « Anciens détenus politiques », foyers d'opposition de gauche, Staline a rendu inoffensifs les communistes de la vieille trempe. Pour ce qui est de « l'égalité communiste » d'antan, les ouvriers comprennent fort bien qu'elle ne fut qu'une égalité dans la misère. Aussi n'est-il guère probable qu'ils songent à y revenir. Ils se rendent parfaitement compte que c'est l'existence persistante du communisme et avant tout du régime économique communiste qui entrave l'amélioration de leur situation. Aussi ce n'est pas pour le communisme intégral, mais

bien plutôt *contre* les restes du communisme qui subsistent encore en Russie qu'ils auront à lutter.

Tout compte fait, il existe sans doute des éléments intéressés à ce que Staline garde le pouvoir. Et ces éléments sont assez nombreux. Ce serait une erreur de mésestimer leur puissance. Quant au « trotskisme », il n'est aujourd'hui qu'une appellation collective qui sert à désigner tous les éléments *visibles* de l'opposition (ses éléments invisibles pénètrent jusqu'aux couches profondes de la population). La physionomie politique de cette opposition visible est peu claire. Mais en qualifiant ses meneurs de « suppôts de la bourgeoisie », de *fascistes* et d'*agents du Gestapo*, les hommes de Staline se trahissent stupidement : ils laissent transparaître que la lutte contre Staline est dirigée par des hommes qui s'efforcent de remplacer la dictature communiste par une dictature *nationale*. Or, ces hommes se rendent parfaitement compte que Staline n'accorderait, tout au plus, qu'un *semblant* de Révolution nationale. Dès lors, sa réalisation est impossible tant que durera la dictature stalinienne.

Quoi qu'il en soit, le procès des 16 marqua une étape décisive de l'évolution des Soviets, voire l'un des grands tournants de leur histoire. Indice d'une décomposition évidente du parti communiste pansoviétique, ce procès aura sans doute pour résultat un affaiblissement de son autorité. Il y a un an et demi environ, Staline, assistant à un banquet, a levé son verre en l'honneur des bolchevistes du parti, ainsi que de ceux *qui n'y appartenaient pas*. Ce *toast* quelque peu inattendu marqua un changement profond de sa politique : dès lors, il commença à chercher des appuis en dehors du parti et à tourner, en quelque sorte, le dos à celui-ci. Cette nouvelle politique a évolué très rapidement et elle a abouti aujourd'hui au procès Zinovieff, Kamenev et consorts... Certes, les mobiles qui ont poussé Staline à châtier les anciens gros bonnets du parti se prêtent difficilement à des explications rationnelles. Ainsi nous avons commencé par relever l'une de ces explications et nous avons démontré qu'elle était, pour le moins, sujette à caution. Et d'ailleurs lorsqu'un tyran sanguinaire a soif de sang, il est inutile d'en chercher quelque explication raisonnable. Les prévenus étaient ses ennemis personnels, et c'est là, semble-t-il, la principale raison, pour laquelle il les a fait fusiller.

Toutefois, ce jeu de passions et de comptes personnels ne diminue en rien le sens historique du procès. Il a symbolisé *la fin du parti*; ce qui explique pourquoi le dictateur a pu passer par-dessus le parti ou plutôt par-dessus son cadavre... Non pas que le parti n'existe plus. Mais il est mort en tant que parti politique, c'est-à-dire qu'il s'est transformé en une organisation bureaucratique, dont la puissance est en proportion directe de la docilité avec laquelle elle se soumet au maître. Aussi le procès des 16 a-t-il marqué le point culminant de cette transformation.

Quatre hommes avaient pris le gouvernail de la Russie au lendemain de la mort de Lénine : Trotzky, Zinovieff, Kamenev et Staline. Trotzky est aujourd'hui interné en Norvège, sur la demande de Staline. Zinovieff et Kamenev ont été fusillés par ordre de Staline. Et celui-ci reste aujourd'hui le seul des quatre... jusqu'à nouvel ordre...

Comte SOLTYKOFF.



LE PORTUGAL DE SALAZAR(1)

Salazar et l'Etat nouveau

La révolution nationale de 1926 — Salazar

I

La révolution nationale du 26 mai 1926 fut l'aboutissement d'un long effort vers l'ordre et la moralité publique. Effort d'un malade encore plein de réserves vitales et qui se défend, se débat longtemps contre un poison lent, avant d'arriver enfin à le vomir.

Ici encore, nous nous trouvons en présence d'une série :

Elle commence au mois de mai 1906, lorsque le roi Carlos appelle au pouvoir le pair du royaume João Franco, homme à poigne, et le charge de gouverner en des circonstances singulièrement difficiles. En effet, le Portugal se trouvait acculé à une faillite partielle; le mécontentement avait provoqué des émeutes à Porto et dans la capitale; l'idée républicaine progressait; le chef du parti républicain, Bernardino Machado, venait d'être élu; la gabegie parlementaire rendait impossible toute mesure efficace. En 1907, il fallut dissoudre les Cortès. C'est alors que Don Carlos accorde au chef du gouvernement des pouvoirs dictatoriaux pour que l'on puisse aborder la réforme financière. En janvier 1908, devant la menace révolutionnaire, Franco suspend la procédure légale pour la remplacer par une procédure extraordinaire. La réponse des loges est l'assassinat du roi et du prince héritier, le 1^{er} février 1908. Franco aurait voulu, et il aurait pu, réprimer, tenir : il fut abandonné. Il donna sa démission, partit pour l'exil, non sans avoir esquissé et en partie même réalisé une œuvre du plus grand intérêt. Il était d'ailleurs, depuis le début de son gouvernement, prisonnier de son libéralisme.

En 1915, une première et timide réaction fut tentée par le général Pimenta de Castro. Mais son gouvernement fut éphémère.

Le 5 décembre 1917, le président de la République, Sidonio Paës, patriote sincère, ancien officier, tenta un redressement et mit les parlementaires en vacances. Il devint si vite populaire qu'un attentat fut préparé contre lui, dit-on, dans les loges françaises. Paës fut donc assassiné le 14 décembre 1918. Il n'avait pas eu le temps de réformer l'administration. Et puis, il avait été franc-maçon lui-même. Paës n'en est pas moins le véritable précurseur de la dictature actuelle.

Le 19 janvier 1919, le capitaine Paiva Couceiro proclame à Porto la restauration monarchique. Tout le Nord se soulève avec lui. En même temps, un coup d'Etat militaire éclate à Lisbonne. Il s'en fallut de peu que la contre-révolution ne réussît. La lutte dura près d'un mois.

Le 18 avril 1925, trois officiers supérieurs tentèrent un nouveau coup d'Etat, sur un programme de restauration nationale, assez analogue en ses principes à celui de Salazar. Ils échouèrent et furent traduits en justice. Comme le gouvernement se défiait du tribunal militaire, il désigna pour fonctionner comme procureur de la République un officier impartial et qui ne s'était jamais occupé de politique. Au lieu d'exiger la punition des conspirateurs, cet officier demanda leur acquittement : « Le

pays est malade, ils ont voulu le sauver. » C'était le général Carmona.

* * *

La révolution nationale vint donc de l'armée qui était demeurée le foyer du sentiment national. Elle vint de ceux qui avaient fait la guerre, soit dans les colonies, soit sur le front français. Elle vint de leur chef, le maréchal Gomes da Costa, héros d'Afrique, ancien commandant du corps d'armée envoyé en France.

Le 27 mai 1926, le maréchal fait afficher sur les murs de Braga la proclamation suivante :

« Portugais, pour des hommes de dignité et d'honneur, la situation politique du pays est inadmissible...

« Aux armes, Portugal, pour la liberté et l'honneur de la nation! »

Le Nord se souleva. L'armée entendit la voix de son vieux chef. Tous les patriotes, monarchistes et républicains, descendirent ensemble dans la rue. Le 28 mai, ce fut la marche sur Lisbonne. Le régime s'effondra, comme du bois pourri, au premier choc. Il était temps : minée par le terrorisme, la République portugaise penchait, malgré elle, sans doute, mais suivant sa tendance naturelle, vers le communisme. Ce 27 mai, le Portugal fut sauvé à la fois des loges et des cellules, du Grand-Orient et de Moscou.

Un directoire composé de trois membres : le maréchal da Costa, le général Carmona et Mendes Cabecadas, prit le pouvoir. Une proclamation, signée du maréchal, énonça, en vingt lignes, les principes de la restauration nationale :

« La nation désire un gouvernement national formé des meilleures compétences pour réintégrer dans l'administration de l'Etat la discipline et l'honneur qui se sont perdus.

« La nation en a assez de la tyrannie de politiciens irresponsables. Elle veut un gouvernement fort qui ait pour mission de sauver la patrie et d'instituer la véritable représentation nationale des intérêts réels, vivants et permanents du Portugal.

« Unis à vous dans la même aspiration de rédemption patriotique, je proclame l'intérêt national contre l'action néfaste des politiciens et des partis, et j'offre à la patrie malade un gouvernement fort, capable d'opposer un front héroïque aux ennemis de l'intérieur et de l'extérieur. »

La révolution nationale est donc partie du Nord, elle est partie du premier Portugal, elle est partie de Braga, premier siège épiscopal et capitale des rois suèves. Puis elle a conquis Lisbonne. Elle a suivi la « ligne de force ». Elle a refait la nation comme la nation s'était faite.

* * *

Mais la faiblesse du directoire se manifesta dès qu'il s'agit de gouverner. Les intentions étaient excellentes, les vues justes, les hommes désintéressés. Mais l'expérience et les compétences faisaient défaut. Des divergences ne tardèrent point à s'accuser entre le maréchal da Costa et le général Carmona. Le premier hésitait, il penchait vers un certain libéralisme qui eût tout compromis. Le second voulait, au contraire, des réformes fondamentales. Il l'emporta, heureusement, et le maréchal lui céda le pouvoir en juin 1926. Mais il manquait encore l'essentiel : l'homme d'Etat, le réalisateur, disons carrément le génie. Ce fut Salazar.

Le 25 mars 1928, le général Carmona, chef du gouvernement depuis le mois de juin 1926, fut élu président de la République. Le 27 avril, Salazar prit le portefeuille des Finances. Après

(1) Voir la *Revue catholique des idées et des faits*, numéros des 3 avril, 12 juin, 10 et 31 juillet, 25 septembre 1936.

vingt-deux mois de tâtonnements et dictature militaire, le nouveau régime s'instaurait.

Ce nouveau régime porte la marque personnelle et portera sans doute dans l'histoire le nom de Salazar. Mais il ne faut pas que l'histoire soit ingrate. L'histoire est une justice distributive. Elle dira que le maréchal Gomes da Costa est l'homme qui a pris l'initiative du redressement national et qui a, sans un coup de feu, réussi : le maréchal a sauvé le pays. Elle dira que le général Carmona, dont la modestie égale, si c'est possible, le patriotisme, a imposé, à un moment d'hésitation, sa volonté de réforme, sa volonté d'instaurer un régime, et qu'il a découvert, qu'il maintient Salazar. Celui-ci n'aurait rien pu faire sans l'appui du général Carmona. Salazar, c'est la dictature, mais Carmona, c'est le dictateur. Grande figure, singulièrement attirante, par son élégance de vieux gentilhomme, son allure de soldat, de cavalier, et par ses qualités morales qui imposent le respect : le désintéressement, la finesse, la bonté jointe à l'énergie, enfin l'intelligence décisive — cette intelligence du chef militaire et de l'homme d'action. Carmona tient la clef de voûte pendant que Salazar dresse et sculpte les piliers.

II

Qui est Salazar?

L'homme nécessaire, certes, l'homme providentiel. Mais cela n'est pas suffisant pour une définition. Je dirai que Salazar est le dictateur malgré lui, le dictateur par devoir. Il ne tient pas à la dictature, il est dénué de toute ambition personnelle, il porte le pouvoir comme un chrétien porte sa croix : on le sait, ce qui lui vaut un immense prestige moral. Il est en droit d'exiger beaucoup des autres, lui qui exige tant de soi, et de tout demander, lui qui ne demande rien pour soi.

Salazar ne vient ni de l'armée, ni de la politique. Il n'a point conquis le pouvoir par un coup de force, comme le font habituellement les dictateurs; il ne l'a pas cherché non plus, et surtout il ne l'a point désiré. On est venu le prendre, on eut beaucoup de peine à l'emmener, beaucoup de peine à le retenir. Il s'est même sauvé deux fois. Il vaut la peine de raconter cette histoire :

Antonio Oliveira Salazar est né en 1889 à Santa-Comba Dao, dans la haute Beira. Il est donc, pour la politique, pour le gouvernement, encore un jeune. Il appartient à une famille de paysans pauvres. Son père, Antonio Oliveira, fut d'abord au service d'un grand propriétaire; à force de travail et d'épargne, il finit par acquérir un petit domaine et une petite auberge à Santa-Comba : à noter que son instruction était très rudimentaire. Sa mère, dont le nom de famille était Salazar, une paysanne également. Elle avait beaucoup d'ordre et savait mettre en équilibre le budget de la petite auberge, comme plus tard son fils saura mettre en équilibre le budget de l'Etat. Elle éleva durement ses enfants.

Salazar est donc un fils de la terre, presque un montagnard. Il tient de sa famille et de son milieu l'esprit pratique, l'esprit d'économie, la continuité dans l'effort, la prudence et la lenteur dans l'action, la réflexion calculée, la simplicité, même l'effacement, le manque de besoins, une certaine dureté jointe à la finesse et à un peu d'ironie, le sens de l'autorité, l'acharnement au travail, la volonté concentrée, le respect des traditions, le patriotisme enraciné, la foi religieuse. Il est donc un Portugais type, ou plutôt d'un certain type, le plus solide, le meilleur : et surtout le plus réaliste, le plus réfractaire aux idéologies.

Sa famille était profondément catholique. Il l'est aussi. Au début, il crut avoir la vocation religieuse et se rendit, vers l'âge de douze à treize ans, au séminaire de Vizeu. Il y reçut une forte

éducation dont il a gardé l'empreinte et qui a mis un sommet à son esprit pratique : il doit à ses premiers maîtres le goût des idées générales, l'attachement aux principes. « Il faut toujours veiller à la pureté des principes », m'a-t-il souvent répété, et cette conception fondamentale que tout gouvernement est l'application d'une doctrine. Il reçut les ordres mineurs et prêcha dans son église paroissiale. Il n'est donc pas étonnant qu'il y ait chez Salazar quelque chose de sacerdotal. Par certains côtés, il me fait penser à Mgr Ignace Seipel, chancelier d'Autriche, et même au cardinal Mercier. Il ne m'étonnerait pas qu'il fût moine. Sa vie privée est celle d'un ascète. Un rayonnement spirituel se dégage de toute sa personne. Il est dans son pays un peu comme le Saint-Sacrement dans une cathédrale. Il agit beaucoup plus par son autorité morale que par son autorité politique.

Comme il sentait que Dieu ne l'appelait point à la prêtrise, et que le droit l'attirait, il quitta le séminaire pour l'Université de Coïmbre où il se révéla tout de suite un étudiant remarquable par la clarté de son intelligence, sa capacité de travail, son sérieux réservé. Sa Faculté manquant de professeurs, on le chargea très tôt d'un enseignement, cependant qu'il préparait sa thèse sur l'agio de l'or et une étude sur le blé dont on dit qu'elle est un chef-d'œuvre de style et d'exposition. Peu après, on lui confia la chaire d'économie politique et des finances.

Salazar fut donc professeur, et il l'est resté. Il l'est resté en ceci qu'il travaille aux affaires de l'Etat avec la même rigoureuse méthode et la même objectivité qu'il mettait à la préparation de ses cours, de ses livres et de ses études. Il médite longuement tous ses actes. Il n'aime point qu'on le presse, ni qu'on le dérange. Il se défend contre les importuns. Comme il est, au fond, timide, il se manifeste aussi peu que possible en public. Il s'est fait, assez volontairement, la réputation d'être inabordable. Il ne cultive point la popularité, il s'en défie. Il est enfin d'une farouche indépendance et se dérobe toujours sitôt qu'il s'aperçoit que l'on cherche à l'accaparer, à l'influencer, à l'embrigader. Ce sont là traits d'intellectuel.

Salazar, on ne saurait assez le dire, n'a jamais fait de politique par goût, il n'en a fait que par devoir. En 1920 eut lieu la grande dévaluation de la monnaie portugaise : d'où une situation très grave pour un pays dont le budget est en déficit chronique, et qui doit importer des matières premières et des denrées alimentaires. Alors, Salazar, qui s'était efforcé déjà d'attirer l'attention du pays sur cet état de choses et sur ses dangers, crut de son devoir de se joindre aux hommes dévoués qui fondèrent le parti du Centre catholique et qui cherchaient l'union de tous les croyants, républicains ou monarchistes. Le quotidien *Novidades* fut alors fondé. Salazar y collabora régulièrement. Il fut même élu député, en 1921, mais il ne siégea qu'un jour, s'étant tout de suite rendu compte qu'il n'y avait rien à espérer du Parlement. Il démissionna et cessa toute activité politique.

Sur ces entrefaites éclata la révolution nationale. Lorsque les militaires se furent emparés du pouvoir, ils se trouvèrent devant les finances. Un brave général, aussi dévoué qu'incompétent, avait accepté ce portefeuille. Il réunit ses collaborateurs et ses fonctionnaires et leur tint ce langage : « Je n'entends rien aux finances; la seule chose que je sache, c'est que les miennes sont dans un complet désordre. » Cela ne pouvait pas durer. On chercha donc la « compétence », et l'on découvrit Salazar. Le professeur accepta le portefeuille. C'était le 6 juin 1927. Il vint à son ministère le samedi, mais il rentra dans sa petite chambre de Coïmbre dès le jeudi suivant : on n'avait pas voulu accepter toutes ses conditions, et puis un changement était survenu : le maréchal Gomes da Costa s'était retiré, cédant au général Carmona la pouvoir.

Salazar se remit donc à son enseignement et à ses travaux. Alors éclata l'inévitable débâcle. La Société des Nations, à laquelle on s'était adressé en désespoir de cause, voulait bien accorder son emprunt, mais à la condition d'exercer un contrôle humiliant sur les finances portugaises. Le gouvernement de la restauration nationale ne pouvait y consentir : il y allait de son prestige, de son existence. Carmona s'empresse de rappeler Salazar. Celui-ci commence par opposer un refus. On le presse. Alors, il prend son crayon, déchire un bout de papier et inscrit son ultimatum qui se résume ainsi : le ministre des Finances aura pleins pouvoirs dans son domaine; aucun autre ministère, ni aucune institution publique n'établira de budget ou n'engagera des dépenses sans le contrôle et l'autorisation du ministre des Finances.

C'était une dictature financière. Il fallut bien l'accepter. Salazar donc revint à Lisbonne. Il s'assit tranquillement devant son bureau, le 27 avril 1928, commença par envoyer une dépêche à Genève pour arrêter les négociations et faire une brève déclaration publique. Comme elle caractérise l'homme, je la reproduis :

« Les principes rigides qui vont orienter notre travail commun montrent une volonté décidée de régulariser une fois pour toutes la vie financière et la vie économique de la nation... Il me faut, dans cette tâche difficile, la confiance absolue mais calme et sereine du pays... Je sais exactement ce que je veux et où je vais. Je donnerai au pays tous les éléments nécessaires pour apprécier au fur et à mesure la situation. Que le pays discute, que le pays étudie, que le pays fasse des représentations, mais que le pays obéisse lorsque j'ordonnerai. »

Salazar terminait en déclarant qu'il ne tenait nullement au pouvoir et que, chaque jour, des trains partaient de Lisbonne pour Coïmbre. Mais il ne prit jamais le train. Il resta.

En quelques mois, par des moyens tout à fait classiques, il rétablit la situation. En 1933, Salazar devint président du Conseil et put entreprendre, après la réforme financière, la réforme totale du pays. Bien que chef du Gouvernement, il n'a jamais abandonné son premier portefeuille.

III

Quel est maintenant l'esprit de Salazar? Quels sont, et ses principes, et ses méthodes?

L'esprit de Salazar est un esprit neuf dans le Portugal : celui d'un homme qui n'a rien du politicien. Comme tous les grands rénovateurs d'Etat, Salazar n'est pas venu de la politique, mais d'ailleurs, des antipodes. Il est venu comme un souffle du haut pays, de la vieille terre, un souffle âpre et frais qui change un air chargé de poussières et de miasmes. Salazar possède toutes les qualités qui font défaut d'ordinaire au peuple portugais, à commencer par l'exactitude pour finir par l'intégrité morale et la fermeté des principes. Cet homme complète vraiment son peuple. Suivant la parole d'Alfred de Vigny, il s'est rendu fort sur ce qui manque à la nation : c'est pourquoi le peuple ne comprend pas toujours son chef complémentaire. Car ce qui est complémentaire, c'est-à-dire non conforme aux idées reçues et aux habitudes prises, étonne, comme une nouveauté, blesse comme un reproche et suscite l'opposition.

* * *

Les principes de Salazar et par conséquent ses méthodes sont avant tout d'ordre éducatif et moral. Pour Salazar, en effet,

la politique, c'est une éducation : une éducation morale. Il est persuadé qu'un peuple peut être éduqué, que l'on peut arriver à corriger ses défauts par le moyen d'institutions appropriées. Non seulement un peuple peut être éduqué, mais encore il doit être éduqué — ou rééduqué — pour le salut de la patrie et pour le bien commun, car un peuple insuffisamment ou fausement éduqué finit par être le destructeur de sa propre nation et de l'intérêt général. Développer en lui le sens de l'intérêt général; lui apprendre à travailler, dans le sens de la tradition nationale et selon les besoins réels du pays; en finir avec l'opposition contre nature du travail à la vie économique, ce qui est l'erreur, le crime du socialisme; réintégrer le travail dans l'économie, l'économique dans le national, enfin le national dans le moral qui est l'universel : voilà ce que veut Salazar et à quoi il tend.

Un nationalisme modéré est donc, à ses yeux, nécessaire au peuple portugais pour lui restituer la conscience de soi-même, lui apprendre ce qu'il est et ce qu'il doit être, rendre actif son patriotisme, lui redonner le sens de la grandeur et de l'héroïsme. Mais ce nationalisme est une étape, non une limite. Car la nation doit se replacer, à son tour, dans le monde, la vie moderne et la civilisation générale.

Pour cela, l'intervention de l'Etat est inévitable, indispensable. S'imaginer qu'un peuple se réformera tout seul, et qu'il suffit pour cela de lui mettre dans la main toutes les libertés, est une utopie, et une utopie nocive. Une telle rénovation ne peut s'accomplir que par voie d'autorité. Je dis autorité plutôt que dictature, car le régime de Salazar n'est pas une dictature au sens absolu du terme. Salazar n'a jamais voulu accaparer toutes les libertés pour lui, pour son gouvernement, pour l'Etat. Il veut, au contraire, restituer à son peuple les libertés essentielles. Salazar n'est pas étatiste, Salazar est antiétatiste. Il se sert de la dictature comme du seul moyen possible de ramener l'Etat, en le sortant de l'étatisme, dans son domaine propre qui n'est pas de tout faire, mais de tout diriger. Son but est de renforcer l'autorité de l'Etat en diminuant petit à petit ses compétences et ses interventions. L'Etat, le gouvernement, c'est donc pour Salazar une méthode pratique. Il applique cette méthode avec fermeté, mais avec prudence. Salazar connaît trop ses compatriotes, il connaît trop les hommes pour chercher à les brusquer. Il agit avec lenteur, il ménage ses adversaires; peut-être les ménage-t-il plus qu'il ne le faudrait. Il n'entreprend pas tout à la fois. Il maintient la pureté des principes, mais il ne se croit point obligé de les appliquer rigide-ment. Sa méthode est donc celle de l'empirisme organisateur. On sent qu'au fond il lui plaît davantage d'administrer que de gouverner. Il est tout entier dans cette parole : « Il faut craindre parfois les remèdes plus que les maux. »

* * *

Les idées de Salazar sont exposées dans ses discours auxquels il convient d'ajouter la « grande interview » qu'il a bien voulu accorder à M. Antonio Ferro et qui, sous la plume de celui-ci, est devenue le livre célèbre : *Salazar : le Portugal et son chef*. De tous ces textes, le plus important pour nous est le discours prononcé le 20 juin 1928. Ce discours, en effet, fonde l'Union nationale et promulgue la charte de l'Etat nouveau.

Salazar commence par poser le fait initial d'où est sorti l'Etat nouveau, le fait de la crise. Cette crise est due aux désordres causés par l'individualisme, le socialisme et le parlementarisme, dont se sont emparés, pour les manœuvrer, les internationalistes. Le résultat de cette manœuvre est d'accentuer la passivité des Etats et l'impuissance des pouvoirs publics. D'où le désordre

politique et l'appauvrissement économique. Mais voici que l'instinct de conservation se réveille dans les peuples, et les pousse, dans le sens du nationalisme, contre l'individualisme moderne. Mais il les y pousse trop loin, vers des solutions extrêmes. Il s'agit donc, pour la raison observatrice et calme, d'ouvrir entre le désordre et l'extrémisme la voie du salut. Or le salut ne peut se trouver que dans une constitution, un régime capable d'unir et d'harmoniser tous les éléments politiques et sociaux d'une nation, toutes les diverses manifestations de sa vie collective, d'une part, et, de l'autre, la force de l'Etat, son pouvoir de coordination et de commandement, sa capacité administrative.

Nul pays autant que le Portugal n'a subi d'une manière aussi douloureuse la crise de l'Etat moderne. « Tristement penché sur le glorieux passé de son histoire, et sur les ruines, les misères, les désorganisations du présent, méconnaissant ses énormes possibilités de grande nation, gages de l'avenir, le pays tomba dans la morne et vile tristesse du poète — Camoëns — et parut renoncer à vivre une grande pensée de rénovation intérieure et à marquer dans le monde, sans froisser personne, la position qu'il peut et doit occuper. »

La dictature seule a permis au Portugal d'échapper à un danger mortel. A présent, l'ordre et la paix règnent à l'intérieur, la confiance et le crédit sont de retour; le pays, allégé des partis politiques, est moins divisé et se sent plus près du pouvoir, comme il sent que le pouvoir est directement à son service à lui.

Mais qu'est-ce que le pouvoir va faire? Quels sont les principes fondamentaux du nouvel ordre?

Le premier principe fondamental, c'est la nation portugaise, avec son droit à l'indépendance et son droit à l'empire colonial. Aux objectifs suprêmes de la nation se subordonnent, avec leurs intérêts propres, toutes les entités individuelles ou collectives qui sont les éléments constitutifs de son organisme. La nation ne se confond plus avec un parti, un parti ne s'identifie plus avec l'Etat, l'Etat lui-même n'est plus dans la vie internationale un sujet d'autres Etats, mais un collaborateur associé à des Etats égaux en droit.

Le second principe fondamental, c'est la consolidation de l'Etat. Entre un Etat trop faible et un Etat trop fort, un Etat méprisé et un Etat divinisé, l'Etat portugais s'insère comme un Etat fort, mais limité par la morale, par les principes du droit des gens, par les garanties et les libertés individuelles qui sont une exigence supérieure de la solidarité sociale. Le Portugal est un Etat qui aime la paix, qui a l'esprit civilisateur, collabore à la consolidation de l'ordre universel, stigmatise la guerre d'ambitions, adopte l'arbitrage, intègre son droit public dans le cadre des fins supérieures de l'humanité. Son système éducatif est inspiré par les principes du devoir moral, de la liberté civile et de la fraternité humaine. L'Etat doit être assez fort pour n'avoir pas besoin d'être violent.

Le troisième principe fondamental, c'est la consolidation du pouvoir exécutif. Car il n'y a pas d'Etat fort là où le pouvoir exécutif ne l'est pas, et le pouvoir exécutif ne l'est pas quand il est le prisonnier du libéralisme individualiste ou socialiste, quand l'esprit de parti, les excès et les désordres du système parlementaire le tiennent enchaîné dans l'impuissance. L'exécutif ne saurait être en aucune manière asservi au législatif exercé par des majorités occasionnelles et variables. Le législatif doit garder, il est vrai, l'attribution exclusive de contrôler le gouvernement public, d'imposer une orientation générale à la marche politique de l'Etat et de faire des lois; mais il faut qu'il modifie complètement sa manière de travailler, qu'il se contente d'approuver les bases des grandes lois en laissant à l'exécutif,

responsable de l'administration, un champ d'action plus vaste que celui où le confinent les textes. Désormais, les Chambres législatives n'auront plus le droit de nommer et de renverser des ministères, ni de faire obstruction à la vie publique. Elles cesseront d'être des combinaisons de groupes pour la conquête du pouvoir. Elles se disciplineront et ne travailleront que le temps nécessaire pour exercer utilement leur fonction propre. Le pouvoir exécutif, de son côté, sera exercé par le chef de l'Etat, avec les ministres librement choisis par lui, sans dépendre d'aucune indication parlementaire. Il sera aussi indépendant vis-à-vis du pouvoir législatif que le pouvoir législatif l'est vis-à-vis de lui; il représentera la nation d'une manière aussi légitime que ce dernier. Le Portugal doit enfin décider s'il veut ou non être dominé, tyrannisé par les Chambres, s'il veut ou non sortir de cette alternative: ou un régime parlementaire qui rend tout gouvernement impossible, ou un gouvernement qui est obligé de mettre la Constitution en vacances, dès qu'il veut travailler pour le pays. Celui-ci ne sortira de ce dilemme que par une nouvelle Constitution.

Mais, quatrième principe fondamental, même une Constitution nouvelle demeurerait lettre morte si l'on ne cherchait point à coordonner dans l'Etat tous les éléments de la société. Le libéralisme politique a créé une fiction: le citoyen, c'est-à-dire l'individu isolé de la famille, de la profession, de la classe, de la collectivité économique, de la civilisation — en un mot de la vie. C'est la fiction du pays légal opposé au pays vivant pour le détruire. Il faut que ce pays vivant redevienne la nation, il faut que le pays légal se réincorpore dans le pays vivant. La base de l'Etat sera donc la famille, cellule sociale irréductible, noyau de la commune et par conséquent de la nation. Elle est, par essence, le premier des éléments organiques de l'Etat constitutionnel. Efficacement protégée dans sa formation, sa conservation et son développement, la famille doit exercer, par la voie de son chef, le droit d'élire les membres des corps administratifs qui sont appelés à connaître de ses intérêts immédiats. Au-dessus de la famille se trouvent les associations naturelles, celles que la civilisation elle-même a créées par instinct, au fur et à mesure des nécessités sociales. L'Etat cherchera non seulement à les protéger, mais encore à les multiplier et à les élargir, pour qu'elles redeviennent la structure de la nation. Elles auront à participer, et par leur vote, et par leur représentation, à la constitution des Chambres; elles auront les droits politiques nécessaires pour qu'elles puissent exercer leur influence dans l'organisation de l'Etat. Lorsqu'en effet les organes de la nation vivante sont appelés à former eux-mêmes les grands corps de l'Etat, n'a-t-on point l'expression la plus fidèle du régime représentatif? On abandonne une fiction, le parti, pour utiliser une réalité, l'association. On arrive à construire ainsi l'Etat corporatif.

Enfin, le cinquième principe fondamental, c'est la paix sociale et le progrès économique. Il est impossible aujourd'hui de constituer un Etat équilibré, un Etat fort, sans mettre de l'ordre dans l'économie nationale. Celle-ci doit rentrer dans l'organisation politique. Et voilà bien la plus grande transformation constitutionnelle qui s'impose à toutes les nations civilisées. Coordonner les corporations, les confédérations économiques de caractère ouvrier ou patronal, formées, soit spontanément, soit sous l'impulsion du pouvoir; les écarter des compétitions et des luttes, soumettre toutes les formes d'activité et tous les intérêts particuliers aux nécessités et aux intérêts supérieurs de la nation; assurer en même temps les droits et les justes intérêts moraux et matériels des classes ouvrières; reconnaître au travail la qualité de facteur de coopération dans chaque entreprise, l'associer économiquement et moralement aux destinées de la production, tout en respectant les exigences de la propriété, du

rendement et de la technique : telle sera la doctrine de l'Etat. Et Salazar se résume de la sorte :

« Dans la crise d'autorité que l'Etat traverse, lui donner autorité et force pour qu'il puisse maintenir cet ordre imperturbable sans quoi aucune société ne peut se maintenir, ni prospérer; organiser les pouvoirs et fonctions de l'Etat, de manière qu'ils s'exercent normalement, sans bousculades et sans subversions; ne pas gêner la libre expansion de tous les genres d'activité qui se meuvent et agissent dans le cadre de l'Etat, à moins que des nécessités d'harmonie et de coexistence sociales ne le réclament; définir les droits et les garanties des individus et des collectivités, les établir et les défendre de telle manière que l'Etat ne puisse pas les ignorer, ni les citoyens les violer impunément — voilà la liberté.

« Arracher le pouvoir aux clientèles des partis; soumettre tous les intérêts à l'intérêt de tous, à l'intérêt national; rendre l'Etat imprenable devant les assauts de minorités audacieuses, mais le maintenir en contact permanent avec les besoins et les aspirations des groupes; organiser la nation, du haut en bas, avec les différentes manifestations de la vie collective, de la famille aux corps administratifs et aux corporations morales et économiques, intégrer cet ensemble dans l'Etat, qui sera ainsi son expression vivante, voilà ce qui donnera une réalité à la souveraineté nationale.

« Avoir bien présent à l'esprit que les hommes vivent dans des conditions différentes et que ce fait s'oppose, souvent, à ce que leur égalité juridique soit une réalité; protéger l'Etat avant de protéger les pauvres et les faibles et pour les mieux protéger; fomenter la richesse générale pour que tous aient au moins le nécessaire; multiplier les institutions d'assistance et d'éducation qui aident les masses populaires à s'élever vers la culture, le bien-être, faciliter leur ascension sociale dans la nation et leur ascension politique dans l'Etat; maintenir tous les cadres, non seulement ouverts, mais accessibles aux meilleures valeurs sociales — voilà ce qui est aimer le peuple et, si la démocratie peut encore avoir une signification, voilà, à n'en pas douter, la vraie démocratie. »

IV

Quand il s'agit d'hommes tels que Hitler, Mussolini, Salazar, une question se pose : d'où vient leur pensée?

La pensée de Salazar vient de Salazar lui-même, de ses études juridiques et financières, de ses expériences et de ses réflexions. Mais il a subi des influences, il a eu des maîtres. Au Portugal même on lui trouve des précurseurs auxquels il doit sans doute quelque chose. Je fais allusion en premier lieu au mouvement de l'intégralisme lusitanien qui eut le grand mérite de combattre le premier les idéologies libérales et socialistes — la Révolution française sous ses formes portugaises — de défendre et illustrer les traditions nationales, de nettoyer l'histoire et de la remettre dans sa vraie perspective. Je me demande même si la révolution nationale et les réformes de Salazar eussent été possibles s'il n'y avait pas eu cette préparation intellectuelle. Mais, avant l'intégralisme, il y eut au Portugal, tout le long du XIX^e siècle, une pensée contre-révolutionnaire, une pensée étouffée par une conspiration générale du silence. Cette pensée dont M. Fernando Campos a fait l'histoire en deux volumes et dont il a tiré tout un bréviaire, ce ne sont pas seulement les contre-révolutionnaires, les disciples portugais de Bonald et de Maistre, des royalistes intransigeants, des catholiques réfléchis, en un mot des hommes de droite qui l'ont exprimée, mais aussi des libéraux et des

démocrates désillusionnés et convertis. Salazar, qui lit tant, doit les connaître; il doit connaître un marquis de Penalva, un Agostino de Macedo, un Francisco Alexandro Lobo, un Fortunato de Saint-Bonaventure, un vicomte de Santarem, un Antonio de Almeida, car beaucoup furent de grands écrivains et de profonds penseurs.

Le mouvement intégraliste s'appuyait sur l'Action française, sur Maurras. Que Salazar doive quelque chose et même beaucoup à Maurras, malgré les réserves qu'il a faites sur certaines formules maurrassiennes comme le « politique d'abord », cela me paraît indéniable. Cependant, derrière Maurras je trouve d'abord Le Play et toute l'Ecole sociale, puis la lignée des penseurs et des sociologues catholiques : La Tour du Pin, Léon XIII. Et derrière ceux-ci je vois se dresser les grands philosophes et les grands théologiens du catholicisme : saint Thomas, saint Augustin. Salazar doit, me semble-t-il, à Maurras sa conception de la cité, c'est-à-dire de ce qu'il y a de plus sain, de plus réaliste, de plus solide dans la pensée maurrassienne. A Le Play et à son école il doit l'observation méthodique des réalités sociales et l'art de procéder par expériences, sans apriorisme. A la sociologie catholique il doit sans aucun doute ses conceptions corporatives. Aux philosophes et aux théologiens il doit son esprit universaliste, par lequel il dépasse et veut dépasser son propre nationalisme, et son idéal de haute moralité. La pensée de Salazar rend un son catholique et latin, elle révèle un catholicisme sans démocratismes cléricaux, une latinité sans préjugés de race. Car Salazar est un Romain. Il l'est par la mesure, la raison, l'humanité. Il l'est par son sentiment des hiérarchies, sa *pietas*, cette union en lui de l'amour et de la force. Nous voyons par là de quelle manière profonde Salazar diffère d'un Hitler et même d'un Mussolini. Il admire ce dernier, il emprunte parfois au fascisme des méthodes, un détail d'organisation, une idée pratique. Mais il possède un esprit critique beaucoup trop aigu pour imiter et pour s'inféoder. Il n'a rien d'un totalitaire. Il a tout fondé sur la libération de la personne. Il veut ce que les libéraux et les démocrates ont voulu, mais tout autrement. Il veut refaire ce qu'ils ont manqué, faute à la fois de réalisme et de doctrine.

V

Encore une fois, qui est Salazar?

Une rue dans un haut quartier de Lisbonne, large et peu fréquentée. Un agent de police la surveille. Sur un trottoir un détective mal rasé se tient devant la porte d'une maison.

Maison sans apparence, maison de petit bourgeois. Comme l'architecte devait faire bon marché, il a peint la façade en bleu au lieu de la revêtir de faïence, d'azulejos. Mais le bleu a déteint, il est devenu par place vaguement jaune.

Coup de sonnette, après avoir montré patte blanche au détective. Une petite bonne, une paysanne noire qui ne doit pas avoir vingt ans, ouvre et introduit. Un paillason. Quelques marches étroites avec un tapis rouge pour faire bien. Une porte vitrée. Un vestibule où l'on a juste assez de place pour ôter son pardessus que la petite bonne en blanc accroche à un portemanteau. Un salon d'attente, si l'on peut appeler salon une pièce aussi modeste. Meubles en bois vernis; au milieu, une table ronde; sur la table, des revues : serait-on chez un médecin de province? Une bibliothèque : toute la littérature portugaise, beaucoup de livres français, pas mal d'anglais, quelques italiens. Economie politique, histoire, poésie.

Salazar entre, la main tendue. Une forte main blanche. Il parle d'une voix basse et douce, laissant parfois la phrase interrompue ou plutôt continuée par la pensée. Il vous regarde, la

tête penchée vers vous, de ses yeux perçants, au regard droit. Il est grand, avec une tendance à se voûter comme sous une charge constante et lourde. Il a deux profils : l'un grave, l'autre ironique. Un beau visage long, caractéristique de sa race. Il ressemble aux personnages de Nuno Gonçalves : homme de sa terre, de son histoire, Portugais du XV^e siècle : cheveux noirs, un front calme et serein avec à peine des rides, un nez ferme, une bouche mince, aux commissures légèrement retombantes. Un air de jeunesse et de maturité, d'indépendance et d'autorité. Un timide intimidant, qui défend sa vie intérieure. Un homme de pensée transformé, par devoir, en homme d'action. Un maître devenu un chef. Une impression de raison, de calme, de confiance se dégage de lui, de cette « volonté dirigée ». On se confesserait à Salazar, on lui remettrait toute sa fortune sans reçu. Mais on aurait peur de passer devant lui un examen...

Voilà une heure passée que nous sommes ensemble à nous promener au-dessus de Lisbonne. Le soir tourne à la nuit, un soir tiède. Derrière nous, des sierras dénudées dont le roc jaune semble encore chaud de soleil. Devant, l'Océan noir où l'on voit avancer vers la côte un mur de tempête et de pluie. Mais au-dessus de nos têtes le ciel est clair encore, azur vert où roule lentement sur lui-même un énorme nuage brun aux flancs empourprés. Une première étoile. Elle s'allume presque en même temps que, là-bas, les deux phares à droite et à gauche de l'estuaire où le Tage se perd dans la mer. Les lumières de Lisbonne commencent à se refléter dans le fleuve qui vient des montagnes et tourne lentement sous nos pieds.

Salazar est debout sur le chemin. Il semble avoir grandi encore. Sa figure pâle met une tache claire entre son chapeau de feutre noir et le manteau noir dont il a relevé le col, car il recommence à pleuvoir, et dont le vent agite les pans. Il est venu me montrer des maisons ouvrières qu'il fait construire dans ce paysage grandiose, de petites maisons toutes simples, toits rouges et murs blancs, entre la montagne et l'Océan. Et il parle de son peuple, de l'ouvrier, du paysan.

Comte GONZAGUE DE REYNOLD.
Professeur aux Universités de Berne et de Fribourg
Membre suisse à la Commission de Coopération
Intellectuelle à l'a. S. D. N.

(A suivre.)

En quelques lignes...

Messe du Saint-Esprit

C'est une tradition fort respectable. Elle réunit, aux premiers jours de l'année académique, dans une sorte de front unique des magistrats et des escoliers, l'aile droite de nos universitaires. Auparavant, les magistrats — toges rouges, toges noires — avaient imploré les lumières du Paraclét. Mais, en l'occurrence, il n'est point question de voir défiler, sous le porche du temple, le cortège des prisonniers aux menottes nickelées, entre deux files de pandours.

Le Saint-Esprit doit être d'humeur bénigne. Comme on le prie gentiment, il renouvelle la promesse du don des langues. Le professeur de sanscrit n'en demande pas tant. Il sait sur l'ongle toutes ses racines : les indo-européennes et les autres. Tout ce qu'il réclame, c'est un peu plus de discipline, et que les auditeurs

du dernier banc ne lui fassent pas l'injure d'organiser un bridge pendant la leçon de grammaire comparée.

Mais le Paraclét est-il tenu d'apaiser — vraiment — les controverses d'Hippocrate et de Galien? Que deviendrait l'Université si, la vérité d'aujourd'hui ayant supplanté l'hypothèse d'hier, il ne restait plus la moindre place pour la théorie de demain?

Seuls, les étudiants sont pleins d'une bonne volonté à la fois touchante et suspecte. Pour un peu ils introduiraient, dans le *Veni, Creator!* une strophe à la gloire des examinateurs bénévoles *per omnia secula seculorum*.

Heure d'hiver

Est-ce la bonne, la vraie, celle du soleil?... Le plus clair, c'est qu'on se lève facilement. Voilà les paresseux sans excuse! Et les joueurs de cartes, bien heureux! Car les longues soirées ramènent aussi, sous la couronne d'or de la lampe, la quête impénitente du solo-chelem dont parlent les gazettes.

Nous mourons de conformisme. Et, pour le dire tout net, j'aime qu'une décision administrative bouleverse — gaillardement — nos habitudes et le cours des astres. Josué serait bien humilié, lui qui dut s'en remettre à Jéhovah du soin d'arrêter le soleil.

Et — comme c'est étrange! — il semble que cet accroc au rythme des heures et des jours soit le signe de l'hiver dans nos jardins et dans les cœurs. Depuis dimanche, les pampres ont rougi; les bois font assaut de rouille et d'or. Sur le gazon plus rare du parc plus frileux, voici la sarabande des feuilles mortes. On a rallumé le calorifère. Le marchand de pâtes pectorales fait ses petits sachets. Les amoureux ont avancé l'heure du rendez-vous.

Je me demande si les statisticiens disent vrai quand ils parlent d'une économie de... bouts de chandelle. En tout cas, il a suffi d'une chiquenaude sur le sablier du Père Temps : et le visage de l'automne s'est fermé.

Chantage sentimental

Les grandes douleurs sont muettes. Les grandes compassions, itou. Que la catastrophe de La Bouverie ait ému, d'une pitié sincère, tous nos compatriotes, rien de plus généreusement humain. Les souffrances du mineur brûlé par la flamme d'enfer sont proprement indicibles. Et l'on s'incline devant le stoïcisme de ceux-là — les sauveteurs — qui, au moment de descendre dans le puits tragique, n'éprouvent pas le besoin de héler le photographe.

Ce qui est insupportable et, disons-le, passablement indécent, c'est l'exploitation à des fins politico-électorales de la misère et du cadavre. Le Roi, chef et père de son peuple, est dans son rôle quand il accourt au chevet des blessés, au foyer des victimes. Les autres? Non.

Non et non! Ce chantage sentimental, qui se traduit par des attitudes larmoyantes et par des « gros plans » plus ou moins photogéniques, ne peut ébranler que les lectrices des faits-divers et de la nécrologie quotidienne.

Pareillement, il est inouï de voir un chef de parti décorer d'un ordre (?) nouveau — la Croix du Sang — un de ses collaborateurs. Une balle dans le genou : ça pouvait être glorieux. Ce bout de ruban sur la poitrine : c'est, tout simplement, grotesque.

Mais nous vivons à l'époque du barnum populaire. On dit, aujourd'hui, d'un meetinguiste : « Ah! ma chère, comme il laisse bien tomber ses bretelles! »...

Plaidoyer pour le facteur

J'aimais mon facteur. Non qu'il lui poussât, comme à ce congénère qu'a chanté Francis Jammes, une petite fleur bleue entre les doigts de pied; mais parce qu'il m'apportait, le matin, dans sa sacoche usée, tout l'imprévu des beurrées et du café au lait. A cause de lui, j'ajoutais un sucre, ou bien deux; ou bien, j'oubliais de vider ma tasse. Il sonnait pour un « recommandé », pour un paquet de livres, pour la feuille du percepteur. Il avait des retards énervants et, d'aventure, une régularité d'horloge pneumatique. Je lui savais gré des cartes-vues en couleurs qui nous rappellent que la mer de Capri est bleue et rose. Et je lui savais gré aussi de me laisser sans nouvelles, les jours où ma paresse me défend de répondre aux lettres.

Hélas! j'ai mis tout cela au passé; car on m'a changé mon facteur. On a supprimé le képi, pour le remplacer par une casquette plate. Plate comme un article du règlement d'ordre extérieur. Plate comme un chèque à date fixe. Plate comme une convocation au guichet 18 (où l'on distribue les imprimés trop volumineux).

Je plaide pour le képi. On pouvait le casser, l'incliner sur l'oreille, piquer dans sa ganse un brin de lilas ou d'églantier. La casquette plate est bête et laide. J'ai peur de ne plus recevoir des billets doux...

Les quatre maris de Gloria

Vous rappelez-vous Gloria Swanson? Il y a cinq à six ans cette Gloria était la gloire de Hollywood. Sur l'écran, elle faisait la pluie et le beau temps. Elle incarnait M^{me} Sans-Gêne, la poissarde, la comtesse de Valois, dans *l'Affaire du Collier*.

D'où sortait cette Gloria, après laquelle haletait la troupe des managers, armés de chèques fabuleux? D'une piscine, comme la Vénus, de l'onde écumante! Vendeuse dans un grand bazar, on la racole à dix-sept ans pour une troupe de bathing-girls — c'est-à-dire de baigneuses.

Ces carrières d'étoiles se mesurent par la qualité de l'anneau. Premier et second mariages de Gloria avec des cabotins comme elle. Princes consorts et qu'on rentre, selon les nécessités de la carrière. Mais parvenue à son zénith, l'étoile veut un blason. Elle a son marquis comme elle a son yacht, son collier de perles et son pékinois... Le marquis de la Falaise descend du grand Lafayette : beaucoup de gloire, mais pas le sou! M. le marquis joue avec M^{me} la marquise : c'est l'apothéose!

Et puis Gloria trouve que son noble mari lui coûte trop cher : elle le met à la porte. Et pour réparer les brèches, elle épouse un gros et gras marchand, un roi de quelque chose. Patatras! Le gras marchand se dégonfle, le roi est en faillite. Une révolution s'opère dans les studios. Le film sonore prend la place du film muet. Or toute l'éloquence de Gloria résidait dans ses formes. Dès qu'elle ouvrit le bec, on s'aperçut qu'elle déchantait. En vain essayait-elle de se cramponner aux planches, de faire des tournées en province. Le souvenir de ses triomphes l'écrasait. Triste destin que celui de cette femme dont l'ombre tuait la réalité.

Elle est chômeuse, maintenant. Aucun manager ne veut d'elle. Adieu palais, villas, yacht, collier de perles, pékinois, autos! Tout est devenu la proie des dévorants huissiers. Il ne reste plus à la malheureuse que de faire la quête à la porte des cinés dont elle fut longtemps l'idole. Ainsi passent les gloires de l'écran!

La mesure des grands hommes

De nouveau la saison des vacances a été bonne pour les inaugurations et les places provinciales se sont couvertes de grands

hommes de pierre. Une inauguration de statues, ça fait toujours plaisir à ceux qui inaugurent. Il y a le banquet et, au dessert, la pluie des rubans : à l'auteur du monument, à l'architecte, au président, au secrétaire du comité. N'oublions pas les défilés... Tout le monde est heureux, et la petite ville a un habitant de plus qui ne consomme, ne vote ni ne jabote, mais qui, sur la grande place, éternise un geste symbolique.

Pour ces monuments d'été il y a deux écoles : la réaliste et la symboliste. Ou bien l'artiste, chargé de reproduire dans la pierre ou le métal les traits de l'enfant chéri du pays, s'appuie sur un volumineux dossier de documents incontestables : masque mortuaire, photographies, portraits... Il n'oubliera ni une volute de barbe, ni une verrue. Ou bien il se fiche du grand homme comme de son premier bavoir. Ce qu'il veut réaliser, c'est son rêve intérieur. Peu lui importe que le glorifié ait été, en son vivant, bancal, chafouin, pied-bot, rouquin... Il veut avant tout montrer son savoir-faire!

Du magot il fera un Adonis, un Apollon du Belvédère.

Quelquefois même, dans son désir d'idéaliser, il réduira à rien la partie documentaire. Ce ne sera plus qu'un tout petit médaillon incrusté dans une stèle. Mais devant cette stèle, une plantureuse allégorie. Cette muse surabondante symbolisera à volonté la patrie, l'agriculture, le commerce, la viticulture, la littérature, la puériculture. Devant une de ces effigies fraîchement écloses sur une place rustique les bonnes gens expliquaient :

— Cette grosse dondon, qui est-ce?

— Eh! C'est Thalie, la muse de la Comédie : le statufié avait fait des pièces.

Mais un autre rectifiait :

— Vous voulez dire Nathalie, sa servante.

A L..., l'autre dimanche, on inaugurerait le monument d'un des innombrables auteurs wallons qui font la gloire de notre pays. L'habile P... s'était chargé de l'image du héros. Au moment de dévoiler la statue, un charpentier protesta :

— Ça, ce n'est pas Dupont!

— Comment donc.

— J'étais son voisin : je le voyais tous les jours. Il n'était pas si grand.

Et tirant de sa poche un mètre, le voisin charpentier l'ouvrit et l'appliqua contre l'image.

— Vous voyez bien, conclut-il déçu : un mètre soixante-neuf! Eh bien! Dupont n'avait qu'un mètre soixante-cinq. Voilà comme on trompe le peuple.

Réhabilitation des « vaches »

A l'inauguration de l'Ecole d'industrie laitière de Poligny, un ministre français a prononcé un chaleureux plaidoyer en faveur des vaches. Devant les plus imposants producteurs de gruyère, le sous-secrétaire d'Etat à l'Agriculture a précisé : « La production laitière est l'expression étroite et fidèle des vertus du terroir. » C'est à peu près la fameuse maxime de Sully : « Labourage et pâturage sont les deux mamelles de la France! »

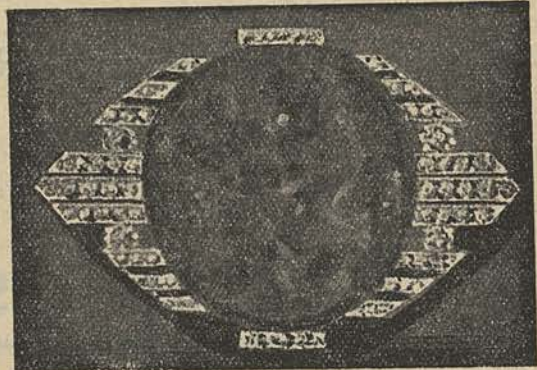
Le sous-secrétaire a demandé à son auditoire : « Savez-vous combien il y a de vaches en France? » Et comme personne n'a répondu, il a fourni ce chiffre exact : « Huit millions! » Et, des pis généreux de ces huit millions de vaches, en une année, on a tiré plus de neuf milliards! De quoi garnir, avec les impôts l'assiette au beurre! Après cela, osez parler de vacheries!

Pour avoir traité de « vache » un agent de police, le déplorable Crainquebille, marchand des quatre-saisons, fut condamné à la prison et sa voiturette, débordante de tendresse et de verdure, mise en fourrière. Vous avez tous lu cette anecdote judiciaire. En vain l'avocat de Crainquebille plaida-t-il que son client avait proféré l'injure sans le savoir. En effet, atteint de phobie profes-

JOAILLIER-ORFÈVRE D'ART

HENRI OPPITZ

24, AVENUE LOUISE
Téléphone 11,88,69



ASSURANCES MARCEL LEQUIME

CONSEIL EN TOUTES ASSURANCES

Accidents — Incendie — Responsabilité civile
Vol — Vie, etc. — Prêts hypothécaires
Automobile

36, rue Joseph II, BRUXELLES
Téléphone : 11.42.29

CIGARES & TABACS

J. & J. VAN DEN AUDENAERDE
Maison fondée en 1880

Fabrique et Bureaux
RUE MERTENS, 44 BORGERHOUT
Téléphone : 502.17

Dépôt
MARCHÉ ST-ACQUES, 94
ANVERS
Téléphone : 316.64

Demandez notre Prix courant

G. VAN THIENEN
28, rue de l'Enclume, Bruxelles

Cadres - Dorure

Spécialité de Cadres pour Tableaux
— Dorure pour Ameublement —
Restaurations

Tél. 12.44.13

Reg. du Comm. : Bruxelles 6033

Victor THEUNISSEN & Co

ASSUREURS - CONSEILS

Place des Déportés, 12 LIÈGE

ÉTUDE - VÉRIFICATION
NÉGOCIATION DE TOUTES
POLICES D'ASSURANCES

Maison fondée en 1904

VOLETS

J. Van Huyneghem & Fils

fournisseurs des Ministères

Jalousies. — Volets légers et demi-lourds. — Stores hindous. — Stores Ombra.
— Claires fixes et roulantes pour ombrage des serres et verandas.

RÉPARATIONS

151, rue Jourdan, 151, BRUXELLES Tél. 37.28.35

Paris

LA REVUE DU CINEASTIE

qu'édite le grand spécialiste J. VAN DOOREN
comprend les meilleurs articles, des revues
étrangères et est de présentation luxueuse
Son prix n'est que de frs. 3

VAN DOOREN
Sera heureux d'en faire parvenir
un numéro contre envoi de
ce bon 97, RUE LEBEAU
BRUX.

FAITES-VOUS INSCRIRE
gratuitement aux

“ Entrepôts des Deux-Ports ”

156-158-160, rue de l'Indendant

BRUXELLES

POUR RECEVOIR LA LISTE DES VINS
CHAMPAGNES ET LIQUEURS
de marque et d'origine

Les lots sont vendus sans frais (ni taxes de douane ni d'accises)
FRANCO DE PORT PAR ASSORTIMENT DE 30 BOUTEILLES
EXPÉDITION ÉVENTUELLE EN TRANSIT POUR TOUS PAYS

Eau de Cologne

Anne-Marie 90°

de CHASSERAL, maître-parfumeur

COCHARD, 5, rue Charles Parenté, Bruxelles

Tél. 21,07,06

Tailleur - 1^{er} Ordre



DUPAIX

Téléphone 17.35.79

13, RUE ROYALE
BRUXELLES



DE BEAUX ENFANTS
sont ceux dont la nourriture est saine,
vigoureuse.

Rien de tel que de préparer les ali-
ments à l'Extrait de Viande Liebig,
produit pur qui contient, sous une
forme très concentrée, la force, la
saveur et le goût de la meilleure
viande de bœuf. Il renforce les mets
et les enrichit sans masquer leur
saveur propre.

EXTRAIT DE VIANDE LIEBIG
AMÉLIORE LA CUISINE • DIMINUE LA DÉPENSE

sionnelle, le flic se précipite sur le marchand de poireaux qui ne circule pas assez vite à son gré. Il hurle :

— Vous m'avez crié : « Mort aux vaches ! »

Et Crainquebille débonnaire : « Moi je vous ai dit : « Mort aux vaches ? » Et l'agent de marquer sur son procès-verbal, triomphant : « Vous récidivez ! » La plaidoirie parut spécieuse aux juges. Ils condamnèrent le trop naïf camelot. Depuis le discours dominical de M. le ministre, le procès de Crainquebille devrait être mis en revision. La comparaison avec l'indolente reine des prés est noble comme aux grands âges helléniques. Quelle image emploie Homère pour exprimer son admiration pour le regard olympien d'une déesse ? Il dit tout rondement qu'elle a des yeux de vache. Ce qui ne veut pas dire qu'elle a des yeux de flic. En son temps, personne ne trouvait l'épithète sacrilège : c'était un madrigal.

Malgré le discours de Poligny, je ne vous engage tout de même pas à dire à la souveraine de votre cœur : « Vos yeux sont beaux comme ceux d'une génisse. » Possible qu'elle vous gratifiât d'une belle giroflée ! Ce qui prouve que tout, en ce bas monde, est affaire de mode, et même les injures.

Problèmes actuels

LE DANGER DE GUERRE

Deux sources de conflits intéressent en ce moment l'Angleterre. Et si toutes deux ont l'air d'être en dehors de son orbite, toutes deux n'en sont pas moins capables de produire des crises mortelles pour elle.

Première source : le phénomène moderne du culte de l'Etat. Deuxième source : la révolte croissante contre le capitalisme industriel. Comme le sont tous les débuts des disputes humaines, ces deux sources de conflits sont spirituelles et non pas matérielles.

La première de ces sources fait peser sur l'Europe la menace d'une guerre qui pourrait bien être la fin de nous tous. Une guerre, en tout cas, dont les origines morales seraient claires : le culte de l'homme pour lui-même en tant que réfléchi par la nation dont il fait partie. Au service de ce sentiment, l'individu mettra sa vie et risquera tout. De là, la possibilité d'une nouvelle guerre, plus terrible encore, probablement même finale, qui verrait la fin de l'Occident et de sa civilisation.

Le deuxième sentiment, la haine que la victime du capitalisme industriel professe pour ses maîtres — qui la tiennent à leur merci mais dans lesquels elle ne découvre aucune autorité morale, rien que d'être accidentellement Mammon... — est plus violent encore. Le patriotisme et la vanité nationale conduisent les hommes à accepter tous les sacrifices pour la défense de l'objet de leur culte ; ils les conduisent moins facilement à l'agression. Tandis que l'indignation humaine contre l'injustice du capitalisme industriel, contre une vie mécanique sans espérance et contre l'assujettissement permanent du prolétariat industriel, est quelque chose de plus puissant encore que le patriotisme. C'est le sentiment dominant de notre époque. Et si de nombreux riches ne se rendent pas compte de cette vérité, c'est parce que le capitalisme industriel contrôle la presse, ce qui atténue grandement la voix de la révolte. Mais qu'ils se souviennent que ce contrôle du capitalisme n'est pas complet et que les clameurs de la révolte ne cessent de s'amplifier.

De ces deux sources de conflits, de ces deux causes de guerre, laquelle menace le plus la Grande-Bretagne ?

La seconde, encore que le danger soit indirect. La menace communiste à l'étranger est plus dangereuse pour l'Angleterre que la menace résultant des nationalismes exaspérés et des racismes. Car la révolution sociale a commencé. Elle est en cours. Il ne s'agit plus d'une simple menace, mais d'une réalité.

Pour en apprécier la puissance et les particularités, il faut observer : d'abord, que les passions suscitées sont plus violentes que tous les autres sentiments politiques ; puis, qu'elles sont plus durables et plus inapaisables ; ensuite, et plus particulièrement, qu'elles sont universelles ; enfin, point essentiel, qu'elles sont plus immédiates et plus personnelles, en appelant donc directement à des millions d'hommes.

On a vu, en Russie, comment une petite minorité cosmopolite était capable d'exploiter ces passions et à quels horribles massacres pouvaient être conduites des masses poussées à la révolte. La même chose se renouvelle, sous nos yeux, en Espagne. Demain, peut-être, nous le reverrons en France. Nous le verrons dans les centres industriels d'Italie et d'Allemagne sans la poigne de fer de leurs gouvernements absolus.

Les nationalismes peuvent s'apaiser, usés par le temps. Peu d'Anglais éprouvent encore, aujourd'hui, à l'égard des Allemands les sentiments partagés par presque tous les Anglais il y a moins de vingt ans. De plus, la passion nationaliste est tempérée par le contact avec la réalité. Tandis que les passions d'une révolution sociale persistent aussi féroce ment que les passions d'une guerre de religion, ce qu'est d'ailleurs une révolution sociale. La victoire n'épuise pas ces passions et le contact avec l'adversaire ne fait que les augmenter. Seul l'épuisement est capable de mettre fin à une querelle spirituelle fondamentale de cette espèce, comme aussi, peut-être, après des années, l'affaiblissement de la doctrine.

Très certainement, aujourd'hui, et pour tout un temps encore, le conflit principal n'est pas entre tel ou tel groupe national contre tel ou tel rival. Il est fait du soulèvement du prolétariat contre les conditions prolétariennes. La bataille ne se terminera, aucune victoire n'interviendra, qu'après un réajustement de la propriété ou, autre terme de l'alternative, après que l'odieux credo du communisme aura égaré les hommes dans une dégradation permanente.

Et que personne n'aille s'imaginer que l'Angleterre échappera à l'alternative. Le conflit nous intéresse indirectement et pour cela même peut-être plus profondément encore. Une victoire communiste en Europe occidentale, victoire même limitée, se bornant à contenir les ennemis du communisme, affecterait grandement la Grande-Bretagne. Elle saperait, inévitablement, ce qu'il reste de ressort dans notre industrialisme. Nous sommes allés fort loin déjà dans la voie d'une paix achetée par les subsides et par les concessions. Quelques pas de plus, et le facteur-profit, ce moteur du système, disparaîtrait. D'autre part, si le communisme sort vaincu de la bataille, la victoire ne sera nullement finale. Les causes d'indignation et de haine persisteront, aussi fortes que jamais. Seule une combinaison de deux choses peut sauver l'Europe en la restaurant : d'abord la défaite du communisme armé ; après cela, comme corollaire nécessaire, un réajustement de la vie sociale par la restauration de la propriété.

BERLIN ET LES COLONIES PORTUGAISES

Quand, il y a un an, nous fûmes les premiers à révéler qu'il était question d'apaiser Berlin en lui cédant les colonies portu-

gaises, S. Exc. l'ambassadeur du Portugal à Londres affirma énergiquement que jamais son pays ne vendrait un pouce de son empire colonial. La protestation était certainement sincère et faisait grand honneur à son auteur. Mais la volonté du Portugal, en la matière, est une chose; la politique anglaise en est une autre.

Il est significatif qu'il y eut de nouveau, récemment, des attaques répétées contre l'indépendance portugaise à propos de l'attitude du Portugal à l'égard du communisme espagnol, qui est, pour lui, une question de vie ou de mort. La presse anglaise a inséré beaucoup de lettres et pas mal d'éditoriaux prônant la contrainte de la Grande-Bretagne sur le Portugal. On souligna particulièrement le fait que le Portugal entretenait des relations particulières avec l'Angleterre — résultant de la nature de son commerce — et que ce lien de dépendance durait depuis plus de deux siècles. Très certainement Moscou veut détruire le régime d'ordre existant au Portugal et comme la politique anglaise hésite actuellement entre Berlin et Moscou, le désir de Moscou vaut d'être examiné.

Ce qu'il faut vous dire surtout, c'est la forte, et croissante, tendance de notre politique étrangère « d'acheter » la nouvelle puissance prussienne. Londres croit de plus en plus qu'il est possible de l'acheter en payant la rançon appropriée; *in concreto*, en finançant l'achat des colonies portugaises et en les remettant à l'Allemagne.

Même les détails de l'opération ont été mentionnés ces jours-ci dans une lettre mise en évidence par un de nos principaux journaux officiels. Il y était suggéré que l'Angleterre ferait bien de s'y prendre par la voie du mandat pour donner au Reich la tentation de retourner à Genève. Il sera intéressant de suivre le progrès d'une pareille campagne.

Certes, rien n'est encore décidé. La chose est toujours en l'air, mais elle est aussi dans l'air. Bien des gens y pensent. Par un manque étonnant de prévoyance, l'Angleterre a délibérément suscité la nouvelle puissance prussienne. Quand je dis l'Angleterre, je parle de ses dirigeants, ceux-là mêmes qui, se rendant compte de leur erreur, n'en sont que plus empressés à se soustraire aux conséquences. Le traité de Versailles n'impose aucune injustice territoriale à la Prusse, sauf la confiscation de ses colonies. Celles-ci furent presque toutes appropriées par la Grande-Bretagne qui consolida leur « prise » en les distribuant pour une bonne partie parmi les Dominions. Ainsi l'Angleterre ne pourrait plus être directement responsable de leur « retour » éventuel. Mais ceux qui dirigent la politique du Reich ont poussé Hitler à revendiquer énergiquement la restauration de l'empire colonial allemand. Cela ne pourrait se faire qu'aux dépens de l'Angleterre. Le moyen le plus facile de le faire sans perte directe de territoires, et sans que le public anglais ne s'en rende compte, est de recourir à cette dernière arme qu'en tant que puissance bancaire, la Grande-Bretagne possède encore : l'argent anglais.

LA FAIBLESSE DE LA FRANCE

Le facteur primordial de l'actuel trouble européen est la faiblesse de la France. Non seulement ce pays s'affaiblit dans sa capacité défensive, mais il s'affaiblit pour toute politique déterminée. On en est à dire ouvertement que l'influence française ne pèse plus dans les affaires européennes. Exagération, sans doute, mais il n'en est pas moins vrai qu'aucun gouvernement étranger ne peut faire fond sur une alliance française, comme il est également vrai qu'aucun gouvernement français ne peut compter que ses ordres seront obéis. Sans la faiblesse de la France, bien avant la mi-août, un accord clair et solide eût été conclu entre les puissances occidentales en vue de localiser les troubles

espagnols. Le Portugal eût eu la conscience que son indépendance et sa sécurité se trouveraient garanties, et une base d'intervention eût existé pour le moment favorable.

La faiblesse de la France rend également incertaine la situation de l'Europe centrale et orientale. Personne ne sait ce que ferait, ou pourrait faire la France en cas de conflit entre Moscou et Varsovie, ou entre Moscou et Varsovie allié à Berlin. Personne ne sait ce que ferait, ou pourrait faire, la France en cas de conflit entre Berlin et Prague. On se demande si l'Europe ne se trouverait pas mieux avec une France possédant un gouvernement fort — ayant une politique définie et sachant se faire obéir — même si ce gouvernement était un gouvernement révolutionnaire, qu'avec l'état de choses actuel.

La cause de cette lamentable situation d'une nation dont la position centrale rend l'impotence dangereuse pour l'Europe, est claire. Elle réside dans un système parlementaire moribond et depuis longtemps illusoire. Jusqu'à présent tout effort pour se débarrasser de ce cancer national a échoué. Il persiste, empoisonnant la vie nationale et minant la force nationale un peu plus chaque jour. Parmi les nombreux coups que lui porta le monde réel au milieu duquel son absurde irréalité survit, le plus violent fut celui qu'au printemps dernier lui asséna l'action directe du prolétariat dans la région parisienne et dans les centres industriels moins importants du pays. Ce prolétariat ne représentait qu'une faible proportion de la nation, mais il était bien organisé et il savait, ainsi que ses chefs, ce qu'il voulait et comment l'obtenir. Discipliné, il gagna la partie. Les politiciens professionnels furent piteux, obéissant aux chefs du gouvernement révolutionnaire. Le temps travaille toujours pour le maintien de toute institution qui n'est pas réellement détruite, et malgré le coup dur que reçut le Parlement français, il est probable qu'il continuera tant bien que mal à se traîner jusqu'à sa prochaine épreuve, soit les élections dans quatre ans, soit, avant cela, une autre crise sociale plus violente encore que la dernière.

L'explication de la faiblesse française est évidente. L'actuelle Constitution française, épuisant le souffle de vie qui l'anime encore, fait que le pays est sans centre d'autorité. La France n'a pas de classe gouvernante comme l'Angleterre. Elle n'a pas de monarchie, seule compensation à une classe gouvernante dans un grand pays possédant des traditions anciennes.

S'il y avait eu moyen d'apeurer ou de contraindre les politiciens professionnels, la responsabilité du pouvoir central (cette essence de la monarchie) eût pu être restaurée depuis longtemps. Elle eût même pu être restaurée sans réforme constitutionnelle, car le texte de la Constitution française confère d'amples pouvoirs au Président de la République. Mais les politiciens professionnels n'admettent pas que ces pouvoirs soient exercés, car la chose qu'ils redoutent le plus est un gouvernement à soutien populaire et capable de punir la corruption politique.

Impossible de prévoir combien de temps durera encore cette paralysie de la France. Elle empire si rapidement qu'il est possible que sa fin soit proche. Le certain, c'est qu'il s'agit, en l'occurrence, d'une course entre la guérison de l'actuelle imposture parlementaire et le désastre. Le pays ne peut continuer comme il va avec un vieux Juif dilettante comme chef nominal et une émulation d'intérêts particuliers prenant la place de l'Autorité.

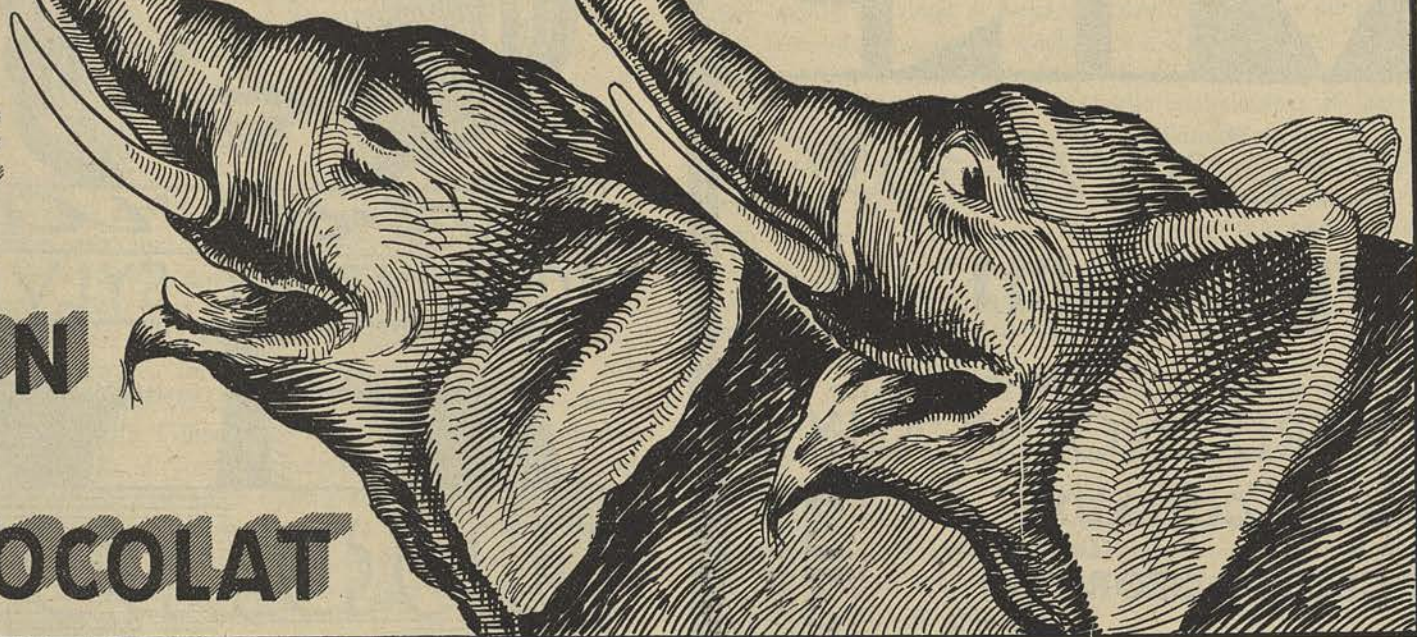
HILAIRE BELLOC.

Chocolat Côte d'Or

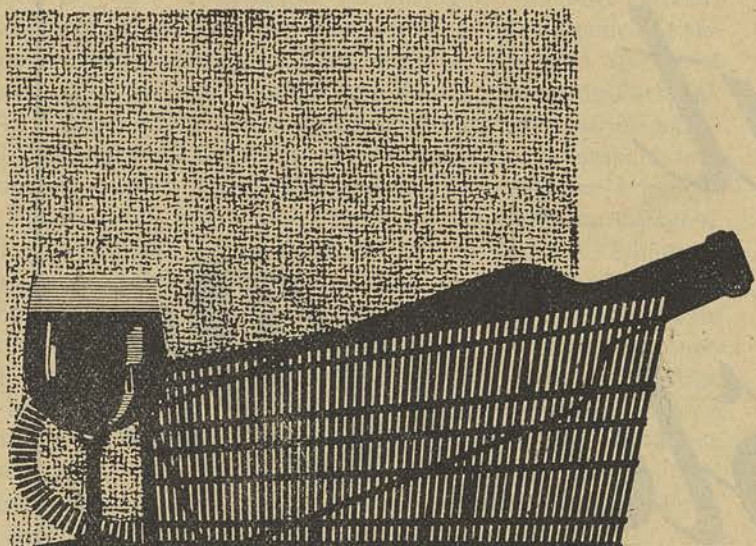
LE

BON

CHOCOLAT



Organise
du 1^{er} juin au 1^{er} décembre 1936
le ONZIÈME CONCOURS
des familles nombreuses
cent mille francs de prix en espèces



VINS

récolte 1931

VINS DE TABLE *parfaits*

PRIX NOUVEAUX

BONS COTEAUX	3 ⁰⁰
La bouteille Frs.	
CLOS ST-GEORGES	3 ²⁵
La bouteille Frs.	
COTES DE SAILLAC	4 ⁰⁰
La bouteille Frs.	
CLOS DU MANOIR	5 ⁰⁰
La bouteille Frs.	

★ Tous nos vins rouges de table sont garantis **pur jus de raisin** ; ils proviennent exclusivement de vignobles dont la production est soumise à la législation française.

DÉGUSTATION GRATUITE
A NOTRE RAYON DE VINS

AU BON MARCHÉ

VAXELAIRE · CLAES · BRUXELLES ·



La théologie en veston

Un géant de l'érudition chrétienne au XVI^e siècle⁽¹⁾

(A propos du IV^e centenaire d'Erasme)

Qu'il s'agisse de garnir sa bourse, de consulter des bibliothèques ou de se ménager les sympathies des savants et de prendre leur opinion, voilà Erasme obligé à d'incessants déplacements. Le voilà globe-trotter. Douce violence d'ailleurs, car il adore les voyages. Demeurer attaché à un lieu lui est un supplice. Sa fière indépendance de savant y répugne. Il souhaite d'avoir ses coudées franches, et il met son orgueil à ne vouloir être qu'un citoyen de l'univers.

Le fait est qu'il parcourt successivement les diverses capitales du monde : Anvers, Louvain, Cologne, Bâle, Fribourg, Rome et Venise, Paris, Londres, Oxford, Cantorbéry. C'est une sorte de Juif errant.

Bâle est au point de vue intellectuel sa place forte, son quartier général pour ainsi dire. Il y est chez lui. Dès 1518, il vante à Thomas Morus, dans une lettre, les charmes de cette ville cosmopolite, libérale et ouverte, « où la douceur du ciel s'allie à l'aménité des habitants ». Il s'y fixe au début de janvier 1522. Plus tard, quand il dédiera au pape Léon X son édition de saint Jérôme, il lui fera remarquer, comme circonstance intéressante, que c'est « dans la belle Bâle d'Allemagne : *apud inclytum Germaniae Basileam* » que renaît l'illustre docteur de l'Eglise. Comme s'il était persuadé qu'il ne pouvait réserver de berceau plus digne à ce fils préféré de son âme ! Bâle a certainement exercé sur Erasme une sorte d'enchantement qui n'a pas été sans répercussion sur ses travaux, et qui fait penser à l'enchantement que maint savant a déclaré avoir éprouvé jadis à travailler dans la Rome de Léon XIII.

* * *

Erasme a le mérite, car c'en est un, de ne pas traiter les Pères en cérébral pur. La froide insensibilité de la critique moderne en face des pages vénérables de leurs œuvres lui eût paru tout au moins indécente. A force de les fréquenter, il s'est épris de quelques-uns d'entre eux et n'a pas hésité à nous en faire confiance. Il est même assez curieux de voir ses sympathies patristiques, d'abord limitées, s'étendre ensuite sous la pression irrésistible et ensorceleuse des textes. C'est ainsi qu'après avoir donné son cœur à saint Jérôme, il s'engoue tout à coup de saint Cyprien.

Ses trois grands préférés parmi les Pères, ce sont : saint Cyprien, Origène et saint Jérôme. C'est là l'ordre d'ancienneté, mais il ne correspond pas à l'ordre de l'amour. C'est en effet de toute évidence le dernier cité, c'est-à-dire saint Jérôme, qui s'est emparé le plus fortement du cœur de l'illustre érudit. Erasme est un hiéronymien convaincu, un hiéronymien fanatique même (2).

(1) Voir le num^o de la *Revue Catholique*, du 11 septembre et du 2 octobre.

(2) Sa préférence marquée pour saint Jérôme fut même une des raisons qui le mirent en conflit contre Luther. Voir IMBART DE LA TOUR, *Origines de la Réforme*, t. II, pp. 17 et suiv.

Il n'appelle jamais saint Jérôme que « le divin Jérôme », « l'homme divin », « le prince des théologiens », l'homme « unique dans le monde ecclésiastique ». Il lui a voué une sorte d'amour passionné qui ressemble à un véritable culte.

Ce coup de cœur pour saint Jérôme datait chez lui de sa prime jeunesse. Il en donne les raisons à plusieurs reprises. A ses yeux, saint Jérôme est plein de qualités : esprit vif pour apprendre, expert à juger, fécond dans ses inventions, habile et gai quand il faut l'être. Pour l'éloquence, il les laisse tous derrière ; il est même supérieur à Cicéron. Pour la doctrine aussi. Erudit à tous les points de vue, ayant dans son bagage plusieurs langues, connaissant la littérature sacrée et profane, d'une mémoire étonnante, le coin d'angle des Ecritures, — *Cuis angulus divinae Scripturae?* — l'ouvrier de la doctrine, d'une rectitude de mœurs au-dessus de tout éloge, — *Iam si morum sanctimoniam spectes, quis Christum spirat vividius? Quis docuit ardentius?*

« Je voyais que le divin Jérôme était chez les Latins à ce point le prince des théologiens que seul, ou à peu près, il est digne de porter le nom de théologien. Je ne condamne pas les autres, mais, quelque illustres qu'ils soient d'ailleurs, si on les compare à lui, ils pâlisent en quelque sorte devant son éclat. Ensuite, il est comblé de dons si remarquables que c'est à peine si la Grèce savante elle-même a quelqu'un à comparer à cet homme. Quelle abondance romaine chez lui ! Quelle connaissance des langues et de toute l'Antiquité ! Quelle connaissance de tous les historiens ! Quelle mémoire sûre ! Quel mélange heureux de toutes choses ! Quelle science complète des lettres mystiques ! Et, par-dessus tout, quelle ardeur et quel souffle exhale sa poitrine divine ! A lui seul il délecte par son éloquence ; il instruit par son érudition ; il ravit par sa sainteté. Cet homme est seul digne d'être lu par tous, mais seul aussi il a été tellement altéré, tellement souillé, tellement corrompu qu'il ne peut même pas être compris par les savants (2). »

A force de fréquenter saint Jérôme, il a fini par s'identifier si complètement avec lui qu'il ne sait plus faire un projet sans l'y mêler. « L'hiver prochain, Rome me verra, écrit-il au cardinal Dominique Grimani, si du moins le Christ, l'Excellent, le Très-Grand, et S. M. le Roi ainsi que l'archevêque de Cantorbéry me donnent encore une fois la permission de partir. *Si je n'obtiens pas l'autorisation moi-même, certainement que le divin Jérôme l'obtiendra d'eux* (1). »

* * *

Pour un érudit, la collaboration d'un habile éditeur est chose indispensable. Aussi, parmi les facteurs matériels qui ont aidé à la réalisation des grands travaux d'érudition d'Erasme, faut-il faire entrer en ligne de compte les services inappréciables que lui rendirent d'illustres éditeurs de Bâle, les Froben.

Le père, Jean Froben, était né en Franconie en 1460. Ses études terminées, il entra comme correcteur dans l'imprimerie de Jean Amerbach. En 1490, ayant obtenu le droit de bourgeoisie à Bâle, il y fonda l'année suivante un établissement typographique. C'est lui qui publia tous les ouvrages d'Erasme.

Ses éditions étaient remarquables par la beauté du papier, la netteté des caractères et la parfaite correction du texte. Comme il était fort instruit, il revisait lui-même les ouvrages qu'il livrait à l'impression. Le fameux Holbein fut chargé par lui de dessiner les titres que gravait Ursus Graff. Froben avait pris pour emblème un bâton surmonté d'une colombe et enroulé de deux serpents qui dressent leur tête vers la colombe. A chacun des quatre côtés est une devise en hébreu, en grec et en latin.

(1) Ep., 335, t. II, p. 86.

(2) Ep., 334, t. II, p. 79.

Ses principales éditions — il imprima plus de trois cents ouvrages — sont : les *Adagia* d'Erasmus (1513, in-f°); son *Nouveau Testament* (1516, in-f°); son *Saint Jérôme* (1516, 9 volumes in-f°), son œuvre capitale; *Tertullien* (1521, in-f°); *Saint Hilaire* (1523, in-f°); *Saint Ambroise* (1527, 4 volumes in-f°), etc.

Ses fils, Jérôme et Jean, lui succédèrent et s'associèrent avec leur beau-frère Bischoff ou Episcopus. Ils imprimèrent d'Erasmus le *Saint Chrysostome* (1530-1533, 5 volumes in-f°); les *Œuvres d'Erasmus* (1540, 8 volumes in-f°); la seconde édition de *Saint Jérôme* (1537, neuf volumes in-f°).

Erasmus avait avec les Froben plus que les relations banales d'auteurs à éditeur. Il était comme l'oracle de la maison. Nous avons une lettre de lui à Jérôme Froben tout à fait révélatrice à cet égard. Erasmus lui a rendu le service de trancher des difficultés qu'il a eues avec son père et qu'il ne précise d'ailleurs pas. Il s'en autorise pour lui donner de sages conseils en vue de son avenir, entre autres celui d'aider son père, ce qui est son propre intérêt, et de fuir les plaisirs de la jeunesse pour employer son temps à faire de bonnes études et à se pénétrer des bons auteurs. S'il y est fidèle, la gloire et la fortune lui sont promises (1). Dans une autre lettre, il recommande à Jean Froben un jeune Hollandais, garçon intelligent, qui connaît les deux langues latine et grecque et vient le visiter dans l'espoir de trouver un emploi rémunérateur dans son officine (2). Bref, il y aurait une étude intéressante à faire (3), et qui ne manquerait pas de pittoresque, sur les relations d'Erasmus avec les Froben et avec ses éditeurs en général.

* * *

Au demeurant, il n'y a pas lieu de s'étonner qu'Erasmus se soit lié d'amitié pour les Froben. Ils répondaient tout à fait à ses goûts. C'étaient des typographes épris de leur art, des sortes de typographes-gentilshommes ayant à cœur leur métier, comme Erasmus ses travaux érudits. Je n'en veux pour preuves que la petite préface composée par Erasmus pour Jean Froben comme réplique à une autre dans laquelle un plagiaire du nom de Badius avait déclaré pouvoir vendre deux fois moins cher un livre déjà édité chez Froben et imité par lui. Erasmus s'y fait le porte-parole des Froben et y expose leur manière de voir en matière d'édition.

C'est une sorte de profession de foi. Voici comment il fait parler Jean Froben : « Je me suis toujours appliqué à composer des livres de façon à servir autant le bien public que mon propre intérêt et à ce que mon travail pût être apprécié autant par le public que par l'élite. Et plutôt à Dieu que tous les imprimeurs eussent cette mentalité et traitassent des choses sacrées purement et saintement ! Mais il y en a maintenant qui se moquent des études et ne pensent qu'à leur propre intérêt. Ce qui, à leurs yeux, recommande un livre, c'est la modicité de son prix, et ils se prévalent de ce qu'il y en a peu qui soient capables de juger sainement sur ce point. Pourtant, quand il s'agit de chevaux ou de vin, on n'estime pas que ce qui a le plus de valeur, c'est ce qui s'achète au prix le plus minime. Pourquoi en serait-il autrement pour les livres que pour ces objets de moindre importance ? Paierait-on cher un livre ? C'est peu le payer s'il est bien imprimé. Le paierait-on peu ? C'est cher le payer s'il est défectueux (4). »

Voilà qui marque nettement le degré d'intimité d'Erasmus avec ses typographes de Bâle; elle est telle qu'il peut sans difficulté interpréter leur manière de voir en matière d'imprimerie

(1) Ep., 1226, t. IV, p. 365.

(2) Ep., 885, t. III, p. 421.

(3) *L'Echo de Paris* signalait récemment un bon article que, sous la signature de Marianne Beaugrand, *Toute l'Édition* a consacré aux rapports d'Erasmus avec son éditeur Froben.

(4) Ep., 602, t. III, p. 13.

comme si c'était la sienne propre. Dans ses lettres, d'ailleurs, il ne cache pas l'estime qu'il a pour eux. Il appelle Froben « *vir optimus mihi que carissimus* : un homme excellent et qu'il aime beaucoup (1). » Il rend hommage à l'aide précieuse qu'il en a reçue pour l'édition de son *Saint Jérôme*. « Il a été très commode pour moi, écrit-il, de trouver à Bâle des hommes prêts pour ce travail et qui y étaient déjà rompus, surtout Jean Froben, grâce à l'art et au secours de qui l'édition a été en partie préparée. »

Il signale également, dans la même lettre et dans une lettre précédente, les services que lui ont rendus de jeunes érudits, les trois frères Amerbach, de Bâle eux aussi, qui connaissaient l'hébreu, — chose avantageuse, car, ainsi que le remarque Erasmus, Jérôme se sert de lettres hébraïques en bien des endroits (2). Boniface Amerbach sera d'ailleurs son héritier.

Enfin, dans sa dédicace à Léon X de l'édition de *Saint Jérôme*, il ne manque pas de faire remarquer au pontife que cette dernière a vu le jour « dans l'imprimerie de Froben, qui est une des plus soigneuses et celle d'où sortent les meilleurs ouvrages, surtout pour ce qui est des lettres sacrées ». Réclame délicate et discrète qui révèle une fois de plus chez Erasmus, sous les dehors austères de l'érudit, l'homme et l'ami délicat qui sait fort à propos mettre à l'honneur ceux qui ont été à la peine.

* * *

En fait de typographes, Erasmus connut encore, au cours d'un voyage en Italie, les Manuce, de Venise. C'est des presses d'Alde Manuce que sortirent les célèbres éditions latines du grand érudit. Ces Manuce sont tout à fait le pendant des Froben. Alde Manuce, dit l'Ancien, était lui aussi plus qu'un typographe ordinaire: c'était un véritable érudit qui avait fait une étude approfondie des littératures grecque et latine et professait à Venise même. C'est là qu'il fonda en 1490 une maison d'imprimerie. Marié en 1500 à la fille d'un imprimeur, André Turisan d'Asola, il forma avec son beau-père une société dont il prit la tête, ce qui lui permit de donner un essor nouveau à son imprimerie.

Il réalisa toutes sortes d'améliorations dans la typographie : réforme des caractères gothiques, utilisation abondante des caractères romans, invention des lettres italiques, amélioration de la ponctuation, beauté de l'impression, surtout correction parfaite du texte. Il avait pris comme marque de son imprimerie une ancre dont le dauphin enlase la tige, et de chaque côté de laquelle on lit en deux syllabes : AL DVS.

Savant distingué, Alde composa lui-même des ouvrages remarquables. Les traditions de Manuce le père se perpétuèrent dans son fils Paul Manuce et dans son petit-fils Alde Manuce dit le jeune.

Erasmus fut donc, pour ce qui est de l'impression de ses volumineux ouvrages, non seulement bien servi, mais même gâté. Rarement on vit de tels moyens mis comme par enchantement au service d'une des causes intellectuelles les plus dignes de passionner un esprit : celle des Pères et de l'Antiquité chrétienne en général. Dans l'histoire de la transmission des textes patristiques, un hommage s'impose à la mémoire de ces premiers maîtres de l'imprimerie dont l'habileté n'a d'égale que la grande modestie.

* * *

On peut le dire sans exagération : Erasmus a joui de son temps, à la fois comme érudit et comme penseur, d'une réputation mondiale. C'est sans conteste le roi des érudits du XVI^e siècle.

(1) Ep., 733, t. III, p. 162.

(2) Ep., 308, t. II, p. 28; 334, t. II, p. 77; Sur Jean Amerbach et ses fils, voir la note de la page 29 de l'édition Allen des lettres d'Erasmus.

Qui plus est, on ne le lui laisse pas ignorer. On ne lui ménage pas les éloges. Nous avons sur ce point son propre témoignage. A Martin Dorp, il explique qu'il reçoit de tous côtés les marques de sympathie les plus flatteuses. « Je reçois chaque jour, écrit-il, de nombreuses lettres d'érudits qui m'appellent la gloire de la Germanie, le soleil, la lune, et m'accablent, plus qu'ils ne m'ornent, de qualificatifs redondants (1). » Il y aurait eu de quoi mourir littéralement sous les fleurs si quelques critiques, aimables d'ailleurs, n'étaient venues se mêler parfois à ce concert d'éloges.

Le témoignage qu'on vient de lire est de la fin de mai 1515. En décembre de la même année, Bilibaldus Pirkheymer, le félicitant de ses travaux sur saint Jérôme, ajoute : « Heureux êtes-vous, vous qui, par ces travaux, êtes agréable à Dieu, aux saints et au monde (2)! » Le 2 février 1518, Jean Eck lui écrit d'Ingolstadt une lettre enthousiaste, le déclarant au-dessus de tout éloge. Qu'en a-t-il besoin d'ailleurs « lui qui, avec une abondance admirable, tire de l'armoire de son esprit, plus souvent qu'on ne le fait d'une mine, des ouvrages très brillants qui, dans l'avenir, ne mourront jamais. C'est pourquoi, ajoute-t-il, vous vous préparez largement l'immortalité par votre érudition. »

Où ne parle-t-on pas de lui? « Vous n'ignorez pas le bien qu'on pense de vous dans toute l'Allemagne (sans parler du Souverain Pontife, de l'Italie, de la France et de l'Angleterre), quels éloges on fait de vos études dans ce pays, comment on y reçoit les productions de votre esprit, comment on y embrasse vos belles œuvres. Presque tous les savants sont érasmiens, sauf quelques porteurs de cuculles et quelques théologastres. » Il a ses fidèles : *erasmici*. C'est le « phénix du siècle ». C'en est l'« honneur incomparable : *singulare decus* (3). »

Ulrich Zasius, professeur de droit à Fribourg, est plus dithyrambique encore si possible dans l'éloge qu'il lui décerne. Il l'appelle « le grand homme de Rotterdam, le Varron de notre âge ». Il est on ne peut plus fier de la lettre qu'Erasme lui a écrite. Elle a fait le tour du gymnase, les élèves ont admiré « de si grandes fontaines d'éloquence, le génie de l'homme de Rotterdam, ce feu pris au Ciel ». Ils ont apprécié et montré du doigt Zasius, comme celui à qui « l'homme de Rotterdam, à qui le Cicéron de l'Allemagne de notre époque a écrit avec tant de bonté et d'amabilité ». Ils l'ont considéré comme heureux d'avoir « eu la bonne fortune d'être honoré d'un éloge de l'homme de Rotterdam, non moins heureux qu'Achille qui a eu Homère pour le chanter, qu'Auguste glorifié par Virgile, que Scipion, que Silius Italicus a fait connaître, non moins que ne l'ont été ceux qui en général ont été loués. Ainsi, conclut Zasius, cette seule lettre m'a fait monter en considération, m'a acquis l'amitié d'un grand homme, m'a fait plus riche que si j'avais eu les richesses de Crésus. » En terminant, il le salue comme faisant ses « délices » et celles de « tout le monde lettré (4). »

* * *

Erasme compte encore parmi ses amis des gens de marque comme Volphangus Fabricius, Jean Fabre, Beatus Rhenanus, Sapidus et d'autres, qui ont son éloge plein la bouche. C'est une vraie cour d'amour qui se forme autour de lui. Elle le suivra partout, en particulier quand, de Louvain, il ira se fixer à Bâle. La plus grande joie, pour beaucoup, sera de se mettre à la remorque de ce roi de l'érudition.

(1) Ep., 337, t. II, p. 91.

(2) Ep., 375.

(3) Ep., 769, t. III, pp. 209-212.

(4) Ep., 310, t. II, p. 31.

Indépendamment de ce cercle amical, Erasme voit s'étendre au loin le rayon de son influence. « Protégé à Rome, courtoisé des rois, loué à l'envi, jusqu'en Espagne, comme le prince des théologiens, consulté de tous, informé de tout, le divin Erasme est le souverain qu'on ménage, qu'on adule et qu'on écoute (1). » La France elle-même subit son prestige. Les séjours qu'il y a faits deux années sous Charles VIII, des mois entiers et à plusieurs reprises sous Louis XII, lui ont permis d'y nouer des amitiés précieuses. Des hommes d'Eglise, comme Poucher ou Hùe, des magistrats comme Ruzé et de Logue, des savants et des lettrés comme Cop, de Brie, J. de Pins, Nicolas Bérauld le reconnaissent pour chef. Budé, pour ce qui est de ses idées religieuses, subit son influence. Cependant, tout en gardant une prédilection pour la science française et l'esprit français, Erasme repoussera les démarches faites à plusieurs reprises par François I^{er} pour l'attirer à Paris.

On a pu comparer cette royauté intellectuelle exercée par Erasme au XVI^e siècle à celle qu'exercera plus tard Voltaire au XVIII^e; ils ont d'ailleurs l'un et l'autre, on l'a noté, le même genre d'esprit lucide et clair plutôt que philosophique.

* * *

Mais il n'est pas de génie, qui ne le sait? qui n'ait aussi son ombre. Erasme a la sienne. Envisagées du point de vue moderne, ses éditions patristiques, les seules qui m'intéressent ici, ne sont point sans défaut. La consultation des manuscrits est parfois superficielle et l'établissement du texte imparfait. Mais si leur valeur peut prêter à discussion, elles s'imposent néanmoins au respect de l'histoire par l'effort gigantesque, titanesque, « théséen », selon l'expression d'Erasme lui-même, qu'elles représentent. C'était, en moins de vingt ans, ainsi qu'on l'a écrit, « toute l'Antiquité chrétienne rendue à la lumière. Labeur sans égal, dont on reste confondu, et qui demeure le meilleur, sans doute, de la gloire d'Erasme (2). » Qui peut se flatter, au surplus, d'avoir un génie à l'abri de tout reproche? Erasme, qui pourtant avait conscience de sa valeur, en voyait toutes les limites. N'est-ce pas lui qui, repoussant les offres des princes qui voulaient se l'attacher, répondait que « les gens de lettres étaient comme les tapisseries de Flandre à grands personnages, qui ne font leur effet que lorsqu'elles sont vues de loin »?

* * *

Au point de vue de ses idées théologiques, on se prend à regretter la critique trop exclusive et la condamnation sans appel qu'il fait du Moyen âge intellectuel. D'autant que de la scolastique, Erasme n'a guère connu que la scolastique décadente qui perdait dans de stériles discussions le meilleur de sa vigueur. De même, il est sûr que la dogmatique méritait, en théologie, d'être traitée avec plus d'égards, sauf à l'alimenter plus abondamment aux sources patristiques. Mais ces ménagements, il faut bien le dire, sont rarement le fait des hommes de pensée qui s'inclinent presque toujours du côté de leurs préférences. Moins homme de système et moins sectaire, Erasme eût pu certainement devenir aisément le père de cette réforme intellectuelle désirée de tous à la fin du Moyen âge.

Au contraire, il paraît plutôt avoir donné des gages à la réforme protestante, et il se trouve être le protagoniste de cet humanisme qui sera, comme on l'a écrit, « l'humanisme précurseur et allié de Luther (3). » En réalité, il n'avait pas l'âme d'un réfor-

(1) IMBART DE LA TOUR, *Origines de la Réforme*, t. III, pp. 60-61.

(2) IMBART DE LA TOUR, *Origines de la Réforme*, t. III, p. 79.

(3) BAUDRILLART, *L'Eglise catholique, la Renaissance et le Protestantisme*, p. 44.

mateur véritable. Bossuet, en apôtre fervent de la tradition qu'il était, ne lui pardonne pas son dédain de la théologie : « Il n'y a personne, en vérité, écrit-il dans sa *Défense de la tradition*, à qui l'envie de rire ne prenne d'abord lorsqu'on voit un Erasme et un Richard Simon, qui, sous prétexte de quelque avantage qu'ils auront dans les belles-lettres et dans les langues, se mêlent de prononcer entre saint Jérôme et saint Augustin, et d'adjuger à qui leur plaît le prix de la connaissance solide des choses sacrées. Vous diriez que tout consiste à savoir du grec, et que, pour se désabuser de saint Thomas, ce soit assez d'observer qu'il a vécu dans un siècle barbare; comme si le style des Apôtres avait été fort poli, ou que, pour parler un beau latin, on avançât davantage dans la connaissance des choses sacrées (1) ! »

Dieu me garde de m'inscrire en faux contre un tel jugement et de vouloir blanchir entièrement Erasme. Cependant, il faut le remarquer, il fait partie de ce groupe d'hommes au sujet desquels il convient de distinguer entre l'orientation profonde de leur génie et les chemins de traverse qui les ont tentés. C'est ainsi que, de même que l'Eglise nous permet de redire avec vénération le nom du grand Origène, malgré ses spéculations hardies, de même elle se souvient qu'Erasme a aimé Thomas Morus le martyr, qu'il a fait ses délices de la Sainte Antiquité et qu'il a passé sa vie à en révéler les trésors au public lettré.

Que son amour de la patristique l'ait parfois entraîné trop loin, et rendu par trop frondeur à l'égard de la dogmatique : d'accord. *Felix culpa*, dirais-je néanmoins : heureuse faute qui nous a valu de tels travaux ! Il n'est assurément pas un ami des Pères qui n'absoudrait l'infatigable érudit de certaines de ses théories audacieuses et ne serait prêt à lui élever en son cœur une statue idéale avec cette inscription en caractère d'or : *A Erasme, la patristique reconnaissante!*

D^r DENYS GORCE,
Docteur ès lettres.

Le sentiment, le fait et l'idée

« Le Journal d'un évadé de guerre »

par J. BASTIN

Un prisonnier qui, durement, se fraie un chemin vers la liberté; ou qui, seulement, songe à le faire, immobile au fond de son cachot, tandis que le pas des geôliers retentit interminablement autour de lui : cette idée a toujours excité l'imagination de l'homme. *Robinson Crusoé* est l'histoire d'une captivité et d'une évasion, l'une et l'autre combinées de telle sorte que les péripéties soient infinies. Dans tous les récits d'aventures il y a quelque épisode rappelant ce modèle célèbre. Et même dans ce qu'on appelle la littérature, au sens le moins frivole du mot, le thème du prisonnier qui s'évade n'est pas rare. Rappelez-vous seulement la fuite extraordinaire de Fabrice del Dongo, dans la *Chartreuse de Parme*, et l'étourdissant chapitre des « Plombs », au début des *Mémoires de Casanova*.

Ce dernier ouvrage ressortit davantage à la fiction qu'à

(1) *Défense*, liv. III, chap. XX.

l'Histoire. Mais le miracle de l'art fait admettre au lecteur subjugué que « c'est arrivé »; conviction point si absurde, au surplus, la narration de l'aventurier vénitien s'étant avérée sur ce point beaucoup moins fantaisiste qu'à l'ordinaire. Dans *Mes Prisons*, de Silvio Pellico, le héros ne s'évade pas, me semble-t-il, mais il ne fait que rêver de s'évader. Et comme là, il s'agit sans conteste d'une suite de faits véritables, l'émotion causée par la lecture prendrait un caractère particulier — peut-être moins vive, mais plus attentive — si le ton du narrateur n'était aussi monotone et son état d'esprit si impatientant.

Ce qu'on demande surtout à ce genre d'histoire, c'est l'impression d'une lutte, d'une résistance inépuisable, parce que rien ne réjouit davantage l'orgueil humain que le spectacle de l'énergie irréductible qui reste dans l'homme. L'expérience prouve que notre semblable peut tout supporter, jusqu'aux conditions les plus affreuses, et qu'il trouve toujours en lui le moyen de s'affirmer victorieusement contre les pires acharnements de la destinée : cela réjouit notre fierté. Parmi ces acharnements, l'un des plus cruels n'est autre que la condamnation à l'isolement et à l'inertie. Dans l'esprit de l'Européen, en particulier, ce qu'il y a de plus difficile à supporter, c'est l'obligation de ne pas agir. Depuis des siècles, n'avons-nous pas l'habitude de penser que nous avons pour mission de nous mouvoir et de nous affirmer sur le monde? Aussi la principale punition que nous infligeons à ceux qui ont troublé l'ordre social est-elle l'emprisonnement, c'est-à-dire la dégradation d'homme blanc, fait pour l'action.

Machinalement, nous continuons même à appliquer ce châtiement spécifiquement européen aux délinquants des autres races. Et nous sommes très étonnés de voir les Hindous ou les Congolais emprisonnés ignominieusement prendre cette mésaventure sans le moindre signe d'ennui ou de honte, parce que pour eux, rester longtemps immobile et inutile, cela n'a rien de contraire à la nature.

* * *

Si être jeté en prison demeure un supplice terrible dans nos climats, s'en échapper constitue une joie incomparable, d'autant plus qu'elle comporte de longs espoirs et de longues préparations, circonstances favorables au plaisir. Je le dis parce que je le sais : celui qui n'a pas une fois, à l'issue d'une captivité insupportable, et grâce à sa propre industrie, à travers mille dangers, ouvert sa poitrine pour la première fois à l'air de la liberté, ne connaîtra jamais tout à fait le prix de la vie. Quelques centaines de Belges et de Français, qui furent capturés par les Allemands durant la guerre, enfermés dans des camps ou dans des forteresses, et qui parvinrent malgré tout à regagner les pays alliés, peuvent seuls témoigner en notre langue des inoubliables ivresses qu'entraîne la disposition de soi. Quelques-uns d'entre ces évadés ont écrit leurs mémoires. Je n'en connais pas d'aussi admirables que le simple « Journal » que vient de publier aux Editions des Invalides de guerre notre compatriote M. J. Bastin.

Le lieutenant Bastin, fait prisonnier en août 1914, ne réussit à passer en Hollande que trois ans plus tard, le 19 novembre 1917.

Mais dans l'intervalle, il avait fait huit tentatives infructueuses, dont chacune avait exigé autant de patience, d'ingéniosité, de courage — je n'hésite pas à le dire — que la fameuse « hégire » de Casanova. Il faut lire ce récit merveilleux, auquel l'interminable fantaisie du hasard a su imprimer un caractère de variété absolument déconcertant. Car enfin, des neuf évasions du héros, il n'en est pas deux qui se ressemblent.

Tantôt il sort du camp d'internement en se faisant coudre dans une paille destinée à être brûlée. Tantôt, en creusant, avec quelques camarades, une galerie souterraine, dont personne ne soupçonne l'existence pendant quatre mois, au milieu d'un va-

et vient de camarades, d'ordonnances, d'officiers et de soldats allemands. Une fois, l'indomptable Belge se hisse au sommet d'un fort en suivant les méandres d'une cheminée d'aérage. Une autre fois, il se déguise en feldwebel bavarois et se fait ouvrir les portes, à grands coups de gueule, par des militaires ahuris. Le plus bel exploit de M. Bastin, celui qui prélude d'ailleurs à son succès final, est sa fuite d'Ingolstadt, ouvrage fortifié où l'on enfermait sous bonne garde les évadés récidivistes; et le plus magnifique moment de cette fuite, celui du plongeon dans les fossés, en pleine alerte, sous les balles des sentinelles qui frappaient l'eau, au sein d'une nuit d'encre striée d'éclairs. Imaginez ensuite cet homme anémié par la captivité, mal vêtu et mal chaussé, connaissant imparfaitement la langue allemande et qui traverse froidement des étendues énormes en pays ennemi, pour aboutir enfin à tel petit coin de frontière où il s'agit de ramper, pendant des heures et des heures, vers les clôtures de « barbelés » — parfois électrisées, toujours défendues par des soldats échelonnés de cent en cent mètres — derrière lesquelles étincellent les lumières de la Hollande!

Quand on a passé par là, on n'est plus le même homme. « Minutes capables de payer tout l'avenir », écrit M. J. Bastin. Et surtout capables d'éclairer cet avenir, de lui donner une autre couleur que celle qui apparaît aux yeux des hommes privés de l'irremplaçable expérience de soi-même. Je me tue à le dire : il y a en nous des ressources dont nous n'avons aucune idée;

nous valons beaucoup plus que nous ne croyons. Mais le train de la vie moderne ne nous livre pas l'occasion de faire appel à ces incroyables réserves de personnalité. Tant et si bien que la plupart meurent inconnus d'eux-mêmes, et qu'il faut une circonstance extraordinaire, comme la guerre, pour éveiller le héros qui dormait en nous depuis notre naissance.

Plus tard, il arrive que le héros s'assoupisse de nouveau... Il n'est pas commode de se maintenir au plus haut point de l'âme. Même l'héroïsme et les voluptés qui l'accompagnent finissent par être à charge. Notre race est vaillante, mais chacun de nous est un paresseux : presque toutes les existences dont nous sommes témoins ne semblent-elles pas être tenues en veilleuse? Le plus souvent, on se console de cette abdication par la lecture des romans, qui sont l'héroïsme des autres, mis à notre portée artificiellement.

Le Journal d'un évadé de guerre n'est pas un roman; ses prestiges demeurent personnels, et si quelque fierté s'en dégage pour le lecteur, c'est au compte général des énergies humaines. Compte que rien ne vient surcharger ni truquer; dans ce récit, pas une ombre de littérature. Les faits tout simples et tout nus. On éprouve je ne saurais dire quel rafraîchissement à ce contact immédiat de la vérité. Il est vrai que ce n'est pas une vérité ordinaire.

ROBERT POULET.

Les idées et les faits

Chronique des idées

« Le Remplaçant »

« A la mémoire sainte et bien-aimée de Son Eminence Révérendissime, Désiré-Joseph Cardinal Mercier, Archevêque de Malines, dont la principale préoccupation épiscopale fut la sanctification de ses prêtres. E. de B. »

Telle est la formule dédicatoire que M^{me} Eve de Bonneville — pseudonyme littéraire — a inscrite au frontispice de l'ouvrage, publié aux Editions des Ecrivains Ardennais, Mézières, sous le titre : *LE REMPLAÇANT*.

Difficile à classer ce livre que l'on est tenté de prime abord de qualifier : *roman*, mais, nous dit l'avant-propos, « le cadre en est rigoureusement respecté, les faits historiques scrupuleusement exacts, seules certaines dénominations ont été changées. » C'est, ainsi que dom Patrick, abbé au Val-Benoît, ex-prieur de la Montagne Sainte-Marie, est, transparent malgré sa corpulence, l'illustre dom Marmion, abbé de Maredsous, ex-prieur du Mont-César. Mézille fait penser à Bois-l'Evêque ou à Jupille. La trame est-elle purement historique? Est-ce que les faits réels se sont ainsi enchaînés? N'y a-t-il pas une part d'invention ou l'auteur s'est-elle bornée à écrire son récit sous la dictée des événements? Je ne le rechercherai pas. Ce qui est hors de tout conteste, c'est que : *Le Remplaçant* est un récit théologique, non pas un roman

à thèse apologétique, comme il en parut il y a quelques années, non pas une thèse de théologie traduite en fait, mais une thèse, la transcendance du sacerdoce catholique, issue de l'interprétation des faits.

Et, par suite, je ne dissimulerai pas que, sous la plume de M^{me} X... se dénommant Eve de Bonneville, jusqu'à présent sans autorité dans l'Eglise, cette étude de l'âme sacerdotale m'a paru indiscrette, me souvenant précisément de saint Paul, souvent cité, *Taceant mulieres in Ecclesia*. Une mise en scène des mœurs cléricales, un dîner de première messe représenté comme un festin de Balthazar ou une noce de Gamache, assaisonné de gaudrioles et de lazzi, se prolongeant jusqu'à onze heures et demie, au cadran de Saint-Rombaut, m'a souverainement choqué. Est-ce aussi un fait historique? Le manque de concision d'un style trop souvent périphrastiques et redondant, le manque de sobriété dans des métaphores outrées : ces défauts qui trahissent une main encore novice n'étaient pas pour me réconcilier avec ce docteur en jupons.

Mais j'ai tenu bon et, usant de la même franchise, je le déclare : il y a là des beautés de premier ordre qui vous empoignent. Ce livre baigne dans une atmosphère de pure spiritualité. On n'achèvera pas sa lecture, le prêtre surtout, sans se sentir remué au fond de l'âme, à la fois plus fier d'être prêtre et plus tremblant de ne pas l'être assez.

Il y a deux âmes d'élite dans cette histoire, qui montent graduellement à l'héroïsme et qui vous y entraînent : Geneviève Stembert et Stanislas Nickens.

Geneviève — diminué en Gévy par anglomanie — s'est ren-

contrée avec Judith Nickens au pensionnat de Mézille, à la soirée en anglais, concours de charité et danses irlandaises en l'honneur de dom Patrick et pour ébaudir sa paternité. Cette Judith est Malinoise et maligne. Elle appartient à une famille pétrifiée d'ancien régime où une mère solennelle — c'est elle qui devrait s'appeler Judith — solennelle et figée dans le plus étroit bigotisme, domine Me Dickens, l'Intègre, avocat du barreau de Malines, ses trois filles, Jane, Daisy, Judith, ses deux fils : l'abbé Jack et Stanislas, étudiant en droit, par abréviation Stany. Or, Judith a imaginé d'aérer cet intérieur morne et surtout de guérir Stany, de le tenter au moins, de sa farouche misanthropie qui le mure dans une profonde taciturnité et le séquestre dans son impénétrable studio, son Fort Chabrol où il se livre à sa passion pour la peinture.

Une occasion propice s'offre à l'exécution de ce projet : l'ordination et la première messe de Jacques. L'invite est acceptée; Geneviève, Verviétoise, est accueillie, comme une envoyée providentielle, dans la grave demeure, sise rue de la Mare. Et la petite magicienne produira son effet. Tout d'abord elle-même sera soulevée par une grâce merveilleuse. A Saint-Rombaut, à la cérémonie de l'ordination, elle a eu la révélation du prêtre. Au spectacle des ordinants gisant sur le pavé du sanctuaire, comme écrasés sous le poids des péchés des hommes, et que le Cardinal, d'un geste hiératique, consacrait comme victimes, identifiées au Christ, à la rédemption du monde, elle a compris que le prêtre était dans toute la force du mot : un autre Christ, *alter Christus*. Et, déjà sourdait dans son âme le désir de s'associer à l'œuvre sacerdotale. Hélas, le banquet de la première messe, où notamment l'abbé van Hombrée, vicaire de Saint-Rombaut, s'était permis une galéjade inconvenante à l'adresse de Pie X, — c'était une *zwanze* qu'elle avait prise au tragique, — cette ripaille pantagruélique ne l'avait pas seulement scandalisée et horripilée, mais blessée cruellement au plus intime d'elle-même. On avait sali son idéal. Pendant une nuit d'oraison, elle s'était résolue, sans précision d'ailleurs, à une piété réparatrice. Elle avait senti que le prêtre placé si haut par sa dignité est tiré en bas par son humaine faiblesse et qu'il a besoin d'être gardé, protégé contre elle par la prière chrétienne.

Entre elle et Stany se noua bientôt une camaraderie qui graduellement, au cours d'un mois passé à Malines, tourna à l'idylle et finit par un profond amour. Stany ne fut d'abord qu'un cicerone très averti qui fit à la visiteuse les honneurs de Malines dont il connaissait à fond le passé, ses gloires, ses monuments. Il lui ouvrit la porte de son mystérieux studio où il abritait dans le mystère sa production artistique. A son tour, elle lui révéla qu'il était un grand artiste et lui reprocha de s'en cacher. Mais il savait que, condamné au droit par son père, il ne serait jamais libre de suivre sa vocation. Sur les berges de la Dyle, par une lune d'argent qui en bleuissait les eaux, ils se firent de tendres adieux, se promettant de prier chaque jour l'un pour l'autre, mais le mot décisif qui les aurait liés expira sur leurs lèvres.

Consulté sur sa situation angoissante, le Cardinal ne s'était pas prononcé, mais il l'avait enveloppé d'un regard qui rappelait celui de Jésus posé sur ce jeune homme qu'il aime.

Torturé par son silence, Stany écrivit un jour à Geneviève, rentrée dans sa famille, pour la prier de venir voir cet abbé van Hombrée, le vicaire de Saint-Rombaut, qui avait toute sa confiance et dont il voulait user comme d'un sûr intermédiaire. Geneviève ne répondit qu'évasivement et ne vint pas. Cependant ces deux absents persistaient à communier dans un grand amour.

Vint la guerre qui bouleversa toutes les situations. Les Nickens se réfugièrent en Angleterre, Stany partit pour l'armée, Geneviève s'engagea comme infirmière et Jacques, le jeune prêtre nommé

vicaire, dont l'ordination avait si profondément remué Gévy, fut martyrisé par les Allemands. « Sa promesse faite à son ordination de se donner à Dieu pour les âmes avait été agréée, l'offrande acceptée et, fidèle à sa solennelle donation, il avait poussé jusqu'au bout sa ressemblance avec le Prêtre-Victime. Réalisant véritablement sa messe, s'identifiant à son Hostie, il avait consommé son sacrifice dans son sang pour qu'aucun de ceux qui lui avaient été confiés ne fût perdu. »

Jacques Nickens avait été saisi par la nuque, violemment frappé à la figure contre la porte de l'église. On lui fit étendre les bras en croix et on le fusilla dans le dos. « Quelle belle mort ! » s'écria Geneviève quand elle en recueillit le récit de la bouche même du vicaire de Saint-Rombaut qu'elle avait trouvé transformé par la guerre, désempourgeoisé, dégagé du périssable, hanté par le divin.

L'auteur a merveilleusement analysé le redressement d'idées que le spectacle de ce clergé épuré par la guerre avait opéré dans l'esprit de Geneviève.

« Elle comprenait que l'œuvre du prêtre ne se borne à ce que l'on voit de lui, mais qu'elle tient toute dans son cœur que brûle une flamme inconnue du commun : la *flamme sacerdotale*; que cette flamme peut vaciller parfois, diminuer peut-être, mais qu'elle ne s'éteint jamais et se ravive d'étrange façon sous le souffle de Dieu.

« Elle comprenait la tentation de leur déception, — non pas des promesses divines, — mais de l'action qu'on leur limitait, qu'on entravait, qu'on restreignait à de banales formules.

» Elle comprenait leur souffrance d'avoir à porter leur vêtement d'homme qui les meurtrissait, telle une gangue, et pesait de tout son poids sur leurs épaules de prêtre.

« Elle comprenait leur humiliation de se retrouver charnels quand ils se sentaient épris de divin et que cette connaissance de leur déficience et de leur misère entretenait en eux l'humilité dont Jésus leur avait donné l'exemple.

« Elle comprenait enfin, que comme Pierre, Jacques et Jean, — les préférés entre les choisis, — qui s'étaient endormis, qui avaient fui, ils se réveilleraient généreux et sublimes à l'heure de la persécution, s'il leur fallait monter à l'autel de Dieu, — *Introibo ad altare Dei*, — pour payer de leur sang la grâce de leur sacerdoce. »

* * *

Cette citation éclaire le sublime épilogue de cette histoire. Quand Geneviève et Stanislas se retrouveront à l'issue de la guerre, il se passera en eux un drame héroïque. Stanislas brise son cœur sur l'autel : il remplacera son frère, il sera prêtre. Geneviève l'offre à Dieu, avec son propre cœur déchiré et part pour le Congo comme infirmière coloniale, à la suggestion du grand Cardinal.

M^{me} Eve de Bonneville a bien mérité du sacerdoce.

J. SCHYRGENS.

VIENT DE PARAÎTRE

R. P. VALLÉE.

La Volonté de Dieu.

Textes recueillis par la baronne Amélie de Pitteurs.
(Desclée-de Brouwer, un vol. de 242 pages.)

Biographe du P. Vallée, personne mieux que la baronne A. de Pitteurs n'était désigné pour nous donner la synthèse de sa doctrine spirituelle. Le présent livre est une belle réussite. Pareil aux guides « routiers » des XVI^e et XVII^e siècles, qui indiquaient au voyageur le chemin le plus sûr, en notant par un dessin approprié la place des gîtes et des sources, il marque les diverses haltes où l'âme peut se reposer et reprendre des forces. Ces haltes, ce sont les fêtes religieuses qui se succèdent au cours de l'année et

qui donnent à l'âme la nourriture qu'il lui faut. Ainsi le chrétien qui suit fidèlement le cycle liturgique accorde peu à peu son rythme particulier à celui de l'Eglise universelle.

JEAN DE COURBERIVE,
Plaidoyer pour le silence.

(Ed. Spes, 5 fr.)

Table des matières : « La terreur du silence », « L'actualité du silence », « Les temples du silence », La valeur éducative du silence », « Solitudes malsaines : silences meurtriers », « Le silence et la vie intellectuelle », « Les valeurs divines du silence », « Les silences de Jésus ».

JEAN DE COURBERIVE,
Les Dieux vermoulus.

(Ed. Spes, 10 fr.)

Sans qu'il y pense et tout en niant Dieu, l'incroyant met une majuscule à tous les mots abstraits qui remplacent le Dieu historique d'Israël et de l'Evangile. Dans son remarquable ouvrage, l'auteur détrône tous les faux dieux auxquels affectent de croire tant de nos contemporains.

Appareils Sanitaires EN GROS

Tous les appareils, tuyauteries, métaux et accessoires
concernant les installations sanitaires

Charles RACHIN Avenue Georges Henri 484-486
BRUXELLES Tél. 33.82.03

Salle d'Exposition

ÉDITIONS  CASTERMANN
TOURNAI PARIS

Un nouveau livre du Père Honoré, S. J.

Plus haut, les Jeunes

par le Père Honoré, S. J. In-12, 164 pages. 10 francs

« L'auteur de l'admirable collection d'ouvrages pour l'éducation de la pureté : *Elle et Toi, Jeune Homme!* (12 fr.); *Lui et Toi, Jeune Fille* (12 fr.); *Pour vous, Epoux et Fiancés!* (10 fr.), s'adresse aujourd'hui à la jeunesse des collèges, à ceux qui seront les « hommes » de demain. Pour guider les jeunes gens au milieu du dédale de la vie réelle, le P. Honoré leur suggère des réflexions de nature à faciliter leurs résolutions personnelles. »

Un livre pour tous les jeunes, pour les professeurs des collèges, pour tous ceux qui ont la mission de préparer la jeunesse aux grandes tâches de la vie!

DANS TOUTES LES BONNES LIBRAIRIES

Société Générale de Belgique

Société Anonyme établie à Bruxelles par arrêté royal du 28 août 1822.

Montagne du Parc, 3

Rue Royale, 38

Rue Ravenstein

Adr. Télégr. : « Générale » Bruxelles.

BRUXELLES

Compte chèques postaux n° 261.

CAPITAL fr. 796.000.000.00

RÉSERVE fr. 1.135.753.000.00

FONDS SOCIAL fr. 1.931.753.000.00

CONSEIL DE DIRECTION :

MM. Alexandre Galopin, Gouverneur;
Félicien Cattier, Vice-Gouverneur;
Gaston Blaise, Directeur;
Auguste Callens, Directeur;
le baron Carton de Wiart, Directeur;
Willy de Munck, Directeur;
Albert d'Heur, Directeur;
Charles Fabri, Directeur;
Edgar Sengier, Directeur;
Adolphe Stoclet, Directeur;
Firmin Van Brée, Directeur;
Jules Bagage, Directeur honoraire;
Edouard de Brabander, Directeur honoraire.

COLLEGE DES COMMISSAIRES :

MM. Edmond olvay;
Léon Eliat;
le baron Adrien de Montpellier de Vedrin;
le baron A. d'Huart;
le baron de Trannoy;
G. Mullie;
Paul Hamoir;
H. Vermeulen.
le comte Patoul.

Le Secrétaire,
M. Camille Lepêche.

D'abord vous **ECOUTEZ**

PUIS... vous vous apercevez
que vous parlez **ANGLAIS**
ou toute autre langue

Choisissez la langue que vous voudriez connaître et en quelques semaines vous vous apercevrez que vous la parlez couramment et avec un accent parfait. La Méthode Linguaphone est tellement surprenante pour apprendre les langues qu'elle a été employée avec succès par d'innombrables étudiants dans le monde entier. Elle est aussi adoptée par les 11,000 écoles et universités.



COURS	
Anglais	Hébreu moderne
Espagnol	Polonais
Allemand	Suédois
Italien	Afrikander
Russe	Finlandais
Néerlandais	Chinois
Tchèque	Indou
Irlandais	Cours littéraire et
Français	de voyage pour
Persan	les études supé-
Espéranto	rieures

Regardez combien c'est facile

Vous vous asseyez bien confortablement et vous écoutez la voix des professeurs étrangers et experts dans votre gramophone. En écoutant, vous suivez les mots parlés, sur le texte illustré du livre. Vous vous perfectionnez tellement vite au point de vue de la prononciation et de la mémoire visuelle des mots que vous êtes immédiatement capable de commencer à parler, lire et écrire tout à fait couramment.

Écrivez-nous pour une brochure et un essai gratuits

Ecrivez aujourd'hui pour avoir la brochure gratuite qui vous donnera de nombreux détails et qui vous permettra d'avoir un cours complet Linguaphone chez vous pour une semaine d'essai.

Institut Linguaphone

LANGUES ETRANGÈRES PAR LE PHONO

Postez ce coupon aujourd'hui ou bien demandez une démonstration personnelle.

M. le Directeur — INSTITUT LINGUAPHONE

18, rue du Méridien, Bruxelles (Annexe J 18)

Veillez m'envoyer (sans frais de poste) votre volume illustré sur la Méthode Linguaphone pour apprendre la langue...

Nom Age

Profession

Adresse

... vous pouvez **DESSINER**



Croquis exécuté
par un de nos élèves

NOTRE enseignement, qui a fait ses preuves depuis 20 ans et compte aujourd'hui plus de 34,000 élèves, vous permettra de dessiner en très peu de temps. Quels que soient votre âge, vos occupations, votre résidence, cet enseignement strictement personnel, adapté à chaque élève et donné par les maîtres les plus qualifiés, vous assurera rapidement, même si vos capacités ne dépassent pas la moyenne, la maîtrise du dessin.

Que de joies, que de profits même, pour vous!

Améliorez votre situation par le dessin.

Sans augmentation de prix, chacun de nos élèves peut se préparer à une carrière lucrative en recevant d'un maître qualifié l'enseignement pratique s'appliquant à la Publicité, l'illustration, la Décoration, la Mode, la Caricature, etc.

Dès aujourd'hui demandez notre album de renseignements, illustré par nos élèves, qui vous sera envoyé gratuitement, au moyen du coupon ci-contre.

ÉCOLE A. B. C. DE DESSIN, Studio J. 121

18, rue du Méridien, Bruxelles.

Je vous prie de m'envoyer gratuitement et sans engagement pour moi la brochure illustrée « Le Dessin et ses Possibilités », m'apportant des détails complets sur votre méthode :

Nom

Adresse

Age

*A quoi tient l'efficacité
toute spéciale des poudres*
LA CROIX BLANCHE



Une synergie anti-douleur
fébrifuge - tonique.
Maux de tête et de dents - Douleurs
périodiques - Névralgies - Douleurs
rhumatismales - Grippe.



L'efficacité toute spéciale des Poudres "LA CROIX BLANCHE", trouve sa source dans la « synergie des composants », c'est-à-dire l'exaltation des propriétés particulières de chacun des ingrédients par leur association mutuelle. Grâce à elle chacun d'eux apporte à l'ensemble son efficacité propre et pleine tout en n'y figurant qu'en dose très réduite d'où toxicité nulle tolérance parfaite, absence de toute réaction secondaire désagréable.

Les calmants exercent souvent un effet dépressif sur le système nerveux et circulatoire, et provoquent de la fatigue ou de la somnolence. Cela n'est pas le cas pour les Poudres "LA CROIX BLANCHE" qui comptent aussi parmi leurs ingrédients un élément tonifiant, dont la présence a pour effet d'annihiler l'influence déprimante des éléments calmants de l'ensemble.

Les Poudres "LA CROIX BLANCHE" ont maintenant plus de 35 ans d'existence. Grâce à leurs qualités réelles elles ont su conquérir la confiance des malades et s'imposer dans la majeure partie du monde civilisé. Quiconque en a fait l'essai, continue à en faire son calmant favori.

le tube de 24 comprimés :	11 fr.	
la boîte de 8 poudres :	4 fr.	En vente dans toutes les
" 24 " :	11 fr.	pharmacies du pays.
" 48 " :	20 fr.	

C'EST UN PRODUIT BELGE

DES LABORATOIRES PHARMACEUTIQUES TUYSENS, A SAINT-NICOLAS-WAES

Galerie BOUCKOMS

47, boulevard d'Avroy — LIÈGE

La maison du TAPIS

Le plus grand choix

Prix les plus bas

Qualité garantie

Établissements Textiles De Witte-Lietaer

SOCIÉTÉ ANONYME

à LAUWE-LEZ-COURTRAI

Télégr. : DEWITTELIT.

Téléph. : COURTRAI 1382

FILATURE — TISSAGE

SPÉCIALITÉS : Linge de table tous genres — Inklus nappes pour autels — Purificateuses — Corporaux — Lingerie, draps, essuies, toilettes, nappes serviettes pour couverts et institutions

COUVRE-LITS — TISSUS D'AMEUBLEMENT — TISSUS ÉPONGE — TISSUS MATELAS — ESSUIES

FILATURE et TISSAGE de JUTE

PAPER-LINED BAGS

GOOSSENS Frères

BELGIAN JUTE and LINEN MILLS

ZELE (Belgique)

Téléphones : Zele 22-24 et 193

Télégr. : Goossens-Zele

SACS, TOILES D'EMBALLAGE, bâches, tissus filtrants

SACS neufs pour tous usages

Spécialité de **SACS** pour **SCORIES, CEMENTS, etc.**

APPRÊTS TIQUET-WÉRY

Fondés en 1868

DISON-VERVIERS

Teinture - Achèvement - Presse - Décatissage

Imperméabilisation

DE TOUS TISSUS LAINE ET MI-LAINE

Noirs lavables et Inverdisables sur Tissus pour Communautés

Société Anonyme des Usines

ROOS, GEERINCKX & DE NAEYER

34, rue de Bruxelles, ALOST

Manufactures de Couvertures

de laine et de coton unies, rayées, imprimées et à la Jacquard pour le Pays et l'Exportation.

TORCHONS — LAVETTES — COUVRE-LITS

Filature de Laine Cardée

Hauzeur-Gerard Fils

VERVIERS

Tous fils cardés pour draperie, nouveautés, flanelles et sous-vêtements, en pure laine et en mélange laine et coton

Fils fantasies pour la robe

SOCIÉTÉ ANONYME
IWAN SIMONIS

VERVIERS (Belgique)

Maison fondée en 1680

Capital et Réserves :
100.000.000 DE FRANCS

Laines et Déchets, Peignés mérinos et
croisés, Fils peignés et cardés, écrus et
teints. Fils gazés.

LAINES POUR BONNETERIE ET MERCERIE

— DRAPS et ÉTOFFES —
FANTAISIES et NOUVEAUTÉS

SPECIALITÉ DE

Draps de Billard, d'Administration & Ecclésiastiques

EXPORTATION

Représentants dans le monde entier

754

USINES TEXTILES D'EUPEN

Société Anonyme

**Filature - - Tissage
Apprêt & Teinturerie**

FINE DRAPERIE POUR HOMMES ET DAMES
VELOURS DE LAINE — DRAPS D'ADMINISTRATION
ET ECCLÉSIASTIQUES

Manufacture de Couvertures de Laine

ÉTABLISSEMENTS

Louis van Dooren

Société Anonyme

M O L L (Belgique)

Téléphone : 25.

Spécialités Couvertures Pure Laine et Mixtes Foulées et Lavées
Jacquart et Fantaisies.
Couvertures pour Couvents. — Laines à Matelas.

La Textile de Pepinster

Soc. Anon.

PEPINSTER (près Verviers)

Téléphone Verviers :
602.39 — 602.41

Adresse télégraphique
Textile-Pepinster.

Filature de Laine peignée

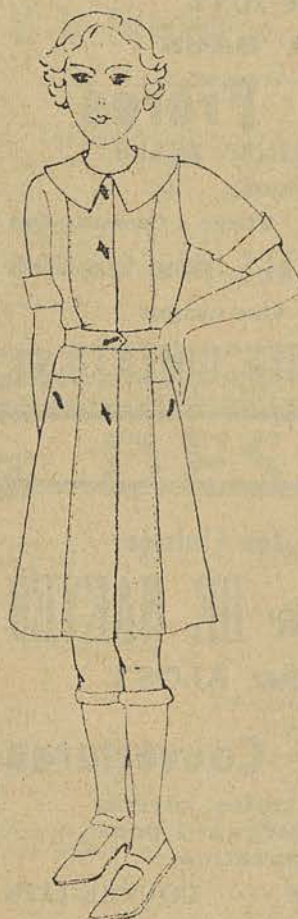
Fils pour tissage et bonneterie, simples et
retors. moulinés et jaupés. Fils gazés.

Filature de Laine cardée

Fils écrus et teints, simples et retors pour
tissage et bonneterie. Fil normal pour sous-
vêtements. Bourrettes de soie. Fils fantaisies.
Qualités pure laine, laine et coton,
laine et soie.

Manufacture de Tissus et Étoffes de Laine

Tissus unis et fantaisies — Hautes nouveautés
en peigné et cardé — Serges — Beaver —
Draps de cérémonie — Velours de laine —
Flanelle — Genre tropicaux — Draps d'admini-
stration — Draps militaires — Draps pour
ecclésiastiques — Loden — Gabardines



Pour vos Robes et Costumes
POUR PENSIONNATS

exigez la marque

“COSY”

ROBES, MANTEAUX,
LINGERIES, COSTUMES,
BLOUSES, CULOTTES,
MOUCHOIRS, ÉCHARPES,
CRAVATES,
SOUS-VÊTEMENTS

Demandez le passage
de nos représentants

C. Coster & C^o

41, rue du Lombard

Tél. : 11.82.63 et 12.41.46

BRUXELLES



Un nouveau tissu
antifroissable **TOOTAL :**



LYSTAV

*une rayonne souple comme
la soie, qui habille
comme le lin et se lave
très facilement.*

*V*oici un tissu entièrement nouveau d'une texture riche, souple et soyeuse. Lystav habille à ravir, fait très chic et grâce à un merveilleux procédé breveté. Lystav résiste au chiffonnage, tout comme la laine. Et Lystav conserve son chic beaucoup plus longtemps que les tissus d'un prix analogue. Grand choix d'imprimés et de teintes unies dans les meilleurs magasins.

*Sur simple demande (Dépt. R.)
nous enverrons une sélection d'échantillons.*

LA GARANTIE TOOTAL

Tous les tissus portant la marque Tootal sont garantis devant donner satisfaction. Pour toute faute imputable à leurs tissus, les fabricants s'engagent au remplacement ou au remboursement.

LES TISSUS ANTIFROISSABLES

TOOTAL

LYSTAV, rayonne unie et imprimée

TOOTAMA. TOOTRESS. LOVA. ROBIA. TOOTAL «Crêpe» et «Taffetas», LUXORA et TOILE de LIN TOOTAL. Exigez et vérifiez les marques sur les lisières.

TOOTAL (DEPT. R) — 18, AVENUE DE LA TOISON D'OR — BRUXELLES

Tissage mécanique

de nouveautés pour tissus d'ameublement, tapis de table, couvre-divans, coussins, soleries, etc.

EXPORTATION

Ancienne firme **DE BOUTTE Frères**

Successieurs : **M. DE BOUTTE & C^{ie}**

INGELMUNSTER (Belgique)

Maison fondée en 1865

Adresse télégraphique :
Deboutte-Ingelmunster

Téléphone :
44 Iseghem

Registre de Comm.
de Courtrai 1612

Manufacture Moderne de Chapeaux

Société anonyme

**CHAPEAUX IMPERS ET SOUPLES EN FEUTRE DE POILS
ET DE LAINE — FILTRES FEZ — CHAPEAUX ET OLOOHES
POUR DAMES ET ENFANTS
MANCHONS POUR PRESSE, etc.**

CHAPEAUX ECCLESIASTIQUES

EXPORTATION

VERVIERS, 46, rue Coronmeuse

Téléphone : 114.36. — Télégrammes : Manuchapeau-Verviers
Dépôts à Bruxelles : Téléphone : 11.47.56.

USINES RÉUNIES

BERGENDRIES

Société Anonyme

LOKEREN

Téléphones : 7 et 332.

Compte ch. 2727.10 - 153.55

Adr. télégr. : Bergendries

Filature et tissage de Jute. — Toiles d'emballage. — Toiles pour tentures. — Toile-tailleur. — Sacs tous genres. Manufacture de Tapis laine, genre Axminster (chenille).

Maison fondée en 1845

E. LEGEIN-MOERMAN

Société en nom collectif

ROULERS (Belgique)

Téléphone 44.

Code A. B. C., 5th Edition

Adresse télégraphique : Legman-Roulers.

Effilochage de chiffons de coton et de laine.
Spécialité pour couvertures et couvre-lits.
Lavage et blanchiment d'essuyages pour machines.
Chiffons de laine classés bruts et carbonisés.

Manufacture de Tissus d'Ameublements à Ingelmunster-lez-Courtrai, Belgique

Téléphone : Iseghem 49.

Registre du commerce : 11.335

Adresse télégraphique : Firme Schotte Ingelmunster

Tapis de Table, etc.

Chemin de Table-Coussins, etc.

Firme Robert SCHOTTE

**A
N
K
E
R**

Prix avantageux

Mellieure qualité

MACHINES A COUDRE

Vente avec facilités de paiement

J. VERHAEGHE

38, rue Saint-Georges
Tél. 136.63 GAND

Fabricants de Confections

CHEMISES HOMMES ET GARÇONS. TABLIERS
FEMMES ET ENFANTS. PYJAMAS ET CHEMISES DE
NUIT. LINGERIE DAMES ET FILLETTES. TAIES ET
DRAPS

Production journalière : 2,500 pièces.

F. & G. PLATTEAU FRÈRES

CHAUSSÉE D'ANVERS, 77 | TÉLÉPHONE : 115.93

MONT-ST-AMAND (Gand)

FABRIQUE DE CASQUES

EN TOUS GENRES

Fournisseur du Service des Fabrications de l'Aviation militaire
française et alliée

François Burin

GLONS (Liège-Belgique)

NOUVEAU MODÈLE BREVETÉ ET PERFECTIONNÉ

« LE LÉVIOR »

CASQUES EN LIÈGE POUR ARMÉE

Téléphone : Bassenge 83

Télégrammes : Burin-Glons

Les Bonbons Becco
 Vous invitent à venir déguster leurs
 friandises, les meilleures qualités du
 monde, et fabriquées en Belgique.
 (Demandez prix-courant.) *Namur*

MOULINS DE SAINT-REMY
 HUY (Sud)
Valentin TROKAY
 Téléphone : 22 & 25 Compte Chèq. Post. : 10270 Registre du Commerce Huy 414
 Farine de haute qualité
 pour BOULANGERIES et PATISSERIES
 Farine de seigle

BONBONS
NAPOLÉON
 24, Rue de la Blanchisserie, 24, ANVERS
 Du bon et pas cher
 Demandez prix S. V. P.

Rien ne surpasse notre
HUILE D'ARACHIDES SURFINE
« SCALDIS »
 pour faire la **MAYONNAISE**
 et les **Frites**
SCALDIS WERKEN Soc. An., RUIEN
 Nous garantissons la conserva-
 — tion de son goût exquis. —



Soc. Com. BOOST Frères
 (Soc. An.)
 Bureaux : Canal des Brasseurs, 31.
 Magasins : Canal des Brasseurs, 31; Quai Jordaens, 7-10;
 Téléphones : 354.57, 342.81
 Compte Chèques-postaux : 787.53. Adr. télégr. : Kindbostik-Anvers.
 Registre du Commerce d'Anvers n° 3727
Conserves - Fruits secs
Produits alimentaires - Epicerie
IMPORTATION DIRECTE
Conserves : de poissons (sardines, saumons, homards, pilchards, etc.);
 de légumes (divers);
 de fruits (abricots, ananas, etc.).
 (Gros boîtages spécialement pour communautés religieuses).
Fruits secs : raisins sultanes, pruneaux, abricots, figues, dattes, etc.
Epices :
 poivre, cannelle, noix de muscade.
Produits alimentaires divers
 riz, tapioca, fécule, gruau, haricots, pois, huiles comestibles, etc.

FABRIQUE DE BISCUITS, BISCOTTES, MASTELLES,
PAINS D'ÉPICES, SPÉCULATION
Maison Deguée
 19, rue Bouille — LIÈGE
 Téléphone : 144.84
 Compte chèques postaux : 950.55 Registre du com. Liège 6141

Haricots - Pois - Lentilles
RIZ
Guillaume GORIS
 319-325, rue Dambrugge — ANVERS
 TÉLÉPHONES : 320.02 - 213.34
 Fournisseur de l'Armée, des Institutions de l'Etat,
 Pensionnats, Communautés religieuses, etc.
MAISON FONDÉE EN 1878
PRIX et ÉCHANTILLONS sur demande

CHOCOLAT MARTOUGIN

Comptoir des Cafés

Victor De Haes

Société Anonyme

Codes used : A. B. C. 5th Edition, Bentley's, Private.

Téléphones : 712.49, 753.00.

Registre de commerce d'Anvers n° 726.

Adresse télégraphique : Caffeehaes.

Compte de chèques-postaux 024.

Rue Comte d'Egmont, 31, ANVERS

Firme établie en 1877.

Importation - Exportation de Cafés crus

GRANDE SPÉCIALITÉ CAFÉS PROVENANT
DU CONGO BELGE

CONSIGNATIONS DE PLUSIEURS PLANTATIONS
ET DE MISSIONS DU CONGO BELGE

Toutes manipulations.

Retraitement complet des cafés crus.

Plusieurs références parmi les planteurs des cafés
du Congo Belge.

La maison s'occupe également de la torréfaction à façon.

CHOCOLAT

VAN LOO

Le meilleur du pays

Fruits Maison de gros Conserves

J. P. MUNAR

13, place de l'Ancien Canal, ANVERS

Tél. 223.55

Registre du commerce

O. O. Postaux

Tél. 342.53

N° 1551

1329.87

Adr. télégr. « Munar-Anvers »

TOUS FRUITS FRAIS : ORANGES, CITRONS, POMMES,
BANANES, PAMPLEMOUSSES, RAISINS FRAIS, etc. —
TOUS FRUITS SECS. — CONSERVES DE FRUITS ET DE
POISSONS.

Prix courant sur demande. Expédition dans toute la Belgique.

CAFÉS

CRUS ET TORRÉFIÉS

Torréfaction « LA METROPOLE », S. A.

24, rue Rouge, ANVERS

Tél. 320.86

Chicorée

CAFÉS

Beyers Frères & Co

Rue de Borgerhout, 32-34, Anvers

Tél. 530.97

Compte-chèques 22253

Reg. de Commerce 18066



Chicorée - Thé - Cacao

“ B O L S ”

AMSTERDAM

SES VIEUX SCHIEDAM

J. van der HEYDEN - 45, Bd Bischoffsheim
Téléphone : 17.78.98
BRUXELLES

Champagnes
ET
Vins Mousseux

FABRICATION GARANTIE
EN PRISE DE MOUSSE NATURELLE

Bureaux & Caves

39, rue de Roumanie, 39, BRUXELLES

Reg. Com. Brux. 20.443

Compte Chèques Postaux 3554.64

Téléphone 37.56.44

Les Caveaux Champenois

Anc. LES CAVES CHAMPENOISES

U. V. Société Coopérative

(Ancienne Maison : A. GÉRARD & Fils, fondée à Ay, Champagne)



Tous vins et liqueurs de marques garantis
DEMANDEZ PRIX COURANT

VINS Maison GIACOMINI, S. A.
Rue des Chartreux, 13, BRUXELLES
Téléphone : 11.09.89

Vermouth rouge • Fratelli GANCIA et C^o », Canelli.
Vins d'Asti et du Piémont • Fratelli GANCIA et C^o », Canelli.
Vermouth • BELLARDI », Turin.
Vins de Chianti • CONTEA D'ORO », Rufina.
Vins de Porto • FERROIDAS et C^o », Oporto.
Grands Vins de BORDEAUX et de BOURGOGNE.
Champagne • CH. JACOT et C^o », Epernay.
Asti Spumante • GANCIA ».
Grappa et Liqueur extra-fine de Banane.
Huile d'Olive de Nice (extra-vierge).

VINS des COTEAUX de l'HARRACH
des RR. PP. Missionnaires d'Afrique
(Pères Blancs)

Spécialité de vins de messe et de dessert

Dépositaire :

Edw. Moortgat-Meeus

33, rue d'Hanswyck, 33, MALINES

Tél. 381

C. Chèq. 173.03

Maison connue pour ses vins vieux de toute origine

MIEL

JEAN LEFEVER

5, rue Lambermont, ANVERS

Registre du Commerce d'Anvers 37648

Compte chèque postal n^o 361.040 Téléphone 769.75.

Fécule de Maïs

Mon Albert Leroy-Grégoire

Le Balcon, BINCHE

VINS FINS de la Bourgogne, et du Bordelais
Vins pour la Sainte Messe

CHAMPAGNES

Stocks très importants de vins vieux en bouteilles

Société Anonyme des Charbonnages
DE
L'Espérance et Bonne Fortune

à Montegnée-lez-Liége

Téléphone : Liège 101.10 et 146.89

ANTHRACITES "MONA" DE TOUTE PREMIÈRE QUALITÉ
POUR USAGE DOMESTIQUE :

80/120 — 55/80 — 35/55 — 20/35 — 10/20

SPÉCIALITÉ POUR CHAUFFAGE CENTRAL

POÊLES A FEU CONTINU

5/10 — 6/10 — 7/15 POUR CHAUDIERES ANTVERPIA
AVEC VENTOCALOR, IDÉAL REX, ERGE, ETC.

**CHARBONS INDUSTRIELS MAIGRES DE PREMIÈRE
QUALITÉ**

BOULETS SPÉCIAUX MARQUÉS : PIC DU MINEUR,
TRÈS PROPRES - 6 % DE CENDRES

37 A 40 GRAMMES, POUR CHAUFFAGE CENTRAL
POÊLES A FEU CONTINU, POUR CUISINIÈRES, ETC.

BRIQUETTES TYPE II ÉTAT BELGE

**Pour cuisiner
vite et bien...**

exigez du charbon de la

S. A. DU

Charbonnage du Bois d'Avroy

à Sclessin-Ougrée

Téléphone Liège 284.28 et 103.16

CHARBON FLAMBANT, A HAUT POUVOIR CALORIFIQUE

calibré 10/20 — 20/35 — 35/60 — 60/90 — criblé
particulièrement recommandé aux

**Communautés,
Pensionnats,
Restaurants, etc.**

INDUSTRIELS! Faites un essai de nos produits, ils vous
donneront le maximum de satisfaction, tant en poussier
brut qu'en lavé 0/10, 5/10, 10/20.

**La Société Anonyme
DES**

Charbonnages de Mariemont-Bascoup

qui n'extrait que des charbons demi-gras homogènes, fournit des
produits de tout premier ordre pour TOUS USAGES DOMESTIQUES.
(Gros, gailletteries, gailletins, têtes de moineaux, braisettes lavées
20/35, noisettes lavées 10/22, criblé, criblés spéciaux et tout-venant.)

Ces charbons, d'un rendement supérieur, sont les plus économiques
même pour des usages spéciaux : les gailletins notamment sont
recommandés pour le chauffage central et les braisettes lavées 20/35
conviennent très bien pour les foyers à feu continu.

Ces charbonnages, les plus importants de Belgique, abriquent
également des

Boulets de luxe

très propres, marqués « V », d'un poids de 45/50 et de 150 grammes,
dont la teneur en cendres est inférieure à 8 %. Ceux-ci, brûlant sans
mâchefer, donnent les meilleurs résultats. (Chauffage central, cuisinières,
feux continus, poêles de Louvain, etc.)

Pour les renseignements et commandes, prière de s'adresser au

Service des Ventes des

Charbonnages de Mariemont-Bascoup

à **BASCOUP (Hainaut)**

Téléphone : Bascoup n° 14.

Charbons, Cokes, Briquettes, Boulets



ALBERT BRACKE - CAMPENS

Tél. 108.08

Quai du Compromis, 21 et 22, GAND



GROS

DÉTAIL

803

**POÊLES
GODIN**

R. RABAUX & C^e

158, Quai des Usines, à BRUXELLES

Usine à Guise (AISNE) FRANCE

MAGASIN D'ÉCHANTILLON à AMSTERDAM, 20 22, AMSTEL

"Selecta" SALAISONS DU COURTRAISIS

Société Anonyme Capital : 650,000 francs
51, chaussée de Courtrai, HARELBEKE

SPÉCIALITÉS

JAMBONS EN BOITES. — JAMBONS QUITTS. — JAMBONS CRUS. — SAINDOUX DU PAYS. — SAUCISSONS AU JAMBON, EN BOITES ET SOUS BAUDRUCHES. — SALAISONS. — CONSERVES DE VIANDES, ETC.

Tél. Harelbeke 29. R. C. Courtrai 13627.
Compte chèques postaux 188.27.

L'Ecole Berlitz

n'enseigne que les
LANGUES VIVANTES
mais les enseigne BIEN

Leçons particulières et cours collectifs
20, Place Sainte-Gudule, Bruxelles

OLIDA

JAMBONS SALAMIS
CHARCUTERIES CONSERVES
TOUS PRODUITS DE OHOIX

Neuf usines de fabrication dont une en Belgique
22, RUE ROPSY-OHAUDRON BRUXELLES
(près des Abattoirs de Cureghem)

Téléphones : 21.54.32
21.10.49

Adresse télégraphique :
Olldabel. Bruxelles

Grand Prix à l'Exposition Universelle de Bruxelles 1935.

Fabrication et Négoce de Tissus en tous genres

Etienne Van Oost

précédemment Étienne et Jean VAN OOST
Maison fondée en 1865

Béverlaai, 18 COURTRAI

Chèq. Post. 372543 — Téléphone 68

Serges, volles, camelots, draps, coton divers,
toiles, laines à tricoter, etc. — Tissus pour
processions. — Spécialité d'articles pour com-
munautés religieuses et pour confections.

VIANDOBELGE

Société anonyme

Rue A. Van den Peereboom, 106/110 — BRUXELLES



CHARCUTERIE
SALAISONS
CONSERVES

Téléphone 21.25.80

DE TOUTE PREMIÈRE QUALITÉ

... CARRELAGES ...

J. Swartenbroeckx

6, Avenue de la Porte de Hal

Téléphone 37.49.29 BRUXELLES one 37.49.29

... REVÊTEMENTS ...



EXIGEZ LE VÉRITABLE
SAVON
KARNEMELK

"Het Klaverblad"
(Feuille de Trèfle)
POUR LA TOILETTE ET LE BAIN

Dépositaire :
E. H. DE VOS, 14, rue Terre-Neuve
Bruxelles — Tél. 12.40.43

Savon au lait battu

OSTENDE - DOUVRES

La meilleure route vers l'Angleterre

EN ÉTÉ, EXCURSIONS D'UN JOUR A DES PRIX RÉDUITS

Un voyage à bord du nouveau motorship « Prince Baudouin »
vous émerveillera.

B.F. 5

RAFFINERIE TIRLEMONTAISE

Tirlemont

EXIGEZ LE SUCRE SCIÉ-RANGÉ
EN BOITES DE 1 KILO

200,000,000 de francs de dégâts
par an en
Belgique par les RATS!



Détruisez ces dangereux
rongeurs par !

Roxon
DETRUIT TOUS LES RATS

qui vous offre des avan-
tages incontestables no-
tamment !

1. Inoffensif pour hom-
mes et animaux domes-
tiques ;
2. Efficacité de 100 % !
3. Conservation illimitée.

EN VENTE chez tous les pharmaciens et droguistes
S.O.C. A.B. D.B.

Établissements AEROXON

Rue Léopold, 76, MALINES

Tél. 807



Elixir de Spa

LIQUEUR TONIQUE ET DIGESTIVE
CRÉÉE EN 1858 PAR

SCHALPIN, PIERREY & C^{IE}

FOURNISSEURS DE LA COUR DE BELGIQUE

AUTRES LIQUEURS FINES DISTILLÉES : Curaçao, Cherry-Brandy,
Triple Sec, Extra-Sec, Anisette, Kummel, etc
SPIRITUEUX D'ORIGINE : Kirsch, Rhum, Cognac
EXCLUSIVITÉS : Genièvres "Sky" et "Picvert" - Schiedam "Jek"

USINE DE CAMELS & TOFFEES

"LONCA"

ESSCHEN (prov. d'Anvers)

Tél. : Eschen 15 - Reg. Com. d'Anvers 238.78

**Spécialité de caramels et toffees fins
pour les couvents**

Echantillon aux prix de gros contre remboursement franco
dans toute la Belgique, 250 grammes de chaque article.